



ELIZABETH HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

L'amour de tous les dangers

J'AI
LU POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

ELIZABETH
HOYT

L'amour
de tous les dangers

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 11

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*



Elizabeth Hoyt

L'amour de tous les dangers

Les fantômes de Maiden Lane 11

Collection : Aventures et passions
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia

Éditeur original
Grand Central Publishing,
a division of Hachette Book Group, Inc. (New York)
© Nancy M. Finney, 2016
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017
Dépôt légal : septembre 2017

ISBN numérique : 9782290147962
ISBN du pdf web : 9782290147986

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290147955

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

Hugh Fitzroy, duc de Kyle, a été chargé par le roi d'anéantir les Seigneurs du Chaos, société secrète constituée d'aristocrates dépravés. Victime d'une tentative d'assassinat, il est sauvé in extremis par un Arlequin masqué jailli de nulle part. Le célèbre Fantôme de St. Giles ! Stupéfait, Hugh réalise alors qu'il s'agit d'une femme... qui a le culot de lui voler un baiser avant de s'enfuir par les toits ! Dès lors, il va poursuivre sa mission, fasciné par cette intrépide justicière dont la route ne cesse de croiser la sienne et qu'il rêve de dépouiller de ses oripeaux masculins...

Biographie de l'auteur :

ELIZABETH HOYT est l'auteure de nombreuses séries publiées aux Éditions J'ai lu, parmi lesquelles la célèbre trilogie Les trois princes qui a eu un énorme succès international. Elle est traduite dans le monde entier.

© Nulifer Barin / Arcangel Images

Éditeur original
Grand Central Publishing,
a division of Hachette Book Group, Inc. (New York)

© Nancy M. Finney, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'Université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivain. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme de Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001
- 4 – L'homme de l'ombre
N° 10165
- 5 – Le lord des ténèbres
N° 10506
- 6 – Le duc de minuit
N° 10618
- 7 – Cher monstre
N° 11081
- 8 – Garde du cœur
N° 11303
- 9 – Le lion et la colombe
N° 11478
- 10 – Le duc de Montgomery
N° 11729

*Pour mon éditrice, Amy Pierpont.
La meilleure de toutes.*

Remerciements

Merci à mes premières lectrices, Susannah Taylor qui m'exhorte, contre toute évidence, à ne pas renoncer à l'écriture ; Amy Pierpont qui ne s'est pas encore arraché tous les cheveux, malgré mes retards vertigineux pour rendre ma copie ; Melissa Jolly, mon assistante, qui m'aide à garder les idées claires. Merci également à mon cher mari, qui m'apporte des cappuccinos chaque matin, que je les mérite ou pas.

Et aussi un remerciement tout particulier à Bernadette Bernstein, qui me suit sur Facebook et qui a trouvé le nom du chiot – Pudding.

1

Il était une fois un Royaume blanc et un Royaume noir, qui se livraient une guerre sans merci depuis la nuit des temps...

(D'après l'histoire du Prince noir et du Faucon doré.)

Janvier 1742, Londres, Angleterre

Hugh Fitzroy, le duc de Kyle, n'avait aucune envie de mourir ce soir. Et cela, pour au moins trois bonnes raisons.

Il était minuit et demi, et Hugh venait d'apercevoir des gredins en embuscade au bout de la ruelle proche de Covent Garden dans laquelle il venait de s'engager. Il passa sous son bras gauche la bouteille de vin autrichien qu'il tenait et tira son épée de son fourreau. Hugh avait dîné chez l'ambassadeur des Habsbourg et cette bouteille – un grand cru – était un cadeau.

Premièrement, Kit, son fils aîné – et pour l'instant comte de Staffin – n'avait que sept ans. C'était un peu jeune pour devenir orphelin et hériter du duché.

Un jeune porte-flambeau, équipé d'une lanterne, accompagnait Hugh pour éclairer son chemin. Mais sa lanterne brillait chichement et n'était pas d'une grande utilité. Le pauvre garçon, qui ne devait pas avoir plus de quatorze ans, avait repéré lui aussi les gredins. Il écarquillait les yeux et semblait terrifié.

Hugh jeta un regard par-dessus son épaule. D'autres hommes avaient pris place à l'entrée de la ruelle. Ils étaient donc pris au piège.

Deuxièmement, Peter, son plus jeune fils, faisait encore des cauchemars suite à la mort de sa mère, cinq mois plus tôt. Et Hugh s'inquiétait de la réaction de l'enfant s'il devait perdre également son père dans un laps de temps aussi court.

Ces gredins n'étaient peut-être que de vulgaires voleurs. Sauf que les voleurs n'agissaient jamais en bandes nombreuses et faisaient rarement preuve d'une telle organisation. En outre, les voleurs n'en voulaient qu'à votre argent. Ils ne cherchaient pas à tuer.

Donc, il s'agissait plutôt d'assassins.

Et, *troisièmement*, Sa Majesté avait récemment confié à Hugh une mission de la plus haute importance : anéantir les Seigneurs du Chaos. Or Hugh aimait par principe, sinon par satisfaction personnelle, terminer un travail qu'il avait commencé.

— Essaie de t'enfuir, dit Hugh au gamin. C'est après moi qu'ils en ont.

Puis il se retourna pour attaquer le groupe le plus proche – les trois hommes postés à l'entrée de la ruelle.

Leur chef, un grand gaillard solidement bâti, brandissait un bâton.

Hugh lui trancha la gorge d'un coup de lame. Le gredin s'écroula dans des éclaboussures écarlates. L'un de ses comparses abattit son bâton sur l'épaule gauche de Hugh. Celui-ci lâcha la bouteille de vin mais la rattrapa à temps, avant de décocher un coup de pied dans les parties intimes de son agresseur. Lequel, titubant, alla buter sur le troisième larron, que Hugh assomma d'un coup de poing.

Puis, entendant courir derrière lui, il pivota juste à temps pour éviter le poignard qu'un assaillant de l'autre groupe s'apprêtait à lui enfoncer dans le dos. Hugh lui amputa à moitié la main avec son épée mais l'autre, quoique désarmé et perdant beaucoup de sang, baissa la tête et chargea comme un taureau enragé.

Hugh se cala contre le mur de la ruelle et, d'un solide coup de pied, il envoya son adversaire rejoindre le tas que formaient les trois gredins auxquels il avait déjà réglé leur compte.

Le jeune porte-flambeau, qui s'était recroquevillé contre le mur d'en face, en profita pour s'échapper et fuir la ruelle.

Hugh se retrouva seul face à ses assaillants. Et dans le noir le plus complet – à l'exception du maigre clair de lune.

Mais il en fallait plus pour le décourager.

Il se tourna vers un autre agresseur, qui le chargeait à son tour. Ces gredins avaient bien choisi le lieu de leur embuscade. La ruelle n'offrait aucune échappatoire, hormis ses deux extrémités. En revanche, elle était si étroite qu'il était impossible d'attaquer à plus de deux de front, ce qui avantageait Hugh. Le gros de la bande était obligé de patienter pendant que leurs comparses montaient tour à tour au front.

Hugh se débarrassa successivement de trois autres adversaires. Si bien qu'il pouvait maintenant apercevoir l'extrémité de la ruelle. Elle était déserte.

Il connaissait des gens qui estimaient qu'un gentleman ne devait jamais fuir un combat. Mais, bien sûr, la plupart de ces esprits téméraires ne s'étaient eux-mêmes jamais battus pour de vrai.

En outre, Hugh avait ces fameuses trois bonnes raisons de vouloir sauver sa peau.

Et, tout bien réfléchi, il voyait même une quatrième raison pour laquelle il n'était pas pressé de mourir ce soir.

Hugh se précipita vers le bout de la ruelle, sa bouteille de vin autrichien serrée sous le bras gauche, son épée brandie dans l'autre main. Les pavés étaient à moitié verglacés et il courait si vite qu'il déboucha en glissade dans la rue faisant l'angle.

Juste au moment où une demi-douzaine d'autres spadassins arrivaient par la gauche.

Nom d'un chien.

Quatrièmement, Hugh n'avait pas couché avec une femme depuis maintenant neuf mois, et mourir dans un tel état d'abstinence serait vraiment un mauvais coup du sort.

Hugh faillit lâcher sa bouteille de vin en bifurquant précipitamment sur la droite pour éviter cette nouvelle bande. Mais les gredins dont il avait provisoirement triomphé dans la ruelle s'étaient remis debout et se lançaient également à ses trousses, alors qu'il courait tout droit vers le pire quartier de Londres : St. Giles. Là-bas, toutes les rues étaient étroites, mal éclairées et grossièrement pavées. Si Hugh tombait à terre à cause de la glace ou d'un pavé branlant, il n'aurait pas le temps de se relever. Ses poursuivants – qui formaient une véritable armée, à présent – le rattraperaient.

Il s'engagea dans une rue, puis dans une autre. Derrière lui, ses agresseurs échangèrent quelques ordres criés. Bon sang ! S'ils avaient l'idée de se séparer, Hugh risquait fort de se

retrouver à nouveau pris au piège.

Son avance était trop juste pour lui permettre de trouver une cachette, alors que les cachettes regorgeaient pourtant à St. Giles.

Hugh traversa une sorte de cour environnée d'immeubles. Malgré les nuages qui cachaient la lune, il crut distinguer une silhouette sautant de toit en toit.

C'était impossible. Son imagination lui jouait des tours.

Hugh s'obligea à réfléchir. S'il réussissait à contourner la cour et repartir dans la direction d'où il venait, peut-être parviendrait-il à semer ses assaillants.

Mais la cour donnait dans une autre cour.

Zut !

Ses poursuivants l'avaient rejoint. Ils bloquaient déjà toutes les issues.

Bien.

Hugh s'adossa à un mur et se prépara au combat.

Il regrettait de ne pas avoir goûté à sa bouteille. Il adorait le vin autrichien.

Un solide gaillard, en manteau marron rapiécé et cache-col rouge crasseux, s'avança. Hugh s'attendit plus ou moins à ce qu'il se lance dans un petit discours – en tout cas, il semblait très fier de lui. Mais il se contenta de dégainer un grand couteau de boucher et, avec un sourire, il en lécha la lame.

Nom d'un...

Hugh n'attendit pas que l'autre poursuive ces préliminaires répugnants. Il brisa sa précieuse bouteille de vin autrichien sur le crâne de l'homme.

Ses comparses se précipitèrent alors sur Hugh.

Il se débattit comme un beau diable, atteignant l'un de ses agresseurs à la joue, puis un autre à la mâchoire. Mais un coup de bâton dans les jarrets le fit tomber à genoux sur le pavé glacé avec un grognement de bête blessée.

Hugh leva un bras pour protéger sa tête...

Au même instant, un inconnu descendit du ciel juste devant lui.

Et l'inconnu, armé de deux épées, livra aussitôt bataille à ses assaillants en frappant de tous côtés.

Hugh n'en revenait pas. Il se releva, cligna des paupières et s'aperçut que du sang coulait dans ses yeux – à quel moment avait-il été frappé à l'arcade sourcilière ?

Sa vue une fois éclaircie, il distingua... un gamin ? Non, plutôt un homme de carrure gracile, affublé d'un masque, de bottes montantes, d'un chapeau mou et d'une tunique bariolée rouge et noir, semblable à un costume d'Arlequin.

Hugh eut juste le temps de penser « Cette histoire est folle » avant que l'inconnu ne bascule à la renverse sur lui.

Hugh le rattrapa à la volée, et une autre pensée lui traversa l'esprit : Il a *des seins* ?

Il remit d'aplomb la femme – car le doute n'était plus permis, il s'agissait d'une femme sous un déguisement d'homme – et il s'adossa à elle, de façon qu'ils puissent faire face de tous côtés à leurs ennemis.

Puis ils luttèrent farouchement, comme si leur vie en dépendait.

Ce qui était effectivement le cas.

Il restait encore sept ou huit attaquants, très déterminés, même s'ils manquaient de toute évidence d'entraînement. Hugh jouait des poings et des pieds tandis que sa partenaire maniait, avec une belle dextérité, ses deux épées en même temps.

À la fin, quand il n'y eut plus que deux lascars encore debout, ceux-ci échangèrent un regard et, plutôt que de risquer d'être blessés à leur tour, ils préférèrent prendre la poudre d'escampette.

Hugh, le souffle court, regarda autour de lui. La cour était encombrée de silhouettes avachies et gémissantes. Aucun de leurs assaillants n'était mort, mais pour l'instant ils ne présentaient plus le moindre danger.

Hugh reporta son attention sur la femme masquée. Elle était menue et lui arrivait à peine à l'épaule. Comment avait-elle réussi à le sauver d'une mort certaine ? Et pourtant, son intervention avait bel et bien décidé de l'issue du combat.

— Merci, dit-il d'un ton bourru.

Puis, s'éclaircissant la voix, il voulut ajouter :

— Je...

La femme sourit, avant de lui saisir la nuque pour l'obliger à courber la tête.

Et elle l'embrassa.

À l'instant où Alf pressa ses lèvres sur la jolie bouche de Kyle, la jeune femme craignit que son audace ne lui fasse jaillir le cœur de sa poitrine, tant son pouls battait rapidement.

Puis Kyle gémit – une vibration qu'elle ressentit jusque dans ses doigts qu'elle pressait sur sa nuque – et il tenta de l'attirer tout contre lui. Mais Alf esquiva son geste et s'enfuit à toutes jambes. Avisant quelques tonneaux empilés les uns sur les autres, elle les escalada pour atteindre un balcon et, de là, se hisser sur un toit d'immeuble. Puis elle s'aplatit sur les tuiles, regardant en bas.

Kyle n'avait pas bougé. Il fixait l'endroit où Alf avait disparu.

C'était un beau gaillard, pour sûr. De grandes jambes, de larges épaules et une bouche si sensuelle qu'Alf, malgré son déguisement masculin, s'était soudain souvenue qu'elle était une femme. Durant la bagarre, il avait perdu son chapeau et sa perruque blanche, et il était à présent tête nue, son manteau déchiré et maculé de sang. Au clair de lune, on pouvait presque le prendre pour un habitant de St. Giles.

Ce qu'il n'était pas.

Il tourna finalement les talons et s'éloigna en direction de Covent Garden. Alf se releva et le suivit par les toits – uniquement pour s'assurer qu'il quittait bien St. Giles.

La seule fois où elle avait rencontré Kyle avant ce soir, elle portait son déguisement du jour – celui d'Alf, un jeune garçon qui gagnait sa vie en récoltant et vendant des renseignements. Sauf que Kyle, ce jour-là, cherchait à obtenir des renseignements sur le duc de Montgomery – lequel employait *déjà* Alf.

La jeune femme renifla avec mépris, sans perdre Kyle des yeux. Elle avait senti comme une insulte qu'il puisse l'imaginer capable de trahir son client. Elle n'était peut-être pas une lady, mais elle avait son honneur. Alf avait attendu qu'il lui ait payé à dîner et ait précisé ce qu'il attendait d'elle, pour lui renverser la table sur les genoux. Puis elle s'était enfuie de la taverne.

Ce souvenir la faisait encore sourire, alors qu'elle sautait de toit en toit.

Elle s'était retournée avant de quitter la taverne. Le costume de Kyle était couvert de viande, de pommes de terre et de sauce. La rage déformait son beau visage.

À présent, il pressait le pas pour quitter St. Giles. Alf cessa de le suivre et s'appuya à une cheminée pour l'observer. Les environs étaient déjà mieux éclairés, plusieurs commerçants suspendant des lanternes devant leurs échoppes. Kyle traversa une rue, le regard à l'affût, son épée toujours à la main.

C'était un homme capable de se défendre et il n'avait pas besoin qu'Alf l'escorte jusqu'à son domicile, dont elle ignorait d'ailleurs l'adresse.

Cependant, elle attendit qu'il disparaisse dans l'obscurité, avant de tourner elle-même les talons.

Il était grand temps qu'elle-même regagne ses pénates.

Quand elle était encore gamine et apprenait à escalader les façades, elle s'était représenté Londres comme une forêt, St. Giles étant son bois de prédilection et les toits du quartier la cime des arbres le peuplant.

En vérité, Alf n'avait jamais vu de forêt. Ni même de bois. Pour la bonne raison qu'elle n'était jamais sortie de Londres. À l'est, elle n'avait pas dépassé Wapping – où l'air était imprégné de senteurs marines charriées par la Tamise. Et à l'ouest, elle n'était pas allée plus loin que le gibet de Tyburn, pour assister à la pendaison de Mickey O'Connor, alias Mickey le Charmeur. Elle en avait été d'ailleurs pour ses frais, comme tout le reste de l'assistance, car Mickey, en vrai pirate, avait réussi à sauver sa tête grâce à une évasion spectaculaire.

Mais Alf savait que des oiseaux vivaient dans les forêts. Et, petite fille, elle s'était imaginé, en courant sur les toits de la ville, qu'elle était l'un de ces oiseaux, libre de voler où bon lui semblait.

Même encore aujourd'hui, à vingt et un ans, il lui arrivait de penser cela.

Si elle était un oiseau, les toits étaient son refuge. Là où elle se sentait le plus en sécurité.

En bas, c'était le règne du sous-bois. Et Alf savait, par les contes de fées que son ami Ned lui avait racontés autrefois, que les forêts étaient habitées de sorcières et de toutes sortes de créatures qui vous voulaient du mal.

Dans la forêt de St. Giles, les monstres qui rôdaient étaient bien pires.

Mais ce soir, elle avait triomphé d'eux.

Alf poursuivit sa course sur les toits. La lune lui servait de lanterne, comme chaque fois qu'elle patrouillait dans le quartier en « Fantôme de St. Giles ». Tout à l'heure, lorsqu'elle avait repéré la bande des Gorges écarlates – un ramassis de brigands prêts à tout, y compris à tuer, en échange d'argent – elle s'était demandé pourquoi ils étaient sortis en nombre. Jusqu'à ce qu'elle réalise qu'ils pourchassaient Kyle.

Dans son déguisement de jour, celui de glaneur de renseignements divers, Alf avait eu maille à partir avec les Gorges écarlates. Ils l'avaient prise en grippe parce qu'elle refusait de se joindre à eux ou de les payer pour qu'ils la « protègent ». Ils avaient fini par la laisser tranquille et feignaient à présent de ne plus se soucier de sa présence. Mais Alf préférait ne pas imaginer ce qui se passerait si jamais ils découvraient sa vraie nature.

Laisser un garçon isolé leur tenir tête était une chose. Mais une jeune femme...

Les rumeurs laissaient entendre que des filles se retrouvaient au fond de la Tamise pour moins que ça.

Cependant, quand elle avait vu les Gorges écarlates poursuivre Kyle comme une meute de bêtes féroces, Alf n'avait pas hésité à lui porter secours. Elle avait admiré la façon dont il se battait contre ses assaillants, pourtant en surnombre, sans baisser les bras.

Cet homme était pour le moins obstiné.

La bataille terminée, tandis que son cœur battait si fort d'avoir remporté la victoire et d'être toujours vivante, Alf n'avait rien trouvé de plus naturel que de l'embrasser.

Alors qu'elle n'avait encore jamais embrassé un homme de sa vie !

Oh, quelques-uns n'avaient pas manqué d'essayer de lui voler un baiser. Certains avaient même réussi, furtivement, quand elle était plus jeune et moins agile pour leur fausser compagnie

ou leur donner un coup de pied dans les parties. Cependant, aucun n'était parvenu à introduire sa langue dans sa bouche.

Elle s'était toujours échappée à temps.

Mais, avec Kyle, c'était différent. C'est elle qui avait pris l'initiative.

Elle bondit d'un toit à un autre, retombant en silence sur ses pieds. Les lèvres de Kyle étaient fermes. Et Alf avait senti sa force quand il avait essayé de l'attirer contre lui.

Mais elle n'avait pas eu peur.

Alf sourit à la lune.

Embrasser Kyle lui avait donné un sentiment de liberté presque sauvage.

Un peu comme voler par-dessus les toits de St. Giles.

La jeune femme termina sa course en se laissant choir sur le toit d'une vieille maison à colombages à moitié en ruine. Puis, s'asseyant au bord du toit, elle descendit le long de la façade pour se glisser à travers la lucarne du grenier.

Si St. Giles était une forêt, son nid était ici, dans les combles de cette antique mesure. L'unique porte était solidement condamnée par des clous, et il n'existait donc pas d'autre moyen d'accès que la lucarne.

Alf se sentait en sécurité, ici. Car personne, en dehors d'elle, ne pouvait y entrer.

La jeune femme étira ses bras en l'air, avant d'ôter son chapeau et son masque. À présent qu'elle était chez elle, ses muscles commençaient à se détendre.

Son cocon se composait d'une seule grande pièce – assez vaste pour héberger toute une famille, bien qu'elle y vécût seule. Elle suspendit son chapeau et son masque à une patère en bois. Puis elle se dirigea vers la cheminée en brique et s'accroupit devant. Le foyer en demi-lune était minuscule, mais il tirait bien et c'était l'essentiel. Alf retourna les braises avec un tisonnier et versa dessus une poignée de paille. Quand la paille se fut enflammée, elle ajouta quelques morceaux de charbon, un par un. Une fois le feu ranimé, elle y alluma une chandelle. Après quoi, se relevant, elle la posa sur l'étagère surplombant la cheminée, juste à côté d'un petit miroir circulaire qui refléta sa flamme.

Une tasse en terre cuite et un peigne en ivoire occupaient également l'étagère. C'est Ned qui lui avait donné ce peigne, la veille de sa disparition, et c'était probablement l'objet le plus précieux qu'elle possédât.

La jeune femme prit ensuite une bouteille d'huile et un chiffon, et elle s'assit sur un tabouret à trois pieds – le quatrième était cassé – près de l'empilement de couvertures qui lui servait de lit.

Sa plus grande épée était à peu près propre. Alf passa rapidement le chiffon imbibé d'huile sur la lame, puis elle l'examina de plus près pour repérer d'éventuelles marques sur le tranchant. Ses deux épées lui avaient coûté la quasi-totalité de ses économies, aussi les entretenait-elle avec un soin maniaque. À la fois parce qu'elles étaient sa fierté, mais également parce qu'elles lui étaient d'une grande utilité chaque fois qu'elle sortait déguisée en Fantôme de St. Giles.

Une fois sa grande épée nettoyée et auscultée, elle la rangea dans son fourreau. La lame de la seconde était maculée de sang. Alf frotta beaucoup plus fort avec son chiffon, jusqu'à ce que celui-ci se teinte de rouge, tandis que la lame brillait à présent comme un miroir.

Le ciel, derrière la fenêtre, commençait à prendre la couleur rose pâle de l'aube.

Alf accrocha les fourreaux de ses deux épées à une autre patère. Puis elle déboutonna sa tunique rouge et noir et s'en débarrassa, ainsi que la chemise d'homme qu'elle portait en dessous. Elle les suspendit à une troisième patère, posa ses bottes contre le mur, et ses leggings, également à losanges rouges et noirs, rejoignirent la tunique et la chemise.

À présent, Alf ne portait plus que des sous-vêtements de jeune homme et des chaussettes noires. Ses cheveux, assez longs pour lui tomber sur les épaules, étaient attachés sur sa nuque. Elle les délivra et passa une main dedans pour leur rendre leur volume. Après quoi elle les noua à nouveau en queue de cheval, mais laissa quelques mèches rebelles encadrer son visage. Elle s'empara ensuite d'une bande de tissu qu'elle enroula autour de ses seins, pour les aplatir – mais pas trop, sinon il lui devenait difficile de respirer. Heureusement, sa poitrine n'était pas volumineuse.

L'opération terminée, elle enfila une autre chemise d'homme, propre, ainsi qu'un gilet marron, un pantalon d'homme et un veston noir. Puis elle fourra une dague dans sa poche de veste, une autre dans le gilet, ainsi qu'un petit canif, enfermé dans un fourreau de cuir, qu'elle glissa sous son pied droit avant de mettre ses souliers. Pour terminer, elle décrocha un vieux chapeau élimé qu'elle plaça sur sa tête. Elle était redevenue Alf.

La nuit, elle était le Fantôme de St. Giles et elle protégeait les habitants qui peuplaient cette grande forêt sombre et malfamée. Elle courait librement de toit en toit, au clair de lune, pour combattre toutes sortes de monstres – des violeurs, des ravisseurs d'enfants, des cambrioleurs ou des assassins.

Le jour, elle était Alf. Un garçon qui gagnait sa vie en tendant l'oreille pour glaner les informations les plus diverses, qu'il revendait ensuite au plus offrant. Si vous désiriez savoir qui commandait les jeunes pickpockets sévissant dans Covent Garden, quel juge se laissait facilement acheter ou quelles prostituées avaient des maladies vénériennes, il suffisait de vous adresser à Alf pour avoir les réponses. Moyennant finances, bien entendu.

De jour comme de nuit, Alf n'était jamais et elle ne serait jamais – en tout cas, à St. Giles – une femme.

Depuis quand le Fantôme de St. Giles était-il une femme ?

Hugh grimaça tandis qu'un de ses anciens soldats, Jenkins, recousait avec du fil sa blessure à l'arcade sourcilière.

Riley, compatissant, lui tendit la bouteille de brandy.

Talbot s'éclaircit la voix.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais êtes-vous bien sûr qu'il s'agissait d'une femme ?

Hugh se tourna vers lui. Talbot avait autrefois servi comme grenadier – ce qui se justifiait par sa carrure impressionnante.

— Sûr et certain. Elle avait des seins.

Talbot s'esclaffa et Hugh voulut le fusiller du regard, mais Jenkins s'impatienta.

— Si vous pouviez ne pas bouger, monsieur...

Les trois hommes avaient été à un moment ou à un autre sous le commandement de Hugh, soit en Inde, soit sur le continent. Quand Hugh avait reçu la lettre lui annonçant que Katherine, sa femme, était morte des suites d'une chute de cheval dans Hyde Park, il avait compris que son exil était terminé et qu'il devait abandonner l'armée pour retourner au pays. Il avait alors offert une situation à Riley, Jenkins et Talbot, à condition de le suivre en Angleterre.

Tous les trois avaient accepté son offre sans la moindre hésitation.

À présent, Riley était adossé à la porte de la chambre de maître de Kyle House, les bras croisés, les yeux fixés sur l'aiguille que tenait Jenkins. Riley était d'un courage légendaire, mais il détestait la chirurgie. Talbot, à côté de lui, le dominait d'une tête.

Jenkins plissa les lèvres. Il se concentrait sur sa tâche, mais d'un seul œil. L'autre était recouvert d'un bandeau noir attaché sur sa nuque.

— Plus que deux points de suture, monsieur. Peut-être trois.

Hugh grogna et but une gorgée de brandy au goulot de la bouteille qu'il tenait à la main, en prenant soin de ne pas trop bouger la tête. Il était assis au bord de son lit à baldaquin et entouré de plusieurs chandelles, afin que Jenkins puisse mieux voir où il plantait son aiguille.

L'ancien soldat pouvait recoudre une plaie aussi bien, sinon mieux, qu'un médecin aguerri. Jenkins savait également extraire une dent, contenir une hémorragie, soigner une fièvre, et Hugh le soupçonnait même d'être capable d'amputer une jambe, bien qu'il ne l'eût jamais vu à l'œuvre. Jenkins n'était pas un grand bavard ; en revanche, ses mains étaient sûres et précises.

Hugh grimaça encore à cause de l'aiguille, mais ses pensées retournèrent à la jeune femme qui s'était portée à sa rescousse et qui maniait si gracieusement l'épée.

— Je croyais que le Fantôme avait pris sa retraite.

Riley haussa les épaules.

— C'est ce qui se disait, en effet. Personne ne l'avait vu depuis des mois. Mais il n'y a pas eu qu'un seul Fantôme, par le passé. Jenkins pense qu'ils étaient au moins deux, sinon trois.

Une voix hésitante résonna depuis l'autre bout de la chambre.

— Pardonnez-moi, monsieur Riley, mais de quel fantôme parlez-vous ?

Bell n'avait pas dit un mot depuis qu'ils étaient entrés dans la pièce, et Hugh en avait oublié sa présence. Il tourna son regard vers le jeune garçon assis sur un tabouret. Il n'avait que quinze ans et c'était le dernier en date de ses collaborateurs, Bell n'étant entré à son service qu'après la mort de son père.

Bell rougit de voir qu'il avait attiré l'attention de son patron.

Hugh hocha la tête pour le rassurer.

— Riley ? Explique-lui.

Riley décroisa les bras.

— Le Fantôme de St. Giles est une sorte de légende londonienne. Il est vêtu comme Arlequin – tunique, pantalon moulant et masque – et il est si agile qu'il escalade n'importe quelle façade pour courir sur les toits. Certains prétendent qu'il n'est qu'un vulgaire croque-mitaine destiné à effrayer les enfants, mais d'autres assurent que le Fantôme prend la défense des pauvres et des faibles. Et qu'il est le seul à combattre la pègre au cœur de St. Giles, là où la police le plus souvent n'ose pas s'aventurer.

Bell fronça les sourcils, perplexe.

— Mais alors, il n'existe pas en vrai ?

Hugh grimaça encore. Mais cette fois, au souvenir des seins de la créature.

— Oh, si ! Il – ou plutôt, elle – n'est que trop réelle.

— C'est quand même étrange, intervint Talbot. J'ai parlé à plusieurs personnes qui disaient avoir été aidées autrefois par le Fantôme, mais aucune n'a jamais évoqué une femme. Pensez-vous qu'elle pourrait être l'épouse d'un des précédents Fantômes ?

Hugh, bizarrement, n'aima pas du tout cette suggestion, mais il préféra ne pas creuser le pourquoi de sa réaction.

— Quoi qu'il en soit, elle sait diablement bien manier l'épée.

— La vraie question est ailleurs, assena Jenkins. Qui a fomenté ce guet-apens ? En d'autres termes, qui voulait votre mort ?

— Pensez-vous que ce soit l'œuvre des Seigneurs du Chaos, monsieur ? demanda Riley.

— Peut-être, acquiesça Hugh. Mais avant de tomber dans cette embuscade, je me trouvais chez l'ambassadeur des Habsbourg. Le dîner a duré longtemps et je l'ai quitté quelques instants pour uriner. Je m'apprêtais à regagner la salle à manger quand j'ai surpris une conversation.

— « Surpris » ? ironisa Riley, le visage inexpressif.

— Les vieilles habitudes ont la peau dure, répliqua Hugh avec un sourire complice. Il y avait deux types, dans un recoin de couloir, qui s'exprimaient en français. J'en ai reconnu un pour l'avoir déjà vu à l'ambassade de Russie. Ce n'est pas un diplomate officiel, mais il n'en fait pas moins partie de la délégation russe. Je ne connaissais pas l'autre, mais il m'a fait l'effet d'être un domestique, sans doute un valet. Le Russe lui a glissé un morceau de papier dans la main en lui disant de le porter le plus rapidement possible aux Prussiens.

— Les Prussiens, monsieur ? répéta Jenkins. Sans mentionner de nom en particulier ?

— Non, aucun, répondit Hugh.

Talbot secoua la tête. Son regard était presque admiratif.

— Ce type a du cran, pour livrer des informations aux Prussiens sous le toit de l'ambassadeur des Habsbourg.

— Si c'était bien le cas, corrigea Hugh par prudence, bien qu'il n'eût pas vraiment de doutes sur ce point.

— Vous a-t-il vu ? demanda Riley.

Hugh acquiesça d'un air morne.

— Oui. Un autre invité m'a aperçu de loin et m'a hélé par mon nom. Le Russe a forcément compris que j'avais tout entendu.

— Tout de même. Cela lui laissait très peu de temps pour recruter une bande de spadassins chargés de vous attaquer à la sortie du dîner, fit valoir Talbot.

— C'est exact, admit Hugh. Ce qui nous ramène aux Seigneurs du Chaos.

Jenkins se pencha pour examiner son travail.

— Voilà, j'en ai terminé, monsieur. Désirez-vous un pansement ?

— Non, c'est inutile, la blessure ne saigne presque plus, répondit Hugh. Merci, Jenkins.

Voyant que Bell réprimait un bâillement, il ajouta :

— Allez tous vous coucher. Nous reparlerons de cela demain matin, après quelques bonnes heures de sommeil.

Riley se détacha de la porte.

— Bonne nuit, monsieur.

— Bonne nuit, monsieur, répéta Talbot.

— Bonne nuit, Votre Grâce, dit Bell.

Et ils quittèrent tous les trois la pièce.

Hugh prit un linge, l'humecta dans une cuvette et nettoya les traces de sang qui lui maculaient encore le visage. Pendant ce temps, Jenkins rangeait en silence son matériel médical dans une vieille sacoche en cuir.

Hugh regarda en direction de la fenêtre et vit, avec surprise, que la lumière de l'aube commençait à filtrer à travers les rideaux. Cela faisait-il donc si longtemps qu'il était rentré à la maison depuis sa mésaventure à St. Giles ?

Il alla à la fenêtre et écarta un pan de rideau.

La chambre donnait sur le jardin de derrière. Les arbres étaient nus en cette saison hivernale, mais il faisait bel et bien jour.

— Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur ? demanda Jenkins dans son dos.

— Non, répondit Hugh sans se retourner. Merci, ce sera tout.

— Très bien, monsieur.

Hugh entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

Dehors, une silhouette gracile se faufila dans l'allée qui conduisait à la ruelle passant derrière la maison. Hugh se figea quelques instants, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait du jeune cireur de chaussures qui travaillait à l'office. Il rit presque de sa folle imagination. Le Fantôme de St. Giles n'allait quand même pas s'amuser à hanter son jardin...

Hugh laissa retomber le rideau et quitta sa chambre.

C'est Katherine qui avait baptisé la demeure « Kyle House », lorsqu'ils l'avaient achetée. Hugh avait trouvé ce nom un peu pompeux, mais elle avait insisté. Elle prétendait qu'une grande maison devait afficher le patronyme de son propriétaire. À l'époque, Hugh était jeune marié et il était encore très entiché de son épouse, aussi avait-il capitulé. Et le nom était resté, bien que leur mariage ait très vite sombré.

Il y avait sans doute une morale là-dessous. Il ne fallait pas attribuer de noms aux maisons. Ou alors, il ne fallait jamais laisser une femme s'égarer dans ses passions, car le résultat ne pouvait être que dévastateur.

Dans le couloir, Hugh croisa deux soubrettes portant des seaux de charbon et les salua distraitement de la tête. Puis il grimpa au deuxième étage, où tout était parfaitement calme. Gagnant la nursery, il poussa la porte de la chambre que partageaient ses deux fils.

C'était une pièce très agréable, lumineuse et aérée. Katherine avait été une bonne mère. Hugh se souvenait qu'elle avait elle-même dressé les plans de la nursery lorsqu'elle était enceinte de Kit et, à ce moment, il avait cru que leur couple pourrait reprendre et connaître le vrai bonheur. Hélas, la désillusion n'avait pas tardé. Et Hugh avait finalement compris qu'il avait commis la plus grosse erreur de sa vie.

Mais il avait aussi réalisé qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même – et à ses fautes de jugement.

Car il s'était sincèrement cru amoureux de Katherine. L'enthousiasme qu'il avait mis à lui faire la cour l'avait persuadé de ses sentiments.

Pourtant, au bout d'à peine trois ans de mariage, cette grande passion des débuts avait tourné en aigreur et en ressentiments.

Il en avait conclu que l'amour était une pulsion versatile. À l'image de Katherine, en fait.

Hugh soupira et entra dans la chambre des garçons.

Il y avait deux lits, mais un seul était occupé.

À cinq ans, Peter était régulièrement sujet aux cauchemars. Hugh n'aurait pas su dire s'ils avaient commencé avant la mort de Katherine, mais à présent ils se déclenchaient plusieurs fois par semaine. Peter dormait blotti contre son frère aîné, sa tête passée sous le bras de Christopher, lequel était allongé sur le dos, la bouche ouverte, ses cheveux bruns bouclant sur ses tempes.

Si les gredins d'hier soir avaient réussi leur coup, les deux garçons seraient désormais orphelins. Hugh préféra ne pas trop s'attarder sur cette idée et ses pensées dévièrent vers les Seigneurs du Chaos. Ils formaient une société secrète qui se réunissait à intervalles irréguliers pour se livrer à toutes sortes de débauches. La plupart de ses membres ne se connaissaient pas entre eux mais, dès qu'un Seigneur révélait son identité à un autre, ce dernier lui devait une entière allégeance. Hugh avait de bonnes raisons de croire que les Seigneurs du Chaos avaient infiltré l'armée, la marine, l'Église et même le gouvernement.

C'était d'ailleurs la raison pour laquelle le roi souhaitait mettre fin à leurs agissements.

Quand Hugh avait commencé ses investigations sur la confrérie, huit semaines plus tôt, il avait pu obtenir quatre noms auprès du duc de Montgomery.

William Baines, baron de Chase.

David Howell, vicomte de Dowling.

Sir Aaron Crewe.

Daniel Kendrick, comte d'Exley.

Quatre hommes appartenant à l'aristocratie. Durant ces deux mois écoulés, Hugh avait discrètement enquêté sur leur compte pour tenter de percer l'organisation de la confrérie, savoir qui étaient ses chefs, quand ils se réunissaient et où.

Mais il n'avait abouti à rien.

Strictement rien.

Dans ces conditions, pourquoi les Seigneurs du Chaos chercheraient-ils à l'assassiner ? L'attaque de ce soir devait plus probablement découler des intrigues politiques sur le continent, où plusieurs conflits faisaient rage.

Honnêtement, Hugh ne voyait aucune raison de relier son agression aux activités de la société secrète.

Et cependant, il n'arrivait pas à écarter complètement cette hypothèse.

Hugh grimaça et quitta la chambre de ses fils sur la pointe des pieds.

Au lieu de redescendre, il gagna l'étage supérieur où logeaient les domestiques. Il remonta le long couloir, flanqué de portes sur ses deux côtés, croisa une soubrette étonnée de le voir en ces lieux et frappa à une porte du côté gauche avant de la pousser.

Bell partageait une chambre avec deux des plus jeunes valets. Les lits de ces derniers étaient vides, car ils étaient déjà levés et vaquaient à leurs tâches, à cette heure matinale. Mais Bell était lové sous ses couvertures.

Hugh s'en voulait de le réveiller déjà, après l'avoir envoyé tout à l'heure se coucher, mais il ne pouvait pas attendre.

Il toucha l'épaule du gamin, qui ouvrit aussitôt les yeux.

— Votre Grâce ?

— J'ai une mission à te confier, dit Hugh. Je veux que tu me trouves un informateur de St. Giles. Il répond au nom de Alf.

2

Plus personne ne se souvenait pourquoi le Royaume noir haïssait le Royaume blanc, et réciproquement. Les origines de leur guerre s'étaient perdues dans la nuit des temps et avaient fini par être ensevelies sous des flots de sang. En revanche, tout le monde savait que le conflit était sans merci et ne semblait pas connaître de fin.

Une heure plus tard, Alf déambulait dans les rues de St. Giles.

À l'époque où elle était encore une petite fille, et où elle participait aux activités délictueuses d'une bande de quartier, Ned – le seul à connaître sa vraie nature – lui avait appris à se comporter comme un garçon.

— Marche les jambes écartées et à grandes enjambées, lui avait-il conseillé. Fais semblant d'être propriétaire de la rue. Regarde les inconnus droit dans les yeux. Ils ne penseront jamais que tu es une fille, et c'est ça qui te préservera.

Au fil des ans, ces réflexes étaient devenus chez elle une seconde nature. Le Alf garçon était un peu plus jeune que son âge réel – seulement quinze ou seize ans. Et par chance, bien qu'elle ait toujours vécu à St. Giles, personne ne paraissait avoir remarqué qu'Alf n'avait pas pris d'âge depuis une bonne demi-douzaine d'années. Mais c'est aussi parce qu'on ne prêtait jamais grande attention aux gamins qui hantaient les rues de St. Giles.

La jeune femme s'engagea sur Maiden Lane. L'air frisquet la fit frissonner. Elle avait pourtant rembourré sa veste avec des chiffons et elle portait des mitaines. Mais son chapeau ne l'empêchait pas d'avoir froid aux oreilles. Un peu plus haut dans la rue, l'hospice pour enfants trouvés de St. Giles se détachait des immeubles environnants pour la bonne raison qu'il était neuf, propre et bâti bien droit. Alf s'engagea dans une ruelle qui contournait le pâté de maisons pour frapper à la porte des cuisines de l'édifice.

Une jeune femme blonde, affublée d'un tablier et d'un bonnet blancs, lui ouvrit.

C'était Nell Jones, la responsable du personnel de l'orphelinat. Elle sourit.

— Bonjour, Alf. Je te dirais bien d'entrer, mais je sais que tu vas refuser.

Alf haussa les épaules. Elle détestait quémander la charité et se doutait que si elle pénétrait dans l'orphelinat, elle se verrait offrir un petit déjeuner. En outre, Ned lui avait maintes fois répété de ne pas trop fréquenter les gens. Tôt ou tard, ils finissaient par vous demander quelque chose. Mieux valait se débrouiller seul plutôt que s'en remettre aux autres et être déçu.

— Je peux la voir ?

— Bien sûr.

En même temps que Nell répondait, Alf entendit quelqu'un courir.

— C'est Alf ? demanda une voix derrière Nell.

Et, dans l'instant, la tête d'une fillette rousse se matérialisa contre les jupes de Nell.

Hannah avait maintenant six ans et des joues bien rebondies. Mais quand Alf avait fait sa connaissance, deux ans plus tôt, la fillette était maigre à faire peur, toujours sur le qui-vive et d'une tristesse insondable. Hannah avait été kidnappée par une bande de malfrats qui réduisaient les petites filles en esclavage pour leur faire fabriquer des bas dans des ateliers clandestins. Alf l'avait sauvée avec l'aide du Fantôme de St. Giles de l'époque, puis elle l'avait conduite dans le seul endroit sûr pour les enfants du quartier : l'orphelinat.

Depuis, Alf n'avait jamais perdu de vue la fillette et elle lui rendait visite plusieurs fois par mois.

— Comment vas-tu, Hannah ?

— Sors pour lui parler, dit Nell à la fillette. Comme cela, le froid n'entrera pas à l'intérieur.

Hannah s'avança sur le perron, accompagnée d'une autre fillette plus petite. Cette dernière avait les cheveux bruns et suçait son pouce. Les deux enfants portaient des châles pour se protéger du froid.

— Comment s'appelle ton amie ? demanda Alf, s'accroupissant pour se mettre à la hauteur de la petite fille.

— Mary Hope, répondit Hannah. Elle me suit partout, mais elle ne dit presque jamais rien. Je suis souvent obligée de parler pour elle.

Mary Hope regarda Alf et sourit, sans ôter son pouce de sa bouche.

— Ah, dit Alf, s'obligeant à rester sérieuse. Quel âge as-tu, Mary Hope ?

Mary montra ses cinq doigts de la main droite.

— Non, tu ne les as pas encore, corrigea Hannah. Nell a dit que ton anniversaire ne serait que dans quinze jours. Pour l'instant, tu as toujours quatre ans.

La rectification ne sembla pas offusquer Mary Hope. Elle hocha la tête et se pressa contre sa camarade.

Hannah passa son bras sur l'épaule de la fillette.

— M. Makepeace nous apprend à lire. Enfin, il m'apprend à moi et aux plus grands. Mary et les petits passent le plus clair de leur temps à jouer.

— Que lis-tu ? demanda Alf, amusée.

— La Bible, expliqua Hannah d'un air morose. Mais Nell nous lit parfois les journaux et, quand nous saurons mieux lire, nous pourrions les feuilleter nous-mêmes.

— Apprends bien tes leçons, lui conseilla Alf avec gravité. Elles te seront utiles pour trouver un bon emploi. Tu m'as comprise ?

Hannah hocha solennellement la tête.

— Oui, Alf.

— Parfait.

Alf fouilla dans sa poche et en tira un shilling, qu'elle tendit à la fillette.

— Voilà pour te récompenser d'être studieuse.

Le visage de Hannah s'éclaira et elle sourit.

— Merci !

— Et voici une pièce pour toi, Mary, ajouta Alf, glissant un second shilling dans la main de l'autre fillette. Faites bien attention à ne pas les perdre. Mettez-les dans un endroit sûr.

— Oui, promit Hannah, avant de refermer les bras sur le cou d'Alf.

Alf ferma les yeux. Les témoignages d'affection de la fillette lui réchauffaient le cœur. L'espace de quelques instants, elle n'était plus un garçon de seize ans mais une femme heureuse

de sentir un enfant s'accrocher à son cou.

Hannah lui donna un baiser, puis recula. Mary s'avança alors pour embrasser Alf sur la joue.

La porte se rouvrit, et Nell fit rentrer les fillettes à l'intérieur. C'est Hannah qui dit au revoir pour elles deux.

Après quoi, la porte se referma et Alf se retrouva seule dans le froid.

La jeune femme soupira et se redressa lentement, s'essuyant les joues d'un revers de main. Parfois, elle se demandait à quoi ressemblerait sa vie si elle n'était pas obligée de dire au revoir à Hannah chaque fois qu'elle la voyait.

Malheureusement, c'était impossible de la garder avec elle.

Pas à St. Giles. Pas avec l'existence que menait Alf.

Elle s'ébroua, carra les épaules et repartit à grands pas d'où elle venait.

St. Giles s'éveillait peu à peu. Des colporteurs quittaient leur domicile pour se rendre dans des quartiers plus cossus. De même que ceux qui gagnaient leur vie en mendiant. L'argent n'était pas ici, mais partout ailleurs dans Londres. Les pauvres se contentaient d'habiter à St. Giles – et d'y mourir. Ils n'en tiraient pas leur subsistance.

Alf salua deux connaissances. Jim, un chiffonnier, et Tommy, le chef d'un groupe de balayeurs des rues. Puis elle s'arrêta pour aider la vieille Mag, qui avait fait tomber son panier d'ustensiles pour le ménage. Mag prononça quelques mots quand le panier fut de nouveau rempli, mais Alf n'aurait su dire s'il s'agissait d'un remerciement ou d'un juron, car Mag avait perdu pratiquement toutes ses dents et personne ne comprenait ce qu'elle disait.

Quoi qu'il en soit, Alf lui sourit et poursuivit son chemin en sifflotant. Au débouché de Maiden Lane, elle tourna dans Boghead Lane et gagna la taverne du Bouc unicorne. L'enseigne qui se balançait au-dessus de la porte représentait un bouc en réalité dépourvu de cornes, mais doté d'un énorme appendice sexuel entre les pattes.

Alf poussa la porte de la taverne.

L'intérieur était calme. Soit les clients étaient déjà partis vaquer à leurs occupations de la journée, soit ils cuvaient chez eux leur alcool de la veille.

Archer, le patron, avait vu Alf entrer. Il remplit une pinte de bière, prit l'une des saucisses qui cuisaient sur les fourneaux, la déposa sur une tranche de pain et servit le tout devant Alf, qui venait juste de s'asseoir à une table.

— Tiens, dit-elle, lui tendant cinq pence, avant de boire une gorgée de bière.

La taverne du Bouc unicorne avait l'avantage d'être bien chauffée. C'était l'endroit idéal, du moins à St. Giles, pour se réveiller en douceur le matin.

Archer grommela un remerciement et tourna ses yeux globuleux vers un coin de la salle.

— Le garçon, là-bas, a un message pour toi.

Alf goûta à sa saucisse et à son pain, et regarda dans la direction que lui indiquait Archer. Un jeune garçon était assis sur un banc, les jambes écartées, un air de défiance peint sur le visage. Il paraissait avoir treize ou quatorze ans. Alf ne l'avait jamais vu. Sans doute était-il nouveau à Londres. En tout cas, il était assurément nouveau à St. Giles.

La jeune femme se leva de table et, sa pinte à la main, le pain et la saucisse dans l'autre, elle se dirigea vers l'inconnu.

Le gamin écarquilla les yeux en la voyant approcher.

Alf poussa une chaise du pied et s'assit face à lui. Puis elle but une autre gorgée de bière, avant de se présenter :

— Moi, c'est Alf.

Le gamin la fixait de ses yeux bleus. Il avait des cheveux châtain qu'il avait tenté d'attacher en queue de cheval, sans grand succès : des mèches lui encadraient le visage et retombaient sur ses tempes. Son nez, ses oreilles et son menton étaient un peu trop grands. Comme ses mains, du reste, et probablement aussi ses pieds. Il était à un âge où la croissance s'effectuait de manière désordonnée. Mais d'ici à un ou deux ans, quand il aurait atteint sa taille adulte, il serait sans doute très beau garçon.

Et la jeune femme s'inquiétait déjà pour lui. Car, dans les bois de St. Giles, la beauté faisait de vous soit un monstre, soit une proie facile.

Pour l'instant, toutefois, il n'était encore qu'un gamin boutonneux.

Alf soutint son regard tout en mordant dans son pain et sa saucisse, qu'elle mâchouilla tranquillement.

Comme il restait silencieux, elle attendit d'avoir avalé sa bouchée avant de demander :

— Et toi, tu n'as pas de nom ?

Il rougit légèrement.

— Je m'appelle Bell.

Alf hocha la tête.

— J'ai cru comprendre que tu avais un message pour moi ?

Bell se pencha par-dessus la table, comme s'il devait partager un secret d'État.

— Mon maître voudrait vous confier une mission.

— Qui est ton maître ?

— Le duc de Kyle, répondit-il fièrement.

— Ah ouais ?

Alf mordit de nouveau dans sa saucisse, en prenant garde à ne rien trahir de ses émotions. Un duc. Elle ignorait que Kyle était duc. Mais le plus important n'était pas là : pourquoi désirait-il la voir, aussi vite après hier soir ? L'avait-il reconnue sous son masque de Fantôme de St. Giles ?

— Quel genre de mission ?

Bell fronça les sourcils.

— Il ne me l'a pas dit. Sa Grâce veut simplement que vous me suiviez chez lui, pour qu'il vous l'explique lui-même.

— Oh, *Sa Grâce*... rien que ça ! ironisa Alf.

Bell semblait réellement très impressionné par un tel titre. Pour sa part, Alf avait déjà rencontré le duc de Wakefield et le duc de Montgomery. Le premier avait la raideur des militaires, et c'était à croire qu'un sang aussi glacial qu'une pluie de décembre coulait dans ses veines. Le second était totalement imprévisible, au point qu'on ne pouvait pas savoir s'il allait vous égorger avec sa dague ou vous offrir une guinée. Mais l'un et l'autre étaient des hommes semblables au commun des mortels. Ils mangeaient, buvaient et rotaient comme n'importe qui.

Cependant, les ducs avaient du pouvoir. Et si le duc de Kyle avait découvert non seulement que le Fantôme était une femme, mais en plus qu'il s'appelait Alf, il pouvait très bien la faire jeter en prison et l'envoyer au gibet. La prudence aurait donc voulu qu'Alf tourne le dos à ce gamin, s'enfuit de la taverne et disparaisse dans les rues de St. Giles.

D'un autre côté, elle n'était pas absolument certaine du danger. Kyle pouvait la chercher afin de lui confier une mission de renseignement. Après tout, c'était le travail habituel d'Alf. Ce pour quoi elle était connue.

Et, pour tout avouer, elle était très curieuse de savoir ce qu'il pouvait avoir en tête.

Alf termina sa bière en trois gorgées, reposa sa pinte sur la table et se leva de sa chaise, le reste de son pain et de sa saucisse à la main.

— Alors, allons-y tout de suite.

Elle partit vers la porte, Bell sur les talons, et adressa un au revoir de la main au patron.

Dehors, Alf resserra les pans de son veston sur elle et enfourna le reste de son petit déjeuner dans sa bouche.

— C'est par où ?

Bell vissa un chapeau sur son crâne et prit la direction de l'ouest sans un mot.

Alf haussa les épaules et calqua son pas sur celui du gamin.

Il portait un veston marron de bonne coupe, très peu usé, et ses souliers étaient vernis.

— Tu travailles depuis longtemps pour le duc ? demanda Alf.

Le gamin lui jeta un regard de côté. Il était de sa taille, mais aussi maigre qu'un haricot vert.

— Quinze jours.

— Oh ? Comment as-tu trouvé cette place ?

Bell fronça les sourcils.

— Vous posez beaucoup de questions.

Alf lui sourit.

— N'oublie pas que c'est mon travail.

— Mon père servait sous ses ordres, expliqua Bell. Dans l'armée.

— Servait ?

Bell baissa les yeux sur le pavé, alors qu'ils croisaient deux commis bouchers en grande conversation.

— Papa est mort à l'automne dernier. Il avait perdu une jambe en Inde il y a deux ans, et il ne s'était jamais vraiment rétabli. Je me suis retrouvé orphelin. J'avais perdu ma mère quand j'avais dix ans. Mais, avant de mourir, mon père m'avait dit que le duc s'occuperait de moi en cas de malheur. Alors je lui ai écrit et Sa Grâce m'a répondu que je pouvais venir à Londres, travailler pour lui. C'est ce que j'ai fait.

Ainsi, Kyle était un homme qui prenait soin de ses subordonnés.

— Ah. Et d'où es-tu originaire ?

— Du Sussex.

— Ça te plaît, de travailler pour le duc ?

Bell lui jeta un autre regard.

— Je suppose que oui.

Alf s'esclaffa.

— Si tu n'étais pas satisfait, tu le saurais.

Ils poursuivirent leur chemin quelques minutes en silence. Plus ils s'éloignaient de St. Giles, plus les rues s'élargissaient et devenaient avenantes. Les maisons avaient plus belle allure et les gens étaient mieux habillés.

Finalement, Bell désigna un immeuble construit en gros blocs de pierres blanches, d'une telle propreté qu'il aurait été possible de manger sur le perron si quelqu'un en avait eu l'idée.

Mais, bien sûr, ils n'empruntèrent pas ce perron-là.

Ils contournèrent la maison pour gagner l'entrée des domestiques, où Bell frappa à la porte.

Un valet en livrée bleu et rouge leur ouvrit. Il avait de la prestance et, si Alf n'avait pas connu Kyle, elle l'aurait volontiers confondu avec le duc en personne.

Alf sourit au valet.

— Je viens voir le duc, expliqua-t-elle. Il m'attend.

Le valet parut déconcerté. Il avait probablement été engagé pour sa stature et sa prestance plutôt que pour son intelligence.

— Qui est-ce, Gibbons ? demanda une voix dans son dos, en même temps qu'apparaissait un autre homme.

C'était le majordome. Il avait un nez proéminent et un visage rougeaud, parsemé de furoncles. Il toisa les deux visiteurs avec un haussement de sourcils.

Bell parut se rétrécir.

— Comment ça va ? lança Alf au majordome. J'expliquais à Gibbons que Sa Grâce m'attend.

Le majordome grimaça comme s'il avait bu, par inadvertance, du vinaigre plutôt que du vin. Mais il hocha la tête.

— Suivez-moi.

Alf adressa un clin d'œil à Bell, puis ils suivirent tous deux le majordome à l'intérieur. Les murs étaient peints en vert et le sol se limitait à un plancher de bois, ce qui était normal pour l'entrée de service. Mais dès qu'ils eurent poussé la porte qui communiquait avec un couloir desservant les pièces à vivre du maître de maison, le décor changea du tout au tout. Les murs étaient à présent du même bleu que les ciels d'été, quand le soleil brillait à son zénith. Ils étaient ornés à leur sommet par des moulures blanches ou dorées. La première fois qu'Alf avait vu de semblables moulures, c'était chez le duc de Montgomery et elle en était restée perplexe. Pourquoi mettre de l'or sur des murs ? Cela lui semblait un formidable gâchis. Elle avait essayé d'en décrocher un morceau, et c'est alors qu'elle avait réalisé que la dorure était en réalité très fine, à peine plus épaisse qu'une feuille de papier. Ce qui voulait dire que les aristocrates transformaient l'or en *feuilles*, qu'ils appliquaient ensuite sur les murs de leurs demeures.

De la folie pure.

Le sol, ici, était également en bois, mais cela n'avait plus rien à voir. Le plancher était composé d'une mosaïque de bois de différentes couleurs, dont les pièces étaient délicatement imbriquées les unes aux autres pour former des motifs complexes. Et le tout, parfaitement ciré. Alf aurait voulu examiner ce travail d'ébénisterie de plus près, mais elle avait l'intuition que le majordome ne s'arrêterait pas pour l'attendre. Ils dépassèrent plusieurs tables aux pieds chantournés, appuyées contre le mur sans raison apparente et surmontées de tableaux représentant des scènes bucoliques ou de chasse.

Finalement, le majordome s'immobilisa devant une porte.

Alf se raidit.

Kyle devait se trouver derrière cette porte. Et il l'avait réclamée. Après qu'elle l'eut embrassé hier soir. Avait-il tout deviné ? L'avait-il reconnue, malgré l'obscurité et son masque ?

Le cœur de la jeune femme battait à tout rompre dans sa poitrine.

Le majordome poussa la porte.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais Bell est ici avec... un visiteur.

Alf s'obligea à sourire au majordome en passant à côté de lui pour entrer.

Elle découvrit une grande pièce dont les murs étaient tapissés, du sol au plafond, de rayonnages de livres. Un fauteuil était placé devant la cheminée. Un seul. Apparemment, Kyle n'appréciait guère la compagnie.

Il était assis dans ce fauteuil à leur arrivée, mais il se leva pour les accueillir.

Kyle n'avait pas l'air d'un duc, ni même d'un aristocrate. Il était grand, large d'épaules, et il évoquait plutôt un lutteur irlandais – ces types qui combattaient torse nu en suant à grosses gouttes devant une foule qu'ils invectivaient à l'occasion. Il était vêtu d'une chemise blanche, d'une veste bleue et d'un gilet gris argent, mais Alf se demanda à quoi il pouvait bien ressembler sous ces beaux habits.

Hier soir, il avait fini la bagarre tête nue, ses cheveux noirs maculés de sang. Ce matin, il portait une perruque blanche poudrée. Toutefois, la perruque ne tombait pas assez bas pour masquer son entaille à l'arcade sourcilière. Alf put constater qu'elle avait été recousue, mais des gouttes de sang séché étaient visibles sur les bords, ce qui le faisait définitivement ressembler davantage à un boxeur des rues qu'à un aristocrate.

Et pourtant, il était duc.

Bell le lui avait dit. Et Alf n'en doutait plus, depuis qu'elle avait vu les dorures sur les murs et ce majordome ridiculement prétentieux. Mais avec ses yeux noirs ourlés de grands cils et sa barbe naissante – il ne s'était pas rasé –, Kyle faisait plutôt penser à l'un de ces mauvais garçons de St. Giles, célébrés par certaines chansons qu'on pouvait écouter dans les tavernes. Un mauvais garçon destiné à finir la corde au cou.

Ou à briser le cœur d'une femme.

Alf croisa son regard et attendit.

— Alf, commença-t-il d'une voix profonde qui donna des frissons à la jeune femme. J'ai été agressé hier soir, à St. Giles, par une bande de spadassins. Je veux que tu découvres qui ils étaient et, surtout, qui les a engagés.

Alf sentit son cœur s'alléger d'un grand poids.

Il ne l'avait pas reconnue.

C'était parfait.

Vraiment parfait. Elle n'avait donc aucune raison d'éprouver la moindre déception.

La jeune femme respira un bon coup et cala les poings sur ses hanches.

— Combien comptez-vous me payer, patron ? Sachez que je ne travaille pas pour des clopinettes.

Elle entendit Bell, qui se tenait juste derrière elle, s'étrangler.

Kyle ne sourit pas, pas plus qu'il ne fronça les sourcils. Son absence de réaction fit redouter à Alf d'avoir été un peu trop loin.

Mais finalement, il répondit très calmement :

— Je t'ai déjà payé à dîner, si tu te souviens bien.

Alf haussa les épaules.

— Je n'ai pas eu le temps de terminer mon repas.

Il imita son haussement d'épaules.

— Ce n'était pas ma faute.

Alf faillit sourire. Elle appréciait l'esprit de repartie.

— Je crois me rappeler que le gros de mon assiette a fini sur vos genoux.

— En effet, répliqua-t-il un peu sèchement. Et je n'ai toujours pas compris ta réaction, alors que je t'offrais du travail.

— Pour votre gouverne, sachez que je ne suis pas un traître. J'étais au service du duc de Montgomery quand vous m'avez demandé de l'espionner.

Kyle la regarda avec intérêt.

— Je te félicite pour ta loyauté.

— Du moment que vous me traitez et que vous me payez correctement, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, assura Alf.

Et, avec un sourire, elle ajouta :

— Ça vous va, patron ?

Il arqua un sourcil, sans doute sous le coup de l'amusement.

— Ça me va, garnement.

Il tira une petite bourse de sa poche et la lui lança.

Alf l'attrapa au vol et l'ouvrit. Elle contenait des pièces en argent.

— Tu recevras la même chose quand tu m'auras renseigné, dit Kyle.

Alf glissa la bourse dans la poche de son gilet.

— Très bien. Parlez-moi un peu de ces ruffians.

Kyle tourna la tête pour regarder le feu. Ses lèvres – ses belles lèvres qu'Alf avait embrassées la nuit dernière – esquissèrent une grimace.

— Ils m'ont attaqué près de Covent Garden et ils m'ont pourchassé jusqu'à St. Giles. J'en ai dénombré une bonne douzaine, mais peut-être étaient-ils davantage. Leur chef était armé d'un grand couteau, aussi long que mon avant-bras, et il portait un foulard rouge au cou.

Il n'avait pas mentionné le Fantôme. Parce qu'il jugeait cette précision sans importance ? Ou pour une autre raison ?

Alf siffla entre ses lèvres.

— Qui pourrait vous en vouloir pour vous envoyer une pareille bande ?

— Je n'en sais fichtre rien, répondit Kyle, reportant son regard sur elle. Et je t'engage justement pour que tu le découvres.

— C'est logique, acquiesça Alf. Vous ne voyez rien d'autre qui pourrait m'aider ?

— Quoi, par exemple ?

Alf haussa les épaules.

— Une description de vos assaillants. Un détail qui vous aurait marqué.

— Je n'ai pas pu bien les voir, à cause de l'obscurité. Mais au tout début, quand ils me sont tombés dessus, j'étais avec un porte-flambeau que j'avais recruté aux alentours de Covent Garden. Un garçon blond d'environ un mètre soixante, dans les quatorze ou quinze ans. Il était vêtu d'une veste verte.

— Ça pourrait m'être utile, en effet... commença Alf.

La porte de la bibliothèque se rouvrit avant qu'elle ait pu terminer sa phrase.

— Lady Jordan souhaite vous parler, Votre Grâce, annonça le majordome au gros nez.

La femme qui pénétra dans la pièce avait à peu près la taille d'Alf, mais la ressemblance s'arrêtait là. Pour le reste, elle était plus âgée qu'elle – plutôt de l'âge de Kyle – et ses cheveux, attachés en chignon, étaient d'un blond pur aussi brillant que les dorures sur les murs de la maison.

Personne à St. Giles n'avait de tels cheveux.

La femme était vêtue d'une robe de soie blanche imprimée de petites fleurs bleues et jaunes. La jupe, brodée et garnie de dentelle à son pourtour, s'ouvrait, sur le devant, sur une sous-jupe également en soie.

C'était une belle robe. Une belle robe pour une jolie femme.

Alf serra les mâchoires. Ned lui avait un jour expliqué que l'envie pouvait vous cisailer les boyaux aussi sûrement qu'un rat. Jusqu'à ce jour, elle n'avait pas vraiment compris ce qu'il avait voulu dire par là.

La dame, découvrant sa présence, écarquilla les yeux.

— Hugh, qui est-ce ?

Elle connaît bien sûr son prénom, pensa Alf.

Ces deux-là étaient faits pour aller ensemble.

Tous deux aristocrates. Aussi beaux l'un que l'autre et vivant dans des maisons ornées de moulures dorées à l'or fin. Et tous deux s'habillant dans des étoffes précieuses.

Alf redressa fièrement la tête, comme le lui avait appris Ned.

— Ne les laisse jamais voir ton chagrin et ne leur montre jamais tes faiblesses, disait-il.
Alors elle sourit à Kyle et à la femme dans sa belle robe blanche, avant de reculer vers la porte.

Kyle venait de lui confier une mission, et elle entendait bien s'en acquitter.

3

Le Royaume blanc était dirigé par une redoutable sorcière, qui descendait d'une lignée de guerriers et de rois. Elle avait pris pour prince consort son meilleur général d'armée. De leur union étaient nés cinq enfants, tous blonds aux yeux dorés comme l'ambre. Le Royaume noir était gouverné par un sorcier impitoyable. Il n'avait qu'un enfant, dont les yeux et les cheveux étaient aussi noirs que le nom.

Le gamin des rues décocha à Iris Daniels – lady Jordan – une œillade impudente avant de quitter la pièce. Iris le regarda sortir avec curiosité. Ce garçon avait une étrange façon de marcher.

Après son départ, elle se tourna vers Hugh. Il lui offrit son sourire le plus diplomatique.

— Bonjour, milady.

Iris lui tendit sa main. Mais elle s'étonnait de son formalisme.

— Bonjour, mon cher Hugh.

Il s'inclina pour lui baiser les phalanges. Ce n'est que lorsqu'il se redressa qu'elle remarqua sa blessure au-dessus de l'œil gauche.

— Mon Dieu, que t'est-il arrivé ?

Il parut s'irriter de sa question, et elle en fut blessée. Qu'y avait-il de si répréhensible à s'inquiéter pour ses amis ?

— Rien du tout, je t'assure, répliqua-t-il, comme si elle était une fillette et non pas une femme de vingt-sept ans. Viens. Je suppose que tu as envie de saluer les garçons. Montons voir s'ils ont pris leur petit déjeuner.

Iris hocha la tête et s'obligea à sourire, puisqu'ils étaient *amis* – ou du moins le croyait-elle. Mais c'était parfois difficile à affirmer. Hugh Fitzroy était un homme tellement secret. La plupart du temps, il gardait ses pensées pour lui et il cadenassait soigneusement ses émotions. Quoiqu'ils aient développé une certaine intimité qui les conduirait sans doute un jour au mariage, en certaines occasions comme celle-ci Iris en venait à se demander si elle ne commettait pas une erreur de s'engager avec lui.

James, son défunt mari, n'avait pas davantage partagé ses pensées ou ses émotions.

Et leur union n'avait pas été heureuse.

Pour le reste, James et Hugh n'avaient rien en commun et il était injuste de vouloir les comparer, décréta Iris alors que Hugh l'entraînait vers le grand escalier desservant les étages de Kyle House. Bien que les deux hommes aient servi dans l'armée, James avait vingt ans de plus qu'Iris, qui avait été sa troisième épouse. Cependant, il s'était révélé un mari taciturne, et elle

s'était rapidement convaincue qu'il était plus à l'aise en compagnie d'autres hommes qu'avec des représentantes du beau sexe.

Hugh, au contraire, semblait autant apprécier la compagnie des hommes que celle des femmes. Iris l'avait souvent entendu raconter des histoires drôles, et il s'était dévoué à Katherine. Cependant, Hugh avait toujours observé une certaine distance, même lorsqu'il faisait la cour à Katherine, comme s'il ne cessait jamais d'observer les gens autour de lui et de prendre des notes à leur sujet.

Peut-être était-ce la conséquence de sa filiation royale ? Après tout, il n'était pas exactement comme eux.

— Bon sang ! pesta soudain Hugh, tirant Iris de ses pensées, au moment où ils atteignaient le deuxième étage.

Elle se rendit alors compte que du bruit et des cris provenaient de la nursery, au bout du couloir.

Hugh lâcha sa main et s'y précipita. Iris remonta ses jupes pour courir après lui.

— Peter ! s'exclama Hugh en poussant la porte de la pièce.

Le petit garçon était allongé par terre, les poings crispés, le visage cramoisi, ses talons frappant le plancher en même temps qu'il hurlait à perdre haleine. L'une des nurses, la plus âgée, lui donnait des claques partout où elle pouvait le frapper.

Iris s'étrangla.

— Arrêtez tout de suite ! cria-t-elle, mais elle n'entendit même pas sa propre voix dans le vacarme ambiant.

Christopher, assis contre le mur, en larmes, les paumes plaquées sur les oreilles, scandait inlassablement :

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

La seconde nurse, la plus jeune, tremblotait dans son coin, à l'autre bout de la pièce.

Hugh attrapa la nurse qui battait son fils pour l'expulser dans le couloir.

— Vous êtes renvoyée !

Et, malgré ses protestations, il lui claqua la porte au nez.

Puis il prit Christopher dans ses bras.

— Suis-moi, lança-t-il à Iris, avant d'emmener Christopher dans la chambre adjacente.

— Mais, Peter...

— Je m'occuperai de lui plus tard. Quand il commence à pleurer ainsi, il en a pour un bon moment. J'ai besoin que tu veilles sur Kit.

Iris le suivit encore, aussi obéissante qu'un terrier appelé à la chasse. Probablement avait-il usé avec elle du ton qu'il employait autrefois avec ses soldats ; en tout cas, il s'avérait très efficace.

Hugh déposa Christopher sur l'un des lits d'enfant, gratifia Iris d'un regard appuyé et retourna dans la nursery, fermant derrière lui la porte qui communiquait entre les deux pièces.

Iris s'assit sur le lit, à côté du garçon, et inspira un grand coup. Elle tremblait. Elle savait que Peter faisait des crises terribles depuis la mort de Katherine, mais elle n'avait encore jamais assisté à l'une d'elles. Entendre de tels hurlements de la part d'un aussi petit enfant ne pouvait que vous serrer le cœur.

Elle regarda Christopher.

Il pleurait en silence.

Iris l'attira contre lui.

Le garçon eut d'abord un mouvement de recul, avant de s'abandonner dans les bras d'Iris.

La jeune femme ferma les yeux et le serra très fort. Elle ne savait pas quoi faire d'autre. Mais, apparemment, Hugh non plus ne savait comment réagir.

En fait, ni lui ni Iris n'avaient été préparés à la mort de Katherine.

Katherine et Iris s'étaient connues à l'âge de dix ans, et elles étaient tout de suite devenues les meilleures camarades du monde. Bien que Katherine ait été virevoltante et assaillie de prétendants alors qu'Iris, beaucoup plus calme, préférait la lecture aux soirées, elles étaient restées amies tout au long de l'adolescence et même après s'être mariées.

Et l'une comme l'autre avaient fait la constatation qu'elles n'étaient pas heureuses en ménage.

Iris avait beaucoup aimé Katherine. Son esprit piquant. Son exubérance et la façon dont, en privé, elle riait à gorge déployée. En outre, elle avait toujours su gré à Katherine de devancer son engouement pour les bonbons à la réglisse en lui offrant régulièrement de ces friandises.

Iris sentit monter une boule dans sa gorge.

À présent, plus personne ne se souciait de savoir qu'elle adorait les bonbons à la réglisse.

Katherine avait eu des défauts, bien sûr. Aucun être humain, si brillant soit-il, n'était exempt de défauts. Mais elle avait passionnément aimé ses deux fils.

Et cela, nul n'en avait jamais douté.

C'est pour toutes ces raisons qu'Iris était déterminée à prendre soin de Christopher et de Peter au mieux de ses capacités, et aussi longtemps qu'ils auraient besoin d'elle.

Les cris, dans la nursery, cessèrent subitement. Les oreilles d'Iris continuèrent de résonner quelques instants, puis la jeune femme soupira de soulagement.

Christopher s'étira.

— Je le déteste.

Iris sentit de nouveau son cœur se serrer.

— Ne dis pas cela, Kit. Je ne pense pas qu'il y puisse quelque chose. Sa mère lui manque trop. Je sais qu'elle te manque également.

Christopher bâilla et s'écarta d'Iris pour s'allonger sur le lit.

— Non, dit-il, les yeux fermés. Pas Peter. *Lui*.

Et il s'endormit là-dessus.

Iris le regarda avec stupéfaction. Et même avec horreur. Comment pouvait-il haïr son père ? À sa connaissance, Hugh n'avait rien fait qui justifiait pareil rejet.

Sinon qu'il avait été absent la plupart du temps. Il avait passé trois ans sur le continent.

Et ses fils ne pouvaient pas comprendre pourquoi.

Iris tendit une main vers Christopher, avant de suspendre son geste, de peur de le réveiller.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se sentait impuissante. Elle avait bien conscience de n'être qu'un pauvre substitut à cette mère radieuse qu'ils avaient perdue.

Finalement, Iris laissa retomber sa main sur le lit, et elle fut intriguée de rencontrer quelque chose de dur sous les couvertures.

Elle tira légèrement le couvre-lit, en prenant garde de ne pas déranger Christopher. Un petit volume relié de cuir rouge dépassait de sous le matelas. Elle le prit pour l'examiner de plus près. Il ne comportait ni titre ni nom d'auteur. Mais dès qu'elle l'ouvrit, elle reconnut une écriture familière :

Katherine, duchesse de Kyle
Journal intime
Mai 1741

Hugh souleva Peter dans ses bras et s'assit dans un fauteuil, tandis que son fils continuait de hurler. Il feignit d'ignorer ses cris et s'obligea à se contenir, pour ne pas laisser éclater sa colère et sa frustration. Il était adulte, alors que Peter n'était qu'un enfant.

Au bout de quelques minutes, Peter commença de se calmer.

Hugh le serra fort contre lui. Il admirait presque la détermination de son fils pour faire connaître sa rage à la Terre entière.

Finalement Peter, à bout de souffle, cessa tout à fait de crier et de pleurer.

Hugh tira un mouchoir de sa poche et lui essuya gentiment le visage.

— Non ! protesta l'enfant, voulant se débattre. Non ! Va-t'en !

— Je reste, répliqua tranquillement Hugh, avant de presser le mouchoir sur le nez de Peter. Mouche-toi.

L'enfant se moucha bruyamment.

Hugh replia le mouchoir et le replaça à l'intérieur de sa poche.

Peter, épuisé, s'était à moitié endormi dans ses bras.

Hugh caressa les cheveux de l'enfant et les recoiffa doucement en arrière.

Puis il ferma les yeux, se demandant si ses fils se remettraient jamais de la mort de leur mère.

Et de sa propre absence auprès d'eux.

Il avait rencontré Katherine huit ans plus tôt, alors qu'il avait vingt-quatre ans et qu'elle était une éblouissante jeune femme de dix-neuf ans. Fille du comte de Barlowe, Katherine était la vedette de la saison mondaine et Hugh avait été fou d'elle au premier regard. De son côté, Katherine s'était emballée pour son titre et son uniforme. Malheureusement, ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, mais à ce moment-là Hugh l'ignorait totalement.

Il n'était obnubilé que par l'excitation que lui procurait cette rencontre, et la sensation de n'avoir jamais été aussi heureux de sa vie. Un tel enthousiasme aurait dû le rendre suspicieux, s'il avait réfléchi avec sa tête plutôt qu'avec son cœur et ses tripes.

Après tout, il était bien placé pour savoir que l'amour ne conduit pas au bonheur.

Mais il avait décidé d'ignorer les leçons de son enfance, ainsi que les conseils avisés de ses rares amis, et il avait épousé Katherine seulement quelques mois plus tard. La première année avait été éruptive. Ils s'étaient aimés autant qu'ils s'étaient combattus, comme s'ils vivaient enchaînés dans une prison dont leur passion réchauffait les murs, incapables de se séparer l'un de l'autre.

Katherine était très vite tombée enceinte de Kit.

La naissance de leur premier enfant avait quelque peu apaisé leurs conflits, mais pas longtemps. Quand Peter, leur chérubin à la chevelure blonde, était né à son tour, Hugh soupçonnait Katherine d'avoir des amants depuis au moins un an.

Lorsque Peter fêta ses deux ans, Katherine ne s'embarrassait déjà plus pour cacher ses liaisons extraconjugales. Pas plus que Hugh ne cherchait à contenir sa rage.

Il aurait pu sombrer dans l'alcool. Ou se suicider. Frapper son épouse. Ou encore la bannir à la campagne. Il aurait pu aussi provoquer ses amants en duel, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il se fasse tuer lui-même. Il aurait également pu choisir d'ignorer les frasques de sa femme ainsi que les ricanements dans son dos, et se prendre lui-même une maîtresse.

Il aurait aussi pu devenir fou.

Mais il n'avait rien fait de tout cela. Il s'était contenté de partir très loin. À l'époque, il travaillait déjà secrètement pour Sa Majesté, dans le cadre de missions délicates qui ne pouvaient pas emprunter le canal officiel. Le continent lui offrait un champ d'action beaucoup plus large. Il

avait donc traversé la Manche, voyageant sous l'uniforme d'un officier affecté à divers régiments militaires mais, en réalité, impliqué dans des dossiers d'espionnage pour le moins sensibles.

Une fois sur le continent, il avait écrit à ses avocats, puis il avait informé Katherine des nouvelles dispositions concernant leur mariage. Il continuerait bien sûr de la soutenir financièrement, pour qu'elle élève décentement leurs enfants. En échange, il exigeait qu'elle se montre plus discrète dans ses liaisons et, surtout, qu'elle n'ait pas d'autre enfant pendant qu'il était à l'étranger. De plus, il demandait qu'elle le tienne régulièrement au courant, par lettres, de la bonne santé des garçons et qu'elle leur lise ses propres lettres.

Katherine s'était révélée meilleure mère qu'épouse. Elle l'avait obligeamment abreuvé de très longues lettres à propos de Kit et de Peter pendant ces trois années.

En d'autres termes, il avait eu enfin la paix. Mais au prix fort : celui de renoncer à la présence de ses fils.

Ses fils.

Il serra plus fort Peter contre lui et se pencha pour lui embrasser le front. De retour à Kyle House après ces trois ans d'absence, Hugh avait pris conscience qu'il était devenu un étranger pour ses fils. Peter ne l'avait pas reconnu. Et Kit n'avait fait le rapprochement que grâce à une miniature que gardait Katherine. Le benjamin l'avait regardé avec un mélange de confusion et d'appréhension tandis que l'aîné n'avait même pas cherché à cacher sa détestation.

Ses fils.

Plus jamais ça. Hugh avait le sentiment d'avoir gâché une partie de sa vie en s'abandonnant bêtement à une passion dans laquelle le désir l'avait emporté sur la raison. Quand il se remarierait – à la femme douce et tranquille qui veillait présentement sur Kit –, ce serait dans une tout autre optique. Iris serait une compagne de tous les jours, une mère pour les enfants et une parfaite maîtresse de maison.

Peter s'étira.

— Papa ?

Hugh rouvrit les yeux.

— Oui ?

— Quand est-ce que tu repars ?

Peter lui avait déjà posé plusieurs fois cette question. Hugh y répondit pareillement :

— Je ne partirai plus.

Peter se mit à triturer l'un des boutons de la veste de son père.

— Kit dit que tu vas repartir.

Hugh réfléchit à ce qu'il devait répondre pour qu'un petit garçon de cet âge puisse le croire sans difficulté. Un petit garçon qui en outre avait perdu sa mère et connaissait à peine son père.

Finalement, il ne trouva qu'une seule réponse, probablement inadéquate.

— Je ne partirai pas. Je te le promets.

— Vous n'avez plus la rapidité de votre jeunesse, ironisa Alf ce soir-là, alors qu'elle sautait en arrière avec la légèreté d'un oiseau.

Godric St. John n'esquissa même pas un sourire. St. John n'était pas le genre d'homme à sourire facilement – sauf lorsque son regard se posait sur son épouse ou sur leur petite fille. Il répliqua en chargeant sabre au clair. Si Alf n'avait pas su exactement à quoi s'en tenir, elle aurait pu croire qu'il s'apprêtait à lui déchirer les entrailles d'un coup de lame.

Mais, heureusement, elle *savait* à quoi s'en tenir.

Elle esquiva agilement le coup, passa sous la lame de son adversaire et pointa sa propre épée d'exercice sur l'aisselle de St. John.

La parade aurait pu être habile... si St. John n'en avait pas profité pour presser la pointe de sa lame sur la gorge d'Alf.

La jeune femme lâcha son épée en signe de reddition, avec une grimace. La pièce tout en longueur dans laquelle ils s'entraînaient se trouvait au dernier étage de Saint House. Le sol était en bois nu et les seuls ornements étaient constitués des épées et des rembourrages de protection accrochés aux murs. Pour autant qu'Alf pût le savoir, cette pièce n'avait pas d'autre destination que les exercices d'escrime.

— Comment expliqueriez-vous votre erreur ? demanda St. John.

Il n'était même pas essoufflé, ce qui était extrêmement vexant quand on savait qu'il avait presque l'âge d'être le père d'Alf.

— Je n'ai pas suffisamment anticipé les mouvements de mon adversaire et j'ai sous-estimé son intelligence tactique, récita la jeune femme sans l'once d'une hésitation.

Et pour une raison simple : ses erreurs étaient pratiquement toujours les mêmes.

— Mais, ajouta-t-elle, à moins de vous croiser dans une ruelle de St. Giles, j'ai peu de risques de reproduire la même faute face à un autre adversaire.

St. John soupira et baissa sa lame.

— Ce n'est pas un jeu. Je n'ai accepté de vous apprendre l'escrime que pour que vous sachiez mieux vous défendre en toute circonstance. Mais si vous continuez à faire montre d'une pareille arrogance, je ne vous donne pas longtemps avant de récolter une blessure, si ce n'est pire.

St. John avait débité ces propos très durs de son ton monocorde habituel. Il y a deux ans, Alf lui aurait répliqué par un bras d'honneur, avant de quitter la pièce en jurant.

Mais St. John avait été le précédent Fantôme de St. Giles. C'est lui qui avait aidé Alf à sauver Hannah des griffes de ses bourreaux. Et c'est la jeune femme qui lui avait demandé des leçons d'escrime, afin qu'elle puisse le remplacer dans son rôle de Fantôme, maintenant qu'il avait pris sa retraite.

Elle avait d'abord pensé qu'il refuserait et que leurs relations s'arrêteraient là.

Mais, à sa grande surprise, il avait accepté.

St. John l'avait invitée à son domicile et lui avait montré comment tenir une épée. Comment la manier. Comment se positionner sur ses jambes. Quand il avait estimé qu'elle était prête à lui succéder, il l'avait présentée à une couturière qui lui avait confectionné sa tenue de Fantôme. Puis il lui avait offert ses épées. Il avait accompli tout cela en sachant, depuis le début, qu'elle était une femme. Une femme sans nom, sans argent, sans famille. Une femme originaire des bas-fonds de St. Giles.

Et il n'avait rien exigé en retour. Ni argent, ni faveurs sexuelles, ni quoi que ce soit.

Alf n'avait jamais rencontré quelqu'un comme St. John de toute sa vie.

Et elle se sentait vaguement amoureuse de lui.

Pas amoureuse au sens du grand amour, cependant. Son affection pour lui était un peu de l'ordre de celle qu'elle portait à Hannah.

Godric St. John était un homme aussi étrange qu'inattendu, mais c'était ce qui faisait son charme.

Aussi, quand il releva son épée, Alf ramassa-t-elle la sienne et afficha un air contrit.

Ou, du moins, qui se voulait contrit.

Au même instant, du bruit leur parvint du rez-de-chaussée et, bien que St. John demeurât en apparence imperturbable, quelque chose s'alluma en lui. Alf comprit que leur séance d'entraînement était terminée pour aujourd'hui.

La femme de St. John venait de rentrer à la maison.

— Excusez-moi, dit-il, d'une voix déjà absente.

Alf soupira, même si elle s'efforçait de ne pas nourrir trop de ressentiment envers cette femme qu'elle n'avait jamais rencontrée. Elle alla raccrocher son épée au mur et se débarrassa du gilet rembourré qu'elle portait pour s'entraîner.

— Désirez-vous rester pour dîner ? lui proposa St. John.

Alf n'en revenait pas. C'était la première fois qu'il l'invitait en présence de sa femme !

— Qu'allez-vous lui dire ? ne put-elle s'empêcher de répliquer.

St. John haussa les sourcils.

— Je vous présenterai, bien sûr. Meg sait qui vous êtes.

Alf se raidit.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— Je n'ai pas de secrets pour mon épouse, répondit-il du ton de l'évidence. Et ne faites pas cette tête, Alf. Meg m'a promis qu'elle ne dirait rien à personne. Elle a compris l'importance de votre déguisement.

Alf secoua la tête, avec un mouvement de recul. Peu lui importait de savoir ce que sa femme avait promis à St. John. Elle était effondrée d'apprendre qu'il lui avait révélé son secret.

Ce qui voulait dire que St. John ne considérait pas leur amitié comme un lien précieux qu'il ne fallait pas galvauder.

Et Alf avait beau savoir qu'elle n'aurait pas dû s'en vexer, elle se sentait terriblement blessée.

La jeune femme se dirigea vers la fenêtre ouverte.

— Alf.

Alf n'était pas d'humeur à répondre. Elle enjamba le rebord, trouva un appui pour ses pieds et se hissa sur le toit sans un regard en arrière.

Il faisait déjà nuit et la lune était cachée par les nuages, ce qui n'empêcha pas la jeune femme de courir jusqu'au bord du toit et sauter sur l'immeuble voisin pour ensuite redescendre sur le plancher des vaches. Saint House se trouvant près du fleuve, elle partit vers le nord pour rejoindre St. Giles.

Elle marchait tête baissée, en s'interdisant de penser à St. John. Après tout, elle était capable de se débrouiller toute seule et c'était l'essentiel.

D'ailleurs, à ce propos, il était grand temps qu'elle se concentre sur son programme de la soirée. Elle commencerait par dîner à la taverne du Bouc unicolore et en profiterait pour discuter avec le patron et quelques habitués, pour savoir si quelqu'un pouvait la renseigner sur l'agression dont Kyle avait été victime la veille au soir. Alf répugnait à s'attirer l'attention des Gorges écarlates, aussi préférait-elle collecter discrètement quelques informations ici et là. Elle avait déjà interrogé une bande de jeunes pickpockets, deux prêteurs sur gages et le porte-flambeau qui avait accompagné Kyle. Ces échanges lui avaient permis de rassembler quelques indices, mais pas suffisamment pour empocher la seconde bourse promise par Kyle.

Et ses meilleurs informateurs ne sortaient que la nuit.

La jeune femme approchait de St. Giles. Les rues devenaient plus sombres, les commerçants du quartier ne prenant pas la peine d'accrocher des lanternes à leurs devantures, quand Alf s'aperçut qu'elle était suivie. Comme il était encore tôt, les trottoirs n'étaient pas déserts, ce qui

expliquait sans doute qu'elle ne s'en soit pas rendu compte plus tôt. Mais Alf finit par comprendre que le grand type efflanqué, de l'autre côté de la chaussée, marchait dans son sillage depuis Covent Garden.

Et il portait un foulard rouge noué autour du cou.

Alf fit semblant d'avoir marché dans une crotte de chien et, s'arrêtant pour gratter sa semelle sur les pavés, elle en profita pour regarder discrètement derrière elle. Deux autres types approchaient.

Peut-être ne la suivaient-ils pas.

Mais peut-être, aussi, que les poules avaient finalement des dents.

La jeune femme reprit son chemin, du même pas, la tête penchée en avant comme si elle était absorbée dans ses pensées.

Puis elle bifurqua dans la première ruelle qu'elle croisa.

Un bruit de pas, dans son dos, lui confirma qu'elle était prise en filature. Si elle avait disposé de suffisamment d'avance, elle aurait pu escalader une façade, s'enfuir par les toits et les semer sans peine.

Mais dans les rues...

Alf comprit que ces types procédaient de la même manière qu'ils avaient procédé hier soir avec Kyle. Ils cherchaient à l'encercler, comme si elle était un vulgaire gibier aux abois.

Il n'était pas question qu'elle tombe dans le piège et leur facilite la tâche en s'enfonçant davantage au cœur de St. Giles. Elle tourna dans la première ruelle à droite, qui la ramenait sur ses pas – et donc, vers un meilleur quartier de la ville.

Quelqu'un jura dans son dos. Puis elle sentit qu'on agrippait violemment sa veste.

Alf plongea la main dans sa poche pour se saisir de sa dague, avant de se retourner et de frapper son agresseur à l'aveuglette. Enfin, pas tout à fait à l'aveuglette : elle visa la gorge.

Elle ne réussit pas à le toucher, mais l'homme lâcha sa veste pour se protéger.

Alf en profita pour s'enfuir à toutes jambes, sa dague toujours serrée dans sa main. La ruelle débouchait dans une artère plus large et, se retournant, elle fut soulagée de voir que ses assaillants ne l'avaient pas prise en chasse.

Mais un autre ruffian la cueillit par surprise alors qu'elle sortait de la ruelle et, d'un coup de pied, l'envoya bouler sur le pavé. Alf lâcha son arme tandis que l'homme lui assenait d'autres coups.

Roule-toi en boule. Protège le plus possible ton ventre, ta tête et tes yeux, c'est-à-dire toutes les parties de ton corps où les blessures seraient les plus graves.

C'était la première chose qu'on apprenait à St. Giles. Toutes les mères enseignaient ces conseils de survie à leurs enfants – presque sous forme de comptine.

Mais si Alf se roulait en boule, ils ne s'arrêteraient pas à quelques coups. Ils la frapperaient sans relâche, jusqu'à lui briser les membres et les côtes afin qu'elle perde connaissance et que son corps, se relâchant naturellement, n'offre plus aucune résistance.

Et alors, ils la tueraient.

C'est pourquoi elle s'obligea à se redresser, d'abord à quatre pattes, même si elle savait que c'était pratiquement sans espoir. Ses agresseurs l'abreuvaient de coups de pied, mais elle réussit à glisser une main dans la poche de son gilet pour en tirer sa deuxième dague. Et, au coup de pied suivant, elle plongea sa lame dans le mollet du ruffian qui venait de la frapper.

Le type hurla de douleur et bascula à la renverse sur l'un de ses comparses. C'était tout ce dont avait besoin Alf : d'une seconde de répit.

Elle se releva sur ses jambes et reprit sa course. Sauf que, cette fois, elle claudiquait à moitié. Son bras et son côté gauche la faisaient horriblement souffrir, tandis que la moitié droite de son visage était devenue totalement insensible.

Elle réussit pourtant à sauter jusqu'à un petit balcon, qu'elle enjamba juste avant que l'un des ruffians ne l'attrape par les pieds. Puis, du balcon, elle continua d'escalader la façade jusqu'au toit.

Une fois en haut, elle vola, autant qu'elle courut, par-dessus les toits de la ville.
Pour échapper aux monstres qui hantaient la forêt.

4

Un jour, à force de manigances, le Sorcier noir découvrit une faiblesse dans les défenses de la Sorcière blanche. Il n'hésita pas une seconde. Avec raison, pensait-il : si la Sorcière blanche avait percé l'un de ses points faibles, elle ne l'aurait certainement pas épargné.

Alors le Sorcier noir se rua sur le Château blanc et l'incendia avec son feu magique, tandis que toute la famille de la Sorcière blanche était prise au piège à l'intérieur.

Hugh but une gorgée de vin blanc et reposa son verre à côté de son assiette. Il dînait dans sa salle à manger, un grand feu crépitant dans la cheminée et le couvert mis, sur la longue table, pour un seul convive – lui. La pièce était immense. Pour ne pas dire démesurée. Au début de leur mariage, Katherine avait projeté d'y donner d'innombrables dîners.

D'ailleurs, peut-être les avait-elle donnés pendant qu'il crapahutait sur le continent.

Hugh découpa un morceau de son steak. Il regrettait de ne pas s'être fait servir dans la bibliothèque.

Divers papiers étaient éparpillés près de lui. Dont une lettre du duc de Montgomery, désormais ambassadeur de Sa Gracieuse Majesté auprès de l'Empire ottoman et qui vivait maintenant à Istanbul. Dans son style fleuri et, comme souvent, plus ou moins énigmatique, Montgomery lui écrivait que le dernier chef des Seigneurs du Chaos avait été le duc de Dyemore et que, à sa connaissance, il n'avait pas encore de successeur.

Hugh renifla avec dédain et repoussa la lettre.

Il ignorait pourquoi Montgomery ne s'était pas donné la peine de l'en informer plus tôt, quand il avait demandé à Hugh d'enquêter sur la société secrète, mais d'un autre côté cela lui ressemblait bien. Le duc de Montgomery poursuivait toujours des buts plus ou moins inavouables et ne s'embarrassait jamais de morale afin de les atteindre. Hugh le soupçonnait d'agir autant pour son propre amusement que pour d'obscures raisons connues de lui seul.

Il soupira et renonça à terminer sa viande. Un début de migraine commençait à lui vriller le crâne, et ses migraines étaient parfois accompagnées de nausées. Mieux valait donc ne pas les nourrir par avance.

Hugh vida son verre, le reposa et se leva de table.

Dyemore était mort l'automne précédent, dans d'étranges circonstances. Se pouvait-il vraiment que les Seigneurs du Chaos aient pu demeurer sans gouvernance depuis tout ce temps ? D'après le peu que Hugh et ses hommes avaient pu apprendre sur la confrérie, ses membres paraissaient très bien organisés. Quelqu'un avait dû reprendre les rênes après Dyemore – ou s'appropriait à le faire. Hugh aurait volontiers jeté son dévolu sur sir Aaron Crewe. Bien qu'il ne

fût ni l'aîné, ni le plus riche, ni le plus titré des quatre noms figurant sur la liste fournie par Montgomery, Crewe possédait déjà une très grande influence pour un homme ayant à peine dépassé la trentaine. Les investigations de Hugh lui avaient révélé que Crewe s'était affranchi de ses origines provinciales pour s'élever en très peu de temps dans l'échelle sociale. Si...

La porte de la salle à manger s'ouvrit à la volée et alla heurter le mur.

— Votre Grâce ! cria Bell, faisant irruption dans la pièce. Alf a été blessé !

— Montre-moi ça !

Bell ressortit dans le couloir, Hugh sur les talons.

Le gamin courut vers la cuisine.

La pièce était pleine de monde.

La cuisinière, ses aides, des soubrettes, le majordome, la gouvernante et des valets s'étaient groupés d'un côté de la longue table, couverte d'assiettes à moitié vides. Le personnel avait de toute évidence été interrompu en plein repas.

Les hommes de main de Hugh se tenaient près de la porte de derrière, qui donnait sur les jardins.

Riley s'appuyait, bras croisés, contre le chambranle. Talbot, à côté de lui, fronçait les sourcils. Jenkins s'était accroupi près d'Alf, mais en gardant ses distances. Hugh s'approcha et comprit pourquoi.

Alf était assis à même le carrelage de la cuisine, recroquevillé sur lui-même, la lèvre supérieure retroussée comme un chien en colère. Il avait perdu son chapeau et ses yeux brillaient d'un éclat dangereux.

Mais surtout, le garçon tenait une dague ensanglantée dans la main droite.

Hugh s'immobilisa derrière Jenkins et tendit le bras pour empêcher Bell de s'approcher davantage.

Alf releva les yeux pour croiser le regard de Hugh. Ses prunelles parurent tout à coup s'éclaircir.

— J'aimerais que tous les domestiques sortent, dit Hugh, sans quitter le regard du garçon.

Il put entendre, dans son dos, que son ordre était promptement exécuté. Bientôt, Hugh se retrouva seul avec ses hommes. Et Alf.

La respiration du garçon était saccadée. La dague tremblait dans sa main.

— Que s'est-il passé ? demanda Hugh.

— Il a fait irruption dans la cuisine dans cet état, monsieur, expliqua Riley. Mais il a refusé qu'on l'aide.

— Jenkins ? interrogea Hugh.

— Je crains qu'il n'ait une côte cassée, monsieur, répondit l'ancien soldat, dont la trousse médicale était posée à ses pieds. Il a aussi une vilaine blessure à la tête. Et une autre à la jambe. Par ailleurs, sa veste est toute tachée de sang, mais je ne saurais trop dire d'où ça vient.

— Ça ira, dit Alf d'une toute petite voix.

La jambe droite de son pantalon affichait une tache de sang qui s'élargissait.

— Non, ça ne va pas, répliqua Hugh. Sinon, tu ne serais pas venu ici chercher de l'aide. Laisse-moi te soigner.

— J'ai juste besoin d'un peu de repos, s'entêta Alf.

— Ne sois pas idiot. Jenkins n'a pas son pareil pour réparer les blessures. C'est lui qui m'a recousu l'arcade sourcilière.

Alf secoua la tête.

— Personne ne me touchera, patron. Personne.

Hugh serra les mâchoires, même s'il éprouvait de la pitié pour Alf. Ce garçon lui évoquait quelque animal sauvage en grande souffrance, mais qui menaçait de dévorer la main qui se tendait vers lui. Cependant, sa compassion ne devait pas détourner Hugh de son devoir.

— C'est moi qui commande, ici. Et je t'ordonne de laisser Jenkins t'examiner.

— Non.

— Talbot, dit Hugh.

Il n'avait pas besoin d'en ajouter davantage. Le message était clair.

— Oui, monsieur, acquiesça le grenadier à la retraite.

Alf se tendit et tourna son regard vers Talbot.

Hugh fit deux pas, arracha la dague des mains du garçon et lui plaqua les bras contre les flancs pour le soulever de terre.

— Arrêtez ! protesta Alf qui cherchait à se débattre.

Le garçon était plus léger que Hugh ne l'avait imaginé. Il le chargea sans peine sur son épaule.

— Suivez-moi, lança-t-il à ses hommes.

Et il quitta la cuisine pour emprunter le couloir réservé aux domestiques.

Bell éclairait la voie avec un chandelier.

Hugh continua jusqu'à l'escalier de service, dont il grimpa les marches afin de gagner le quartier où logeait le personnel. Dans ses bras, Alf n'avait à présent pas plus de consistance qu'un pantin. Sans doute s'était-il évanoui.

— Y a-t-il une chambre libre ? demanda-t-il à Jenkins.

— Oui, celle-ci, répondit Jenkins, avant d'ouvrir la quatrième porte sur sa droite.

La chambre avait été aménagée sous les combles et le plafond s'inclinait lentement jusqu'à la lucarne. L'aménagement était sommaire : deux petits lits disposés de part et d'autre de la lucarne, quelques crochets aux murs pour suspendre les vêtements, un tabouret, une penderie et une table de toilette.

Hugh se baissa pour ne pas se cogner au plafond et déposa Alf sur l'un des lits.

Le garçon entrouvrit les yeux.

— Vous n'êtes pas mon maître, patron.

Il demeurait coriace, même blessé et entouré d'hommes plus forts que lui.

Hugh repoussa une mèche de cheveux qui retombait sur son visage.

— Je sais bien que je ne suis pas ton maître, garnement. Mais accorde-moi le plaisir de laisser Jenkins examiner ta jambe.

Alf ne donna pas littéralement son assentiment, mais il parut se détendre quelque peu.

Jenkins tira le tabouret près du lit, s'assit dessus et ouvrit sa trousse chirurgicale. Il en sortit une grande paire de ciseaux, dont il se servit pour découper la jambe du pantalon d'Alf. Puis, lui ôtant sa chaussure, il retira le morceau de tissu ensanglanté.

Dessous, le caleçon du gamin était tout aussi maculé de sang.

Jenkins reposa ses ciseaux, prit un linge dans son sac et commença à tamponner la blessure, juste au-dessus du genou, pour en éponger le sang.

Hugh, qui observait la scène, réalisa que la plaie était assez profonde pour nécessiter d'être recousue. Il se tourna vers Talbot.

— Va chercher du brandy.

Talbot acquiesça silencieusement et quitta la pièce.

Alf croisa le regard de Hugh avec défiance.

— Je n'ai pas besoin de ça, patron.

Hugh posa une main sur la cheville du garçon.

— L'alcool t'aidera à supporter la douleur.

Pendant ce temps, Jenkins préparait déjà une aiguille et du fil.

— Qui t'a fait cela ? interrogea Hugh.

Talbot revint avec une bouteille, qu'il tendit à Hugh. Celui-ci l'ouvrit et l'approcha des lèvres d'Alf.

Le garçon but une gorgée avant de répondre :

— Ils m'attendaient. Trois grands gaillards. Entre Covent Garden et St. Giles.

Jenkins fit signe à Bell d'approcher son chandelier pour l'éclairer. Puis il joignit les deux bords de la plaie de la main gauche et, sans sourciller, planta son aiguille dans la chair.

Alf ne tressaillit même pas. Mais il serra si fortement les lèvres qu'elles ne formaient plus qu'un mince trait.

Hugh accrocha le regard du garçon.

— Crois-tu que ton agression soit liée à la mienne, hier soir ?

— J'en mettrais ma main à couper, acquiesça Alf, dont la douleur se lisait dans les yeux. Comme par hasard, j'ai justement commencé à enquêter aujourd'hui. Et leur chef portait un foulard rouge au cou. Comme celui qui a voulu vous tuer hier. Cette bande se fait appeler les Gorges écarlates. En raison de leurs foulards rouges, mais surtout pour la manière dont ils se débarrassent de leurs victimes.

Le garçon accompagna son propos d'un geste de la main en travers de sa gorge.

Bell sursauta, si bien que la lumière de son chandelier vacilla et Jenkins poussa un juron.

Hugh serra les poings. Ces gredins s'en étaient pris à Alf parce qu'il l'avait chargé d'enquêter à St. Giles. Il se reprochait à présent d'avoir envoyé le gamin seul au front.

Jenkins poursuivait ses travaux d'aiguille. Voyant qu'Alf grimaçait de douleur, Hugh approcha de nouveau la bouteille de brandy de ses lèvres.

— Merci, patron. J'ai assez bu comme ça.

— Nous ne te prendrons pas pour quelqu'un de faible si tu avales une autre rasade, assura Hugh.

Le gamin eut une moue impudente.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je me soucie de votre avis ?

Hugh haussa les sourcils. Ce garçon avait-il peur de perdre sa réserve en présence de ses hommes ? Il se demandait ce qu'Alf avait pu vivre par le passé pour être autant sur ses gardes.

— J'ai parlé à votre porte-flambeau, reprit Alf. Et aussi à quelques pickpockets.

— As-tu pu découvrir quelque chose ?

— Pas vraiment, confessa le garçon, qui s'efforçait de maîtriser sa respiration pour supporter l'aiguille de Jenkins. Sinon qu'il y a quelques jours un aristo est venu recruter des gros bras à St. Giles. D'après certains, il empestait l'œuf pourri.

— L'œuf pourri, répéta Hugh d'une voix monocorde.

Alf lui adressa un clin d'œil.

— Je vous avais prévenu que je n'avais pas grand-chose.

— Pas de description plus précise ?

— Il était très quelconque. Ni grand ni petit, ni vieux ni jeune. Juste un peu snob dans sa façon de parler, et il sentait mauvais. Mais je pensais que ça vous suffirait. Que vous n'auriez plus qu'à sortir de votre grande maison et respirer l'air pour le repérer.

Talbot toussa discrètement dans sa manche. Bell ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes, tandis que Riley s'esclaffa franchement.

Alf parut content de son effet. Hugh préféra cacher son propre amusement.

Jenkins exécuta un dernier point de suture avant de trancher son fil d'un coup de ciseau. Puis il tira une bande de lin de son sac et entreprit de bander la jambe du blessé.

Alf se mordit la lèvre.

Hugh lui tapota affectueusement la cheville. Ce garçon était bravache au-delà du raisonnable, mais ses os étaient fins et délicats. Il s'en voulait d'autant plus de l'avoir exposé à la violence de trois gredins aguerris aux combats de rue.

Jenkins ayant terminé son bandage, Hugh fit signe à ses hommes de quitter la pièce. Bell alluma une chandelle, qu'il garda pour lui et il déposa le chandelier près du lit, avant de suivre les autres.

Dès qu'ils furent tous partis, Hugh reporta son attention sur Alf :

— Tu vas dormir ici cette nuit. Nous reparlerons de tout cela demain matin.

— Vous ne pouvez pas me garder prisonnier, répondit le garçon d'une voix ensommeillée. Je vous répète que vous n'êtes pas mon maître.

Hugh lui étreignit la cheville.

— Je ne suis peut-être pas ton maître, mais il n'empêche que tu es sous ma protection. Alors tu vas rester ici. C'est un ordre.

Alf écarquilla ses grands yeux marron. Hugh attendit une protestation, qui ne vint pas.

Le gamin se contenta de lui sourire... et s'endormit d'un coup.

Hugh le contempla encore quelques instants. Alf avait beau chérir son indépendance, il n'était pas question de le laisser à nouveau mettre sa vie en danger.

Ce qui voulait dire que, pour assurer la sécurité de ce galopin, il serait obligé de lui rogner les ailes.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, il sentit tout à coup que sa migraine avait disparu comme par enchantement.

À son réveil, la première pensée qui traversa l'esprit d'Alf était qu'elle n'avait pas dormi dans son nid.

Elle n'était donc pas en sécurité.

En outre, quelqu'un chuchotait non loin d'elle.

La jeune femme se raidit et, feignant de dormir, tendit l'oreille.

— Il doit s'agir d'un nouveau valet.

— Mais alors, pourquoi est-il blessé ?

— Peut-être que papa ne l'aime pas.

— Père ne ferait jamais de mal à un domestique, Petey ! protesta l'autre voix, avant d'ajouter avec moins de certitude : Enfin, je ne crois pas...

Les deux interlocuteurs en avaient oublié de chuchoter et maintenant qu'ils s'exprimaient à haute voix, Alf comprit qu'il s'agissait d'enfants.

La jeune femme ouvrit les yeux.

Elle était allongée sur le côté et tout son corps la faisait souffrir. Deux visages l'observaient de près, l'un avec des yeux bleus, l'autre avec des yeux noirs. Ils eurent un mouvement de recul en s'apercevant qu'elle était réveillée.

C'étaient deux garçons. Celui aux yeux noirs était l'aîné. Il devait avoir sept ou huit ans, et ses cheveux bouclés étaient également noirs. L'autre était plus petit d'une bonne tête, avec des

cheveux blonds et des joues roses d'angelot. Tous deux étaient habillés comme des beaux messieurs : veston, gilet, chemise, et même une petite cravate nouée à leur cou.

Alf bâilla et se redressa pour s'asseoir contre le mur. Ce mouvement lui arracha une grimace : ses côtes étaient douloureuses. Elle prit bien soin, cependant, de garder les couvertures remontées sur sa poitrine. Elle ne portait toujours sur elle que sa chemise et son caleçon.

Les deux garçons n'avaient pas cessé de l'observer avec curiosité, comme si elle était quelque fauve exotique enfermé dans une cage.

Elle leur sourit.

— Qui est votre papa ?

— Le duc de Kyle, répondit le benjamin.

Alf en éprouva un choc. Elle ignorait que Kyle était marié.

— Tais-toi, Petey, lui intima son frère.

— Mais c'est vrai ! se récria le petit, au bord des larmes.

— Où est votre mère ? demanda Alf.

— Elle est morte, répliqua l'aîné tandis que son frère fondait en larmes.

Le cœur d'Alf se serra. Elle aurait voulu prendre l'enfant dans ses bras, mais elle n'était pas sa mère – laquelle, apparemment, ne reviendrait jamais.

Alors, à la place, elle ôta sa chaussure – celle qui ne lui avait pas été retirée la veille – et en extirpa une petite dague.

Le garçon, bouche bée, en oublia de pleurer.

Alf sortit la dague de son fourreau. Les rayons du soleil matinal qui tombaient par la lucarne firent miroiter la lame.

— Vous avez envie d'entendre comment je me suis battu contre trois hommes qui ont essayé de me tuer hier soir ?

Le petit garçon aux yeux bleus hocha la tête. Même son frère aîné, pourtant plus grave, parut intéressé.

— Alors asseyez-vous, leur dit Alf, tapotant le lit. Comment vous appelez-vous ?

Yeux bleus grimpaient déjà à côté d'elle.

— Peter, dit-il. *Lord Peter*.

Alf s'esclaffa, parce que le lord Peter en question venait juste d'essuyer son nez morveux sur sa manche.

— Et toi ?

L'aîné la regardait avec une expression songeuse qui lui rappela son père.

— Christopher.

— On dit Kit, précisa lord Peter. Tout le monde l'appelle ainsi. Mais son vrai nom est Staffin.

Alf était un peu perdue.

— Tu t'appelles Staffin ?

— Non, répondit patiemment l'aîné, alors qu'il grimpa à son tour sur le lit pour s'asseoir à côté d'elle. Mon nom complet, c'est Christopher Fitzroy, comte de Staffin. C'est moi, l'héritier. Je deviendrai duc à la mort de père.

Il avait débité tout cela d'un ton monocorde, comme s'il récitait une évidence.

— Et vous, vous vous appelez comment ? questionna Peter.

Alf faillit éclater de rire, tant son visage était angélique.

— Alf. Juste Alf. Je n'ai qu'un prénom.

Le garçon lui sourit, et Alf s'aperçut qu'il avait perdu ses deux dents de devant.

— Maintenant, racontez-nous toute l'histoire, dit-il.

— Savez-vous où se trouve St. Giles ? leur demanda Alf.

Ils secouèrent tous deux la tête.

Alf prit un air grave.

— Ce n'est pas plus mal. Car sachez qu'il s'agit du quartier le plus sale et le plus malfamé de Londres, où sévissent tous les criminels de la ville. C'est là où je vis.

Kit écarquilla les yeux. Peter se lova dans les bras de la jeune femme.

— Hier soir, alors qu'il faisait déjà nuit, je rentrais tranquillement chez moi en songeant à mon dîner – sans doute une saucisse et du fromage...

— J'adore les saucisses, la coupa Peter.

— Chut ! lui intima Kit.

— Quand je me suis aperçue que quelqu'un me suivait, reprit Alf. *Clomp. Clomp. Clomp.* Juste derrière moi. C'était manifestement quelqu'un de costaud. Et de lourd. Et quand je me suis retournée, que croyez-vous que j'aie vu ?

— Quoi ? murmura Peter.

Il s'agrippait au bras d'Alf à deux mains et en avait oublié tout son chagrin. La jeune femme était submergée par l'émotion. Elle trouvait merveilleux d'avoir ces deux enfants suspendus à ses lèvres.

— Eh bien, j'ai vu non pas un type, mais trois. Trois solides gaillards.

Baissant la voix, elle précisa, pour en rajouter dans le mélodrame :

— On aurait dit des gorilles. Leurs gros bras touchaient presque terre.

Peter frissonna.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Kit.

— J'ai pris mes jambes à mon cou, répondit Alf. Et j'ai couru aussi vite que j'ai pu. Mais ils m'ont quand même rattrapée et l'un d'eux a réussi à me faire tomber. Alors je me suis roulée en boule pour échapper le plus possible à leurs coups de pied. Puis, à un moment, j'ai réussi à saisir ma dague...

— Celle-là ? demanda Peter, désignant celle qu'elle avait retirée de sa chaussure.

— Non. Je porte toujours au moins trois lames sur moi. Par sécurité. J'avais perdu la première quand le gredin m'avait fait tomber, mais j'ai pu lui planter ma deuxième dans le mollet.

— Vous avez poignardé un homme ? s'exclama Kit, soudain tout excité.

Alf adopta une pose de conquérant.

— Oui.

— Il y avait beaucoup de sang ? interrogea Peter.

C'est alors qu'ils furent interrompus par le duc.

— Que se passe-t-il ici ? demanda Kyle depuis la porte.

Les deux garçons prirent un air penaud.

Alf soupira. Elle devrait leur apprendre à tenir tête à Kyle.

D'un geste adroit, elle rangea sa dague dans sa chaussure, avant de sourire au duc.

— Bonjour, patron.

Il hocha la tête.

— Bonjour, Alf. Je vois que tu te sens beaucoup mieux, ce matin.

— C'est fou ce qu'une bonne nuit de sommeil vous requinque son homme, répliqua-t-elle avec un clin d'œil.

— Hmm, fit Kyle, avant de reporter son attention sur ses deux fils. Votre nurse est en pleurs. Voilà une bonne demi-heure qu'elle vous cherche partout. Vous êtes très en retard pour le petit déjeuner. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Kit descendit du lit et se tint droit comme un petit soldat.

— Je suis désolé, père.

Les lèvres de Peter tremblaient, comme s'il allait de nouveau fondre en larmes. Il sauta du lit et se glissa derrière son frère.

Kyle adressa un regard sévère à son fils aîné.

— Emmène ton petit frère avec toi et va t'excuser auprès de votre nurse.

L'espace d'un instant, deux yeux noirs défièrent deux autres yeux noirs, et Alf fut stupéfaite de la colère que manifestait Kit envers son père.

— Oui, père, lâcha-t-il finalement, avant de prendre son petit frère par la main pour l'entraîner hors de la pièce.

Alf s'éclaircit la voix pendant que Kyle regardait ses fils sortir.

— Bon, eh bien, je vous remercie pour le lit et les points de suture, mais il est temps que je file à présent.

Le duc se tourna vers elle avec un froncement de sourcils.

— Pas sans avoir pris ton petit déjeuner.

— Je ne voudrais pas vous déranger, patron.

Sa réponse parut l'irriter quelque peu.

— C'est déjà fait.

Alf haussa un sourcil.

— Dans ce cas, puisque vous le prenez ainsi, j'accepte votre généreuse hospitalité.

Après tout, elle n'avait pas dîné hier soir. Et son estomac commençait à le lui rappeler.

— Très bien, dit-il avec une esquisse de sourire, avant de lui tendre un pantalon, une veste et des chaussettes. Bell t'offre gentiment quelque chose de décent à porter pour le petit déjeuner.

— D'accord.

Alf prit les vêtements, non sans appréhension. Son caleçon était ample, mais Kyle pourrait quand même remarquer l'absence d'une certaine proéminence.

Elle enfila les chaussettes sous les couvertures.

Kyle tourna la tête pour regarder l'empilement de ses vêtements d'hier soir, tachés de sang.

La jeune femme en profita pour se dépêcher de sortir du lit et passer le pantalon, puis la veste.

Kyle reporta son attention sur elle.

— Comment va ta jambe ?

Alf sourit et préféra ignorer la douleur.

— Ça ira.

Il s'approcha du lit et, avant qu'elle n'ait pu réagir, il lui prit le menton pour examiner son visage.

Alf retint son souffle, même si ce geste était parfaitement impersonnel.

— Tu as un vilain bleu à la joue, dit-il, la relâchant. Mais tu ne devrais pas avoir d'œil au beurre noir.

Elle haussa les épaules.

— J'ai survécu à bien pire.

Il la regarda un moment, comme s'il voulait dire quelque chose, mais il partit vers la porte.

Alf se retint de lui tirer la langue dans le dos et se résolut à le suivre.

Ils descendirent deux étages, puis empruntèrent un long couloir qui les mena jusqu'à une salle à manger.

— Voilà, dit Kyle.

Il désignait une longue table soigneusement cirée, recouverte du plus extraordinaire petit déjeuner qu'Alf ait jamais vu. Il y avait des œufs brouillés, du bacon, des saucisses, du poisson fumé, du pain frais, des petits ramequins de beurre ou de confiture et une grande théière fumante.

Alf n'en revenait pas. Kyle, en revanche, la regardait comme s'il avait l'habitude de recevoir des gamins de St. Giles tous les jours à sa table.

Mais les aristocrates étaient connus pour être des personnes fantasques. Et Alf mourait littéralement de faim.

Elle prit place à table, se servit du thé et commença de remplir son assiette avec tout ce qui était à portée de sa main.

Kyle tira une chaise face à elle.

— J'ai pensé...

La porte se rouvrit brutalement et Alf se retourna, sa cuillère d'œufs brouillés à mi-chemin entre son assiette et sa bouche. Elle pressentait que si d'aventure elle n'avait pas l'opportunité de déguster ce savoureux petit déjeuner étalé devant elle, elle pourrait bien fondre en larmes.

Un type fit irruption dans la pièce.

— Hugh, commença-t-il sans autre préambule, il est impératif que tu me donnes tout de suite une avance sur ma rente.

Le type était grand, mais il n'avait pas la carrure de Kyle. En vérité, il paraissait presque un gamin à côté du duc, avec son visage étroit et ses mains fines. Cependant, il était plutôt bel homme, et il affichait l'arrogance de ceux qui sont habitués à ce qu'on leur offre tout sur un plateau.

— Bonjour, David, répondit Kyle. Comme tu le vois, je suis occupé, ajouta-t-il, désignant Alf d'un mouvement de tête. Peut-être pourrions-nous reparler de cela plus tard ?

Alf enfourna sa cuillerée d'œufs brouillés, pendant que David reportait son attention sur elle.

Il la détailla de ses yeux bleus, avant de s'adresser de nouveau à Kyle :

— Quoi ? Avec ce galopin ? Ne me dis pas que tu veux faire attendre ton unique beau-frère pour un vagabond que tu as ramassé sur le trottoir ?

Alf avala ses œufs brouillés et entreprit de tartiner de beurre une tranche de pain. Puis elle la nappa d'une généreuse coulée de confiture. La pièce était parfaitement silencieuse, à part le bruit qu'elle faisait avec ses couverts. Aussi, au bout d'un moment releva-t-elle les yeux.

Les traits de Kyle s'étaient durcis. En fait, il affichait la même expression qu'avant-hier soir – juste avant qu'il ne se rue, avec son épée, sur l'un des spadassins qui l'agressaient.

Alf croisa son regard avant de mordre dans sa tartine de confiture et lui adressa un clin d'œil.

Elle s'était déjà fait traiter de bien pire que de « galopin » ou de « vagabond des rues », et le vocabulaire était son dernier souci. En revanche, elle était ravie que cela paraisse chiffonner Kyle.

Le clin d'œil d'Alf le fit se détendre quelque peu. Il se tourna vers David.

— Pourquoi es-tu ici ?

L'autre se laissa tomber sur une chaise.

— Je te l'ai dit : j'ai besoin de fonds. Mais je promets de te rembourser dès que j'aurai touché mon trimestre. J'ai des créanciers qui frappent à ma porte jour et nuit, comme une meute de chiens enragés.

Kyle soupira.

— Tu ne m’as toujours pas remboursé le précédent prêt que je t’ai accordé.

David abattit son poing sur la table.

— Parce que je n’ai pas l’argent.

— Nous sommes d’accord.

— Tu ne peux quand même pas exiger que je vive dans le dénuement !

— Je souhaiterais simplement que tu cesses de vivre au-dessus de tes moyens.

David redressa fièrement les épaules.

— Katherine aurait été horrifiée de savoir que tu me traiterais aussi honteusement après sa mort. Bon sang, Kyle, aie un peu de décence ! N’oublie pas que nous étions très proches, ma sœur et moi.

Kyle soupira.

— Mon épouse avait choisi de te reverser une partie de l’argent que je lui donnais. C’était son droit. Mais je n’ai aucune raison de continuer dans cette voie charitable. La rente que t’octroie ton père devrait suffire à...

— Pourquoi ce ton odieusement arrogant ? le coupa David. Chercherais-tu à me punir des infidélités de Katherine à ton égard ? Que Peter...

Kyle se leva de sa chaise.

— Sors de chez moi.

David se releva à son tour, si brutalement qu’il fit crisser les pieds de sa chaise sur le plancher. Mais il continua de déblatérer en partant vers la porte, comme s’il ne pouvait se retenir.

— Ta mère charriait du sang paysan dans ses veines, alors tu ne peux pas comprendre comment nous avons été élevés. Tu ignores tout de l’existence des vrais aristocrates.

— Ce que je sais, en revanche, c’est que si tu ne déguerpis pas sur-le-champ, je me chargerai moi-même de te donner le fouet, répondit Kyle d’une voix d’autant plus menaçante qu’elle demeurait parfaitement calme.

David franchit la porte. Sa sortie aurait été nettement plus réussie s’il n’y avait pas mis autant de précipitation.

Alf attendit qu’il ait claqué le battant derrière lui, puis elle se resservit du thé. Elle ne buvait pas souvent de thé, mais celui-ci était excellent. Alors que les feuilles de thé qu’on trouvait à St. Giles avaient généralement déjà été infusées au moins une fois – dans une maison comme celle-ci, par exemple, avant d’être revendues aux pauvres.

Elle y ajouta un peu de lait, ainsi que deux morceaux de sucre. Après quoi, elle but une gorgée du délicieux breuvage et accrocha le regard de Kyle.

— Je suis désolé pour cette altercation, dit-il.

— On ne choisit pas sa famille, répondit Alf.

Elle reposa soigneusement sa tasse, avant de demander :

— C’était le frère de votre femme ?

Kyle grimaça, avec un regard de dédain en direction de la porte.

— David Townes, vicomte de Childress. Il est l’héritier du comte de Barlowe, mais son père est parfaitement conscient que c’est un panier percé, alors il lui serre les cordons de la bourse. D’où cette scène un peu mélodramatique.

Alf hocha la tête. Elle était surprise qu’il lui en ait révélé autant. Si surprise, même, qu’elle voulut pousser un peu plus loin la curiosité.

— Que voulait-il dire en parlant des origines paysannes de votre mère ?

Kyle se rassit avec un froncement de sourcils.

— Je préférerais que nous reparlions de ton agression d’hier soir.

Alf baissa les yeux sur sa tasse pour masquer sa déception. Elle aurait bien aimé qu'il lui réponde. Comment un duc pouvait-il être le fils d'une paysanne ?

Mais peut-être ne s'agissait-il que d'une insulte ordinaire de la part du vicomte ?

— Je vous ai déjà tout raconté hier soir, patron. Dites-moi plutôt qui aurait pu recruter les Gorges écarlates pour vous tuer ?

Kyle fronça davantage les sourcils.

— Ça, ça ne te regarde pas.

Alf prit une autre tranche de pain pour la beurrer.

— Ça me regarde un peu, dans la mesure où je me suis pris un coup de lame dans la jambe.

Il étouffa un juron. Alf recouvrit le beurre de confiture. Elle avait toujours adoré la confiture et celle-ci était à la framboise, avec de gros morceaux de fruits.

Kyle soupira.

— L'histoire est plutôt compliquée, et je ne suis pas sûr que tu la comprendrais.

Elle le regarda avec amusement, avant de mordre dans sa tartine. Si elle était une lady, elle aurait *tous les matins* du thé, des tartines et de la confiture au petit déjeuner.

— Essayez toujours.

— Soit c'est politique, et l'affaire implique des espions russes et prussiens, soit...

Il se massait les tempes.

— Soit...? le pressa Alf.

— Soit il s'agit d'une société secrète, lâcha-t-il à contrecœur. Ses membres s'appellent entre eux les Seigneurs du Chaos. Et j'ai reçu la mission de démanteler l'organisation.

Alf termina sa tartine et s'essuya les mains.

— Qui vous a confié cette mission, patron ?

Kyle la dévisagea un moment, avant de se lever de table.

— Suis-moi, et je te montrerai.

5

La Sorcière blanche et son mari combattirent l'incendie du mieux qu'ils purent, mais le feu était magique. Il résistait à l'eau et au sable, et brûlait sans relâche. La sorcière assista, impuissante, d'abord à la mort de son époux, puis à celle de leurs quatre premiers enfants qui périrent tous dans les flammes. Finalement, ne survécut que la petite dernière, une fillette de six ans, blottie dans les bras de sa mère.

Le problème, se répétait Hugh alors qu'il attendait que sa voiture soit prête, c'est qu'Alf s'éclipserait à la première occasion s'il lui lâchait la bride. Le gamin retournerait à St. Giles, où il avait toutes les chances de se faire trucider avant le coucher du soleil. Alf n'était pas habitué à recevoir d'ordres et, apparemment, il nourrissait une méfiance innée envers tout le monde – même ceux qui essayaient de l'aider.

D'où la décision de Hugh de l'emmener avec lui pour aller rendre visite à Shrugg. C'était le meilleur moyen de garder le gamin à ses côtés, et donc de le protéger.

Alf semblait aussi prendre un malin plaisir à se jouer des convenances. Hugh avait bien remarqué qu'il s'entêtait à l'appeler « patron » au lieu de le traiter en duc et de lui servir des « Votre Grâce ». Non que Hugh attachât une quelconque importance à ce formalisme – ses hommes non plus ne lui donnaient pas du « Votre Grâce », et ce n'était pas pour autant qu'ils ne le respectaient pas.

En revanche, quand Alf l'appelait « patron », Hugh était à peu près certain qu'il y mettait de l'insolence. Et cependant, Hugh ne s'en offusquait pas. Au contraire : il trouvait l'attitude d'Alf plutôt amusante.

— C'est elle ?

Hugh se tourna vers le gamin.

Ils se trouvaient dans le grand vestibule, une pièce évidemment ostentatoire avec son sol en marqueterie de marbre gris et vert. Alf avait longuement admiré l'imposant lustre suspendu au-dessus de leurs têtes – acheté par Katherine, la première année de leur mariage – mais à présent il contemplait le portrait de Katherine, accroché au bas du grand escalier.

Hugh fut tenté de lui rappeler les bonnes manières et l'éloigner du tableau mais, après tout, ce gamin ne faisait qu'exprimer sa curiosité.

Il inspira un grand coup et s'approcha de la toile. C'était un portrait grandeur nature et Katherine était représentée dans un décor de ruines antiques, un bras nonchalamment appuyé sur une colonne brisée. Elle avait choisi d'être peinte drapée d'une tunique blanche simplement recouverte d'une cape bordée d'hermine. Sa chevelure acajou – sa fierté et son bonheur –

cascadait librement sur ses épaules, et elle tournait légèrement la tête de côté pour révéler la ligne harmonieuse de son cou.

Elle était aussi belle sur ce portrait qu'elle avait été belle dans la vie, cependant Hugh avait toujours considéré que ce tableau ne lui rendait pas justice. La pose était trop statique. L'artiste, malgré tout son talent, avait échoué à rendre la vivacité naturelle et l'aura de son modèle. Lorsque Katherine pénétrait dans une pièce, elle attirait immédiatement l'attention de toutes les personnes présentes – les femmes aussi bien que les hommes.

Mais à présent, Hugh ne ressentait plus rien à la vue de son portrait.

— Oui, c'est Katherine, ma défunte épouse.

— Quand est-elle... ?

— En septembre dernier.

Cela faisait déjà presque cinq mois.

— Je suis désolé, patron, murmura Alf.

Hugh pouvait difficilement répliquer à cela sans paraître grossier. Il n'avait gardé ce portrait que pour ses fils.

— Lord Peter lui ressemble beaucoup, reprit Alf. Ils ont les mêmes yeux bleus et le même regard charmeur.

Hugh masqua difficilement son amusement.

— Tu aimes les yeux bleus ?

Le gamin haussa les épaules.

— Tout le monde aime les yeux bleus, non ?

— Peut-être, admit Hugh, se rendant compte tout à coup qu'il ne savait presque rien de lui. Aurais-tu une petite amie aux yeux bleus ?

— Moi ? s'exclama Alf, les yeux écarquillés.

Hugh comprit qu'il avait plus ou moins visé juste. Il n'avait jamais vu le gamin aussi troublé.

— Ou, du moins, quelqu'un à qui tu t'intéresses ? insista-t-il.

Alf secoua la tête et parut recouvrer un peu de son aplomb.

— Laissez-moi vous dire, patron, que si je m'intéressais à une fille, ce ne serait pas pour la couleur de ses yeux. En tout cas, pas seulement.

— Non ? fit Hugh avec un sourire. Tu préfères quoi ? Les seins, ou les fesses ?

Le regard d'Alf se fit encore plus exorbité, si c'était possible.

— Les fesses, répondit-il finalement. Mais ce n'était pas à l'anatomie que je faisais référence.

— À quoi, alors ?

— À d'autres choses, répliqua Alf avec un geste vague de la main. Des choses plus importantes. Si elle rit, et ce qui la fait rire. Si les bébés la font sourire. Si elle aime sa famille. Si elle aime contempler les étoiles la nuit. Tout cela est bien plus important que la couleur des yeux.

Contempler les étoiles la nuit ? Hugh regarda Alf d'un air un peu triste.

— Tu es bien romantique, mon garçon.

Les joues du gamin s'empourprèrent légèrement. Mais il releva fièrement le menton.

— Et alors, c'est interdit ? Un vagabond de St. Giles n'y aurait pas droit ? Le romantisme ne serait-il réservé qu'aux riches ?

— Oh, tu en as parfaitement le droit, assura Hugh. Mais je te conseille d'être prudent. Je ne suis pas sûr que la destinée prenne en compte les origines des gens ou l'état de leurs finances quand elle décide d'annihiler leurs rêves.

Alf ouvrit la bouche... et la referma. Il reporta brièvement son regard sur le portrait de Katherine, avant de grimacer avec ce qui ressemblait à de la compassion pour Hugh.

— Je peux comprendre pourquoi vous raisonnez ainsi, patron, mais...

— La vérité, c'est que tu ne comprends rien du tout, le coupa sèchement Hugh, qui commençait à se lasser de cette conversation ridicule. Viens. La voiture doit être prête.

Et il partit vers la porte d'entrée, se sentant bizarrement irrité.

Alf, cependant, n'en avait pas terminé.

— Vous vous trompez sur un point, patron, dit-il alors que Hugh ouvrait la porte.

— Lequel ? grommela celui-ci.

— Je n'ai pas d'attrance particulière pour les yeux bleus. En fait, je préfère les yeux noirs.

Découvrir Londres à travers les fenêtres d'une voiture était très différent que d'en parcourir les rues à pied, songeait Alf quelques minutes plus tard. La jeune femme, perchée au bord d'une banquette en cuir rouge, avait les yeux rivés sur la vitre de sa portière. Elle trouvait presque étrange de contempler le fourmillement de la ville depuis cette bulle. Elle apercevait des gamins prêts à balayer un bout de trottoir en échange d'un ou deux pence – ou à maculer de boue les vêtements de ceux qui refuseraient de payer. Un peu plus loin, deux dames, bras dessus bras dessous, l'une en robe rouge foncé et l'autre vêtue d'un ensemble bleu à rayures, tournèrent en même temps la tête vers un jeune officier qui passait à cheval.

Outre que la voiture vous plaçait en hauteur, l'habitacle étouffait les bruits. Et vous n'étiez pas non plus obligé de jouer des coudes pour traverser un endroit encombré.

Alf se recula sur son siège, pour s'y adosser. Elle ne s'étonnait plus à présent que les riches rencontrent souvent des difficultés pour se mêler au peuple.

La jeune femme coula un regard vers Kyle.

Il était lui aussi tourné vers sa vitre, mais son regard était perdu dans le vague, comme s'il était abîmé dans ses pensées. Songeait-il à la ravissante épouse qu'il avait perdue quelques mois plus tôt ? Alf aurait aimé le pousser à s'ouvrir pour savoir s'il avait du chagrin, ou si la voluptueuse créature du portrait le laissait indifférent. Mais ce moment un peu hors du temps dans le vestibule, quand il l'avait taquinée à propos de son éventuelle « petite amie », n'avait pas perduré. Le charme était rompu.

Ce n'était pas plus mal, du reste. Kyle était duc – et son employeur. Leur relation s'arrêtait là.

Sauf qu'après avoir été blessée hier soir, elle avait couru se réfugier chez lui. Pas dans son nid. Pas chez St. John. Chez *lui*.

Certes, elle avait craint que d'autres Gorges écarlates ne l'attendent à St. Giles pour lui régler son sort. Mais ce n'était pas seulement pour cette raison qu'elle était allée chercher secours auprès de Kyle.

Alors qu'elle le connaissait à peine, elle avait senti instinctivement qu'elle pouvait lui faire confiance.

Peut-être à cause de ce baiser.

Alf ricana de sa soudaine naïveté. Elle imaginait très bien ce que Ned lui aurait dit. « Ne fais jamais confiance à personne. Et surtout pas à un aristo. »

Il le lui avait répété pratiquement chaque soir, comme une comptine, lorsqu'ils étaient lovés l'un contre l'autre pour se protéger du froid.

« Ils te parlent joliment, mais ils cherchent à t'utiliser pour leur seul profit. Ou, pire encore, pour satisfaire leurs appétits sexuels. N'aie confiance qu'en toi-même. »

Et en Ned, bien sûr. Malheureusement, il avait disparu du paysage depuis un bon moment. Alf avait donc dû apprendre à distinguer toute seule ceux qu'elle devait fuir absolument de ceux sur qui elle pouvait s'appuyer.

Intuitivement, elle rangeait Kyle dans la seconde catégorie.

— Nous approchons, dit-il.

Alf regarda par la fenêtre et vit que leur attelage se dirigeait vers une immense bâtisse ornée, au centre de sa façade, de deux grandes tours séparées par une horloge.

Le palais St. James.

La résidence royale.

La jeune femme adressa un regard incrédule à Kyle, mais il se préparait déjà à descendre de voiture et il ne parut pas s'en apercevoir.

Il ne comptait quand même pas l'emmener dans le palais ?

Pourtant, il semblait impatient qu'elle le suive.

Alf inspira un grand coup et se leva de sa banquette avec des gestes précautionneux, car sa jambe la faisait encore souffrir.

Kyle descendit et se retourna, comme s'il s'apprêtait à lui offrir son aide.

Alf le fusilla du regard.

Il esquissa un sourire, puis ils franchirent les grilles du palais.

Alf essayait de ne pas trop béer, mais c'était bien difficile. Le grand vestibule était encombré d'une foule disparate : des gardes en uniforme chamarré, des hommes richement habillés et des dames affublées de ridicules robes à paniers. Les gardes semblaient reconnaître Kyle. Un laquais en livrée se précipita à leur rencontre, salua poliment et les entraîna dans un couloir à peu près calme.

Alf se demandait si le roi avait déjà lui-même arpenté ce couloir. C'était très probable puisqu'il vivait ici – avec la reine. Le palais était grandiose et, cependant, moins luxueux qu'elle ne s'y attendait. Par exemple, les pièces étaient plus petites que dans les quelques maisons aristocratiques qu'elle avait eu l'occasion de visiter. Et leur ameublement paraissait vieillot. Mais ça n'en était pas moins le *palais royal*. Depuis des générations, des rois, des reines, des princes et des princesses avaient dormi, mangé et respiré entre ces murs.

Le couloir s'était étreint et Alf eut l'impression qu'ils s'enfonçaient maintenant dans la partie réservée aux domestiques.

Le laquais s'arrêta devant une porte parfaitement ordinaire, l'ouvrit et annonça :

— Le duc de Kyle souhaite vous voir, monsieur.

Ils pénétrèrent dans une sorte de bureau, encombré du sol au plafond.

Alf vit un petit homme, mais de forte corpulence, se lever de l'immense bureau. Il avait la cinquantaine bien sonnée, les joues flasques, des rides autour des yeux, et il portait une perruque grise qui bouclait sur son front. Si c'était le roi George II, il ne ressemblait pas du tout à ses portraits.

— Kyle ! s'exclama l'homme. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'agression ? Vous avez failli vous faire tuer avant-hier soir ?

— Je vois que vos espions sont toujours aussi efficaces, Shrugg, ironisa le duc.

Donc, ce n'était pas le roi. Alf s'efforça de masquer sa déception.

— Vous savez bien que je ne peux pas m'en remettre uniquement aux rumeurs quand il s'agit de votre santé, répondit l'autre homme, avant de se rasseoir.

Fronçant les sourcils, ce qui accentua ses rides, il ajouta :

— J'ai dû *l'en* avertir au déjeuner, hier, et vous savez combien sa digestion est délicate.

Kyle arqua cyniquement un sourcil, avant de prendre un fauteuil face au bureau.

— Honnêtement, je suis surpris qu'il ait pu manifester une quelconque réaction.

Shrugg afficha un air de réprimande.

— Vous êtes son fils, Votre Grâce.

Ce n'est qu'à cet instant qu'Alf réalisa qu'ils parlaient du roi. Abasourdie, elle se laissa choir dans l'autre fauteuil faisant face au bureau et regarda les deux hommes. Elle avait une multitude de questions à poser, mais elle comprenait qu'elle avait tout intérêt à ne pas interrompre leur échange.

— L'un de ses nombreux fils, et un bâtard par-dessus le marché, corrigea Kyle.

— Mais un bâtard *légitimé*, Votre Grâce, répliqua Shrugg. C'est toute la différence.

Kyle balaya l'argument d'un revers de main, comme si cette conversation le lassait.

— Mon agression est précisément la raison de ma visite.

— Oh ?

Le duc hocha la tête.

— Je n'ai pas été attaqué par un vulgaire voleur, mais par une bonne douzaine d'hommes qui me visaient directement et voulaient sans doute m'assassiner.

Shrugg s'adossa à son fauteuil et garda le silence quelques instants. Puis, pour la première fois, il porta son regard sur Alf.

— Qui est-ce ?

— Alf. Mon informateur à St. Giles. Alf, je te présente Copernicus Shrugg, le secrétaire particulier de Sa Majesté.

Alf salua de la tête Shrugg, qui l'examinait attentivement.

— Vous lui faites confiance ? demanda-t-il à Kyle.

— Oui, sinon je ne l'aurais pas amené avec moi, répondit Kyle sur le ton de l'évidence.

Shrugg opina du chef et reporta son attention sur le duc.

— Pensez-vous que votre agression puisse être l'œuvre des Seigneurs du Chaos ?

— Sans doute. Même si je rentrais d'un dîner chez l'ambassadeur des Habsbourg, où j'avais surpris un espion russe en train de livrer de probables secrets à un Prussien...

Shrugg l'interrompit par une exclamation stupéfiée, mais Kyle eut un geste de la main pour balayer toute diversion.

— Je vous adresserai un rapport à ce sujet. Le lendemain de l'agression, j'ai recruté Alf pour tenter de savoir qui avait pu embaucher ces gredins. Il a réussi à obtenir une description, mais qui reste bien vague.

Shrugg s'intéressa de nouveau à Alf.

— Un aristo qui sentait l'œuf pourri, expliqua la jeune femme, avant de préciser en regardant Kyle : Mais je vous ai averti que ce n'était pas forcément le type que vous cherchiez, patron.

Shrugg semblait quelque peu incrédule. Kyle, en revanche, ne s'attarda pas à la mise en garde d'Alf.

— Du moins, il n'avait pas l'accent étranger, précisa-t-il.

— Pfft ! s'exclama Shrugg, lançant ses mains en l'air. C'est un peu faible pour impliquer les Seigneurs du Chaos, Votre Grâce.

— Certes, acquiesça Kyle. Mais, hier soir, Alf a été suivi et agressé à son tour.

Alf s'éclaircit la voix. Les deux gentlemen tournèrent leur regard vers elle.

— Oui, enfin à ce propos, je dois dire que les Gorges écarlates – les types qui me sont tombés dessus – ont une vieille histoire avec moi.

— Une vieille histoire, répéta Kyle d'un ton plat.

Alf hocha la tête.

— Ils ne m'aiment pas beaucoup. Et c'est réciproque.

— Tu ne me l'avais pas dit, Alf.

— Je n'en ai pas eu l'occasion, répliqua la jeune femme. En tout cas, pas entre mon agression d'hier soir, le petit déjeuner de ce matin et notre départ pour rendre visite au secrétaire du roi. Un charmant gentleman, soit dit en passant, ajouta-t-elle avec un sourire angélique pour Shrugg.

Lequel parut réprimer un sourire.

— Enfin, ce que je veux vous faire comprendre, c'est qu'ils pouvaient avoir une autre raison de s'en prendre à moi que parce que je posais des questions sur votre agression, conclut la jeune femme.

— Quoi qu'il en soit, maugréa Kyle, je continue à penser que c'est l'œuvre des Seigneurs du Chaos.

— J'ai peur de ne toujours pas être convaincu, Votre Grâce, dit Shrugg, secouant la tête d'un air lugubre.

— Qui sont exactement ces Seigneurs du Chaos ? questionna Alf.

C'est Kyle qui lui répondit :

— Un cercle d'aristocrates. Ils se réunissent secrètement, portent des masques et arborent un dauphin tatoué sur une partie de leur corps. Quand l'un d'eux dévoile son tatouage à un autre, celui-ci doit exécuter ce que lui demande le premier.

— Du genre ?

— Ce sont tous des hommes très puissants. Certains siègent au gouvernement, la plupart occupent des postes d'importance dans l'Église ou l'armée. L'un peut par exemple demander à un autre de soutenir tel projet de loi, ou bien d'épouser sa fille, ou encore d'accorder à son fils un grade dans un quelconque régiment. Quoi qu'il en soit, le secret de leur appartenance à la confrérie est bien gardé. Si un membre essaie de quitter les Seigneurs du Chaos, ou s'il en parle à quelqu'un d'extérieur, il risque la mort.

— Houla ! s'exclama Alf, s'adossant à son fauteuil. Mais, à part cette histoire de supprimer ceux qui voudraient parler, je ne vois pas grande différence entre ces Seigneurs du Chaos et la bonne société en général.

— Que veux-tu dire ?

Alf haussa les épaules.

— Vous passez votre temps à vous entraider, non ? Et à décider de la manière dont vous allez gouverner le reste du monde. Ces Seigneurs du Chaos ont simplement constitué un *petit* club secret au sein de votre *grand* club secret.

Shrugg fronça les sourcils.

— Vous êtes un jeune homme bien cynique.

Kyle leva la main pour interrompre le secrétaire, en même temps qu'il regardait Alf.

— Tu n'as pas complètement tort, même si les membres du gouvernement ne manqueraient pas de te désapprouver.

Shrugg renifla bruyamment.

— Cependant, continua Kyle, il faut considérer un autre point. Beaucoup plus sombre, celui-ci.

Alf plissa les yeux.

— Lequel, patron ?

— Ce que font ces Seigneurs du Chaos lors de leurs réunions – qu'ils appellent « célébrations ».

Kyle grimâça et contempla quelques instants ses mains, avant d'ajouter :

— En fait, il s'agit surtout de beuveries tenues dans des endroits isolés, au cours desquelles sont désignées toutes sortes de victimes. Des hommes, des femmes, des enfants. Certaines n'en ressortent pas vivantes. Me comprends-tu ?

Alf lisait de la tristesse, mais surtout de la colère et de la détermination dans son regard.

— J'ai toujours vécu à St. Giles, patron. Je sais donc très bien ce qu'un ivrogne est capable de faire subir à quiconque lui tombe sous la main.

C'était d'ailleurs l'une des principales raisons qui, la nuit venue, l'incitaient à endosser la tenue du Fantôme.

Pour anéantir les monstres.

Kyle serra les mâchoires.

— Dans ce cas, tu comprends pourquoi nous devons mettre un terme aux agissements des Seigneurs du Chaos.

Alf en resta quelques instants sans voix. Elle était stupéfiée que Kyle désire intervenir. D'après son expérience, les aristocrates ne se souciaient jamais de la manière dont les pauvres et les faibles étaient exploités ou abusés.

Leur sort ne les intéressait pas plus que ceux des insectes qu'ils écrasaient sous leurs bottes.

Sauf Kyle. Il semblait vraiment avoir de la compassion.

— Alf ?

La jeune femme sursauta. Il attendait sa réponse.

— Oui, dit-elle, hochant la tête. Je comprends parfaitement.

Shrugg soupira.

— Toutefois, nous n'avons toujours pas la preuve formelle qu'il existe un lien entre votre agression et les Seigneurs du Chaos, Votre Grâce. Avez-vous pu étoffer les informations que vous possédiez déjà ?

Alf fronça les sourcils.

— Quelles informations ?

Kyle manifesta son impatience par une grimace.

— Avant de partir pour Istanbul, le duc de Montgomery a bien voulu me fournir les noms de quatre membres de la confrérie, expliqua-t-il à Alf, avant de répondre à Shrugg : Non. Pour l'instant, je n'ai rien récolté de concret à leur sujet. Ce n'est pourtant pas faute de les surveiller. Tous les quatre appartiennent à la bonne société londonienne. Et ils ont en commun d'avoir considérablement accru leur fortune au cours des dix ou vingt dernières années. Mais je n'ai rien décelé d'illégal dans leurs affaires.

— Pourquoi ne les arrêtez-vous pas tout simplement ? demanda Alf.

— Parce qu'ils sont tous de puissants aristocrates. L'un d'eux est le comte d'Exley. Si je l'arrête uniquement sur la foi d'un renseignement fourni par Montgomery, je suis assuré de provoquer un grand scandale. Et il sera relâché avant même que j'aie eu le temps de l'interroger en profondeur. Pareil pour les autres.

— Mais si on les laisse faire...

Alf se mordit la lèvre. Elle détestait penser que ces hommes étaient peut-être en train de molester des enfants au moment même où ils parlaient d'eux dans le bureau de Shrugg.

— De toute façon, il n'y a pas que ces quatre-là, reprit Kyle. La confrérie compte plusieurs dizaines de membres, voire des centaines. Mais Montgomery a eu la bonté de m'adresser une lettre, que j'ai reçue hier.

Il sortit la missive de la poche de sa veste et la tendit à Shrugg.

Le secrétaire du roi l'ouvrit et commença de la lire, avant de pester.

— Pour l'instant, ça ne parle que de narguilés. Résumez-moi la partie intéressante.

Kyle hocha la tête.

— Il explique, à la fin de sa lettre, que le chef de la confrérie a été tué à l'automne et qu'à sa connaissance il n'a toujours pas eu de successeur.

Shrugg posa la lettre sur son bureau avec un mouvement d'humeur.

— Voilà qui ne nous mène pas très loin. Montgomery a toujours été un indicateur fiable par le passé – c'est à croire qu'il disposait de plus d'espions que moi. Seulement, il a quitté l'Angleterre depuis plus d'un mois.

Kyle tapota la lettre.

— Oui, mais il a confirmé ce que je suspectais : le chef dispose d'une liste à jour de tous les membres. Et donc, quelqu'un possède cette liste. Soit le nouveau chef, soit un membre de confiance qui la garde par-devers lui jusqu'à ce que le nouveau chef soit désigné. Si nous parvenons à mettre la main sur cette liste, nous aurons tout le monde d'un coup. Et nous pourrions détruire cette engeance.

Shrugg plissa les yeux.

— Admettons que votre théorie soit bonne. Comment comptez-vous vous procurer cette liste ?

— Pour l'instant, je l'ignore, avoua Kyle. J'ai placé des espions chez le comte d'Exley et chez lord Chase. Ils ont fouillé soigneusement leurs maisons, sans rien trouver. Sir Aaron Crewe et lord Dowling, les deux derniers de la liste, se sont révélés plus coriaces à infiltrer. Mais si mon agression a bien été commanditée par la confrérie et non par des espions étrangers, la meilleure solution est encore de circonvenir les Gorges écarlates. Je veux qu'ils me disent qui les a recrutés.

Alf s'éclaircit la voix.

— Euh... pour ce qui est de ça... commença-t-elle.

Elle prit une grande inspiration et décida de continuer sur sa lancée. Après tout, cette histoire était plus importante que sa peur des Gorges écarlates.

— Je connais une taverne clandestine à St. Giles, fréquentée par les membres de la bande parce qu'on y trouve du gin. Je pourrais vous y conduire ce soir.

Kyle fronça les sourcils.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé hier ?

Alf lui sourit.

— D'ordinaire, je préfère garder le secret sur mes sources, patron. Elles m'assurent de quoi manger.

— Je te rappelle que je te paie pour que tu m'obtiennes des renseignements.

— Et je vous en fournis, répliqua Alf.

Puis, relevant fièrement le menton, elle ajouta :

— Si vous n'avez pas envie de vous salir les mains, je peux me rendre dans cette taverne tout seul.

Voyant que Kyle secouait la tête, elle en éprouva un réel soulagement. Du moins jusqu'à ce qu'il lui rétorque :

— Non. Tu as besoin que ta jambe se rétablisse avant de retourner à St. Giles. Tu resteras tranquillement à Kyle House ce soir, pendant que j’irai là-bas avec mes hommes.

Alf en resta un instant bouche bée.

— Quoi ? Vous me prenez pour un lâche ?

— Je te prends simplement pour un *gamin* qui n’est pas encore adulte.

Il se releva, avec toute son assurance de duc, avant d’enchaîner :

— Tu as été blessé en travaillant à mon service, mais cela ne se reproduira plus. Désormais, je te considère comme étant sous ma protection. Ce qui signifie que, jusqu’à ce que cette histoire soit résolue, tu feras tout ce que je te dirai.

Iris s’examinait dans le miroir de sa coiffeuse pendant que Parks, sa camériste, lui brossait les cheveux avant qu’elle aille au lit. Parks travaillait à son service depuis bientôt deux ans. Elle était efficace, mais taciturne. Cependant, elle savait brosser les cheveux d’Iris sans les tirer, ce dont la jeune femme lui savait gré. Parks n’était peut-être pas aussi distinguée qu’une camériste française, mais elle n’était pas non plus aussi chère à rétribuer.

Le détail était d’importance, dans la mesure où James lui avait laissé un héritage plutôt modeste. Certes suffisant pour vivre confortablement, mais très insuffisant pour entretenir une maisonnée. En conséquence, Iris était obligée d’habiter avec son frère Henry et sa belle-sœur Harriet. Par chance, elle les appréciait tous les deux, mais il y avait toujours des inconvénients à vivre chez les autres, même lorsqu’il s’agissait de proches parents. Par exemple, Iris s’était mis récemment en tête qu’elle aimerait avoir un petit chien pour lui tenir compagnie. Malheureusement, il lui était impossible d’en acheter un. Harriet détestait aussi bien les chiens que les chats. Dans un autre registre, Iris aurait préféré repeindre les murs de sa chambre en bleu clair. Mais, pour l’instant, ils restaient vert foncé – la couleur préférée de Harriet.

Quand elle aurait épousé Hugh, tout serait différent. Iris aurait un chien, voire deux. Et elle aurait tout loisir de décorer leur maison à sa guise. En dépensant sans plus s’inquiéter des factures – bien qu’elle n’ait jamais été femme à verser dans l’extravagance.

Encore fallait-il qu’elle épouse Hugh. Ce qui n’était pas acquis.

Parks reposa la brosse sur la coiffeuse.

— Désirez-vous autre chose, milady ?

— Non, merci, murmura Iris. Bonne nuit, Parks.

La camériste salua et quitta la chambre.

Iris prit la chandelle de sa coiffeuse et la porta jusqu’à son lit. C’était un beau lit à baldaquin, avec des tentures vert émeraude et un matelas moelleux. Tout à coup, la jeune femme s’en voulut d’éprouver parfois du ressentiment de vivre sous le toit de Harriet.

Elle posa sa chandelle sur la table de nuit et se glissa dans ses draps. Mais il était encore trop tôt pour fermer les yeux. Iris aimait lire un peu avant de s’endormir.

La jeune femme attrapa sur la table de nuit un petit volume relié en maroquin rouge – le journal intime de Katherine. Voilà déjà plusieurs soirs qu’elle le lisait, mais toujours par fragments, car bien sûr le contenu en était douloureux et Iris finissait souvent sa lecture en larmes.

Cependant, c’était aussi très agréable.

Iris pouvait presque entendre la voix de Katherine quand elle décrivait, par écrit, une nouvelle robe qu’elle venait de commander. Ou lorsqu’elle faisait le compte rendu cinglant d’une soirée où le buffet avait été entièrement épuisé avant onze heures du soir. Ou encore quand elle dressait le portrait d’un gentleman qui l’avait amusée par ses manières.

Lire ce journal était pour Iris une manière de se remémorer sa défunte amie.

S'il ne s'était pas agi de Katherine, Iris aurait sans doute eu des scrupules à lire un journal intime contenant certains détails très crus sur les amants de son auteure. Mais Katherine avait toujours aimé attirer l'attention des gens, et elle n'adorait rien tant que de les voir suspendus à ses lèvres.

Sans doute rirait-elle de savoir qu'Iris lisait maintenant son journal.

Aussi la jeune femme rouvrit le petit volume à la page où elle l'avait abandonné la veille. Katherine expliquait qu'elle venait juste de prendre un nouvel amant. Iris reprit sa lecture.

Cinq minutes plus tard, Iris sentit ses veines se glacer.

Le journal lui tomba des mains.

6

La Sorcière blanche leva les yeux et aperçut un petit trou de ciel bleu. Elle était toute disposée à mourir pour rejoindre son mari et ses quatre premiers enfants. En revanche, elle ne supportait pas que sa petite dernière périsse elle aussi dans l'incendie.

Alors, la sorcière murmura un sortilège dans les oreilles de la fillette en même temps qu'elle ouvrait grand les bras, libérant un faucon doré qui s'éleva aussitôt dans le ciel.

Puis les flammes consumèrent la Sorcière blanche, qui mourut en maudissant son ennemi.

Tard ce soir-là, Hugh marchait dans les rues de St. Giles, ses hommes sur les talons. Il avait dû recourir à tous ses talents de persuasion pour soutirer à Alf l'adresse de la taverne où les membres des Gorges écarlates avaient l'habitude de se retrouver. Ce garçon était têtu comme une mule, et Hugh avait été obligé de placer toute la journée Talbot en faction devant la porte de sa chambre pour s'assurer qu'Alf s'y reposerait. À leur départ, il avait fait remplacer Talbot par deux valets, redoutant qu'un seul ne succombe aux ruses du gamin.

Force était de reconnaître que ce garçon avait du potentiel. Il était intelligent et raisonnait souvent brillamment. À condition de lui inculquer un minimum de sens de la discipline, Hugh était tout disposé à le prendre sous son aile et à l'intégrer dans son équipe.

Mais ça, c'était pour plus tard.

Pour l'instant, il voulait mettre la main sur les hommes qui les avaient agressés, lui et Alf.

La taverne en question se trouvait dans le sous-sol d'un bâtiment situé à l'intérieur d'une cour.

Hugh se tourna vers Jenkins, Talbot et Riley.

— Êtes-vous prêts ?

— Oui, monsieur, répondit Riley avec un grand sourire.

Avec ses deux pistolets en travers de la poitrine et son épée accrochée à la ceinture, il avait l'air d'un pirate.

Jenkins et Talbot se contentèrent de hocher la tête.

Hugh descendit les marches de pierre qui menaient au sous-sol, poussa la porte de la taverne et baissa la tête pour entrer.

La pièce était aussi sombre et basse de plafond qu'une cave. Un feu, quelques rares lampes et le rougeoiement de pipes à tabac fournissaient toute la lumière. Hugh avançait à pas mesurés pour laisser le temps à ses yeux de s'acclimater à la pénombre. Des hommes étaient assis par petits groupes autour de tables de fortune, faites de barriques ou de caisses en bois. Quelques-uns

étaient même avachis contre le mur. La plupart tenaient une pinte de gin à la main. L'atmosphère empestait le tabac, l'alcool et l'urine.

Personne ne parut remarquer leur entrée, mais Hugh était prêt à parier que tous épiaient attentivement le moindre de leurs mouvements.

L'idée qu'Alf ait songé à venir ici tout seul le stupéfiait. Mais probablement le gamin avait-il eu dans l'idée de se faire discret et de poser des questions sans éveiller l'attention.

La stratégie de Hugh était totalement différente. Pour une bonne raison : il savait qu'il ne pouvait pas mettre les pieds dans un tel endroit sans être immédiatement repéré comme un étranger.

En outre, ces gredins s'en étaient pris à Alf hier soir. Ce qui voulait dire qu'ils étaient au courant que le gamin enquêtait sur l'agression de Hugh. Il était donc inutile de vouloir jouer au chat et à la souris.

Hugh traversa délibérément la pièce, ses hommes toujours sur les talons, en direction du feu devant lequel étaient assis six buveurs de gin, dont deux qui portaient un foulard rouge autour du cou.

Hugh s'arrêta face à leur table.

— Je cherche les hommes qui ont essayé de tuer hier soir un garçon prénommé Alf.

L'homme assis juste à la droite de Hugh était l'un des porteurs de foulard rouge. Il cracha par terre, et un peu de sa salive atterrit sur la chaussure de Hugh.

Celui-ci empoigna l'homme par la peau du cou et lui écrasa le visage sur la table.

Un cri résonna dans son dos, et Riley tira une première décharge de pistolet.

Hugh para à un coup venant de l'homme assis à sa gauche, avant de l'envoyer valser – avec sa chaise – d'un direct dans la mâchoire.

— Attention, monsieur ! cria Talbot.

D'un coup de bâton, il dévia un poignard qui visait le dos de Hugh.

L'homme tenant le poignard se jeta alors sur Talbot, qui l'assomma proprement.

Hugh tira son épée alors qu'un autre ruffian essayait de frapper Talbot dans le dos avec un tabouret. Mais Talbot, déjouant la manœuvre, arracha le tabouret des mains du gredin et le lui écrasa sur le crâne. Puis Talbot pivota et donna un coup de pied dans les jambes d'un troisième larron qui voulait le charger.

Hugh se retourna.

Jenkins brandissait un poignard bien affûté dans chaque main. Il était face à un grand gaillard qui saignait d'une estafilade bien nette à la joue. Ce dernier tenait lui aussi un poignard, mais ne semblait pas très sûr de vouloir s'en prendre à Jenkins. Ce qui était intelligent de sa part. Jenkins n'avait pas son égal pour le maniement des lames.

De son côté, Riley, un pistolet dans une main, un poignard dans l'autre, donnait le sentiment de beaucoup s'amuser. Il se battait contre deux types en même temps, tout en les abreuvant d'insultes bien senties.

Un mouvement, près de la sortie, attira l'attention de Hugh. Le second type au foulard rouge essayait de s'échapper.

Hugh repoussa une table et se fraya un chemin dans la mêlée pour rejoindre la porte. À l'extérieur la petite cour, éclairée seulement par la lune, était en partie plongée dans la pénombre. Hugh eut beau regarder autour de lui, il ne vit pas le type au foulard rouge. Deux ruelles étroites permettaient de s'extraire de la cour, bordée d'immeubles munis de portes. Bon sang ! Si le type réussissait à s'éclipser...

Un sifflement résonna depuis les hauteurs.

Hugh leva les yeux.

Le Fantôme de St. Giles, accroupi au bord d'un toit, lui désignait la première ruelle.

Hugh se précipita, avec un sourire féroce, dans la direction indiquée par le Fantôme. Il crut distinguer en effet une silhouette qui s'enfuyait.

Hugh leva de nouveau les yeux.

Le Fantôme suivait sa course, bondissant avec agilité d'un toit à l'autre et Hugh en éprouva, bizarrement, un sentiment d'exultation. Une excitation qu'il n'avait plus ressentie depuis des années.

La dernière fois qu'il...

La ruelle débouchait dans une autre cour. Avant même que Hugh ait pu se demander par où était passé celui qu'il pourchassait, un autre sifflement retentit au-dessus de sa tête et il vit le Fantôme lui indiquer une troisième ruelle. Manifestement le Fantôme – ou plutôt, la femme déguisée en fantôme – avait toujours le type au foulard rouge en ligne de mire.

Hugh se précipita dans la ruelle. À un moment, celle-ci tourna abruptement à angle droit, avant d'aboutir dans une autre cour.

Le Fantôme s'y trouvait.

Les deux pieds solidement plantés sur le pavé, sa cape voletant autour de lui, il menaçait de son épée leur proie acculée dans un recoin. Hugh eut cependant le sentiment que quelque chose clochait dans les mouvements de la jeune femme. Mais, d'un coup adroit de son épée, elle fit tomber le poignard de l'homme et lui colla la pointe de sa lame sur la gorge.

Et elle souriait.

Hugh était stupéfait de savoir que tout le monde la prenait pour un homme.

Dans sa tenue moulante et ses bottes, elle se mouvait avec une grâce toute féminine. Elle était menue, mais très rapide et impitoyable.

Elle tourna la tête vers Hugh, avec une grimace qui paraissait vouloir dire : « Vous en avez mis, du temps ! »

Car, bien sûr, elle avait deviné qu'il était dans son dos.

Hugh se rapprocha.

Le regard du ruffian allait tour à tour de Hugh au Fantôme.

— Qui vous a recruté pour me tuer ? demanda Hugh.

— Je... Je ne...

Le Fantôme enfonça légèrement la pointe de sa lame dans sa chair. Du sang commença à couler le long de son cou.

— Il n'a pas donné son nom ! cria l'homme. Je vous le jure ! Il aurait été fou de se dévoiler.

— À quoi ressemblait-il ? questionna le Fantôme.

L'homme au foulard reporta son attention sur ce dernier. Mais le Fantôme pressait toujours sa lame sur sa peau.

— Il... Il était un peu moins grand que vous, lâcha-t-il, s'adressant de nouveau à Hugh. Il portait une veste et un pantalon noirs, ainsi qu'un gilet marron richement brodé, le tout sous un grand manteau noir. Il avait une perruque blanche. Il ressemblait à un duc.

— Il était titré ? interrogea Hugh.

L'homme haussa les épaules.

— Je n'en sais rien.

— Quoi d'autre ? Avez-vous vu la couleur de ses yeux ? Quel âge lui donnez-vous ?

L'homme se gratta le front pour réfléchir.

— Pour la couleur de ses yeux, je l’ignore. Et il devait avoir dans les trente ans. Peut-être pas loin de quarante.

Hugh réprima un juron.

— L’aviez-vous déjà rencontré auparavant ?

— Non.

— Bon sang ! pesta Hugh. Vous ne pouvez vraiment pas m’en dire plus ?

— Il empestait l’œuf pourri, répondit l’homme au foulard rouge.

Le Fantôme gloussa discrètement.

— Et il avait une drôle de marque au poignet, ajouta l’homme. Une sorte de grand poisson. Un requin, ou un...

— Un dauphin, le coupa Hugh d’un ton triomphant.

L’homme au foulard rouge parut interloqué.

— Je ne sais pas bien à quoi ressemble un dauphin.

— Aucune importance, répliqua Hugh, avant de lancer au Fantôme : Laissez-le partir.

Le Fantôme recula son épée, et le bandit s’enfuit aussitôt à toutes jambes.

Hugh regarda le Fantôme remettre son épée dans son fourreau. Puis il lui prit le menton pour lui relever le visage. Sa peau était douce au toucher. Il ne pouvait pas voir la couleur de ses yeux, à cause de l’obscurité et de son masque, mais le clair de lune se reflétait dans ses prunelles.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-il avec émotion.

Elle ne répondit pas.

Alors, il fit ce dont il avait envie depuis qu’il l’avait aperçue tout à l’heure, sur les toits de St. Giles : il s’empara de ses lèvres. Elles étaient sensuelles et avaient le goût du miel. Hugh l’attira à lui, pressant ses lèvres jusqu’à ce qu’elle ouvre la bouche. Il y enfonça la langue. Une fois. Deux fois. Lentement – pour la séduire. Car il sentait bien qu’elle n’avait pas l’habitude d’être embrassée ainsi. Mais tout à coup, elle mêla sa langue à la sienne et Hugh sentit monter un grognement de plaisir dans sa gorge.

Elle était si délicieuse.

Puis elle plaqua les paumes sur son torse pour le repousser gentiment. Il se recula à contrecœur. Les lèvres du Fantôme, humides, luisaient au clair de lune.

Elle déglutit et se hissa sur la pointe des pieds pour lui donner un dernier baiser, avant de disparaître en se fondant dans la nuit.

Hugh resta planté quelques instants au même endroit, à se demander s’il avait déjà ressenti une telle exultation des sens.

Oui. Quand il avait cru tomber amoureux de Katherine.

Un peu plus tard cette nuit-là, Alf grimaça en se retournant dans son petit lit de Kyle House. Par chance, ses points de suture n’avaient pas cédé lors de son escapade, mais sa blessure avait un peu saigné à travers le bandage. Et sa jambe la faisait horriblement souffrir. C’était son châtiement pour s’être esquivée par la fenêtre et s’être rendue à St. Giles, alors que Kyle le lui avait interdit. Mais le duc n’était pas son maître. Et les Gorges écarlates étaient autant les ennemis d’Alf que les siens – peut-être même davantage, dans la mesure où ces brigands la poursuivaient depuis bien plus longtemps que lui. Aussi avait-elle voulu être là au moment où Kyle pénétrait le territoire de la bande.

De plus, si elle n’était pas sortie ce soir, il ne l’aurait pas embrassée.

La jeune femme ferma les yeux pour mieux se remémorer la pression de ses lèvres sur les siennes et l'invasion de sa langue dans sa bouche. Sa langue avait gardé le goût du vin qu'il avait bu au dîner. Et il sentait la sueur, d'avoir couru et de s'être battu. Mais ce n'était pas une odeur désagréable. Kyle était quelqu'un de propre. Et surtout il était grand, fort et...

Un cri aigu la tira de ses songes éveillés.

Alf bondit hors de son lit et se retrouva dans le couloir sans même avoir réfléchi.

Un second cri fit écho au premier.

La jeune femme dormait à l'étage des domestiques et plusieurs autres portes s'ouvrirent, des servantes et des valets en chemise de nuit passant leurs têtes pour tenter de comprendre.

Cependant, les cris ne provenaient pas de cet étage.

Alf courut, pieds nus, jusqu'au bout du couloir et descendit à l'étage en dessous – celui de la nursery. Une porte ouverte laissait jaillir de la lumière dans le couloir, et Alf pouvait entendre un enfant pleurer et un adulte murmurer.

Elle hésita.

Devait-elle retourner dans son lit ? Ned lui avait toujours répété que la curiosité était son plus grand défaut. Tant pis.

Elle s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à la porte et jeta un œil dans la pièce.

C'était une chambre d'enfants. La lumière provenait du feu dans la cheminée. Kit était recroquevillé sur lui-même dans son lit, les bras croisés sur la tête. Kyle faisait les cent pas en chemise de nuit devant la cheminée.

Il avait dû courir pour arriver avant elle.

Peter était dans ses bras. Le garçon sanglotait tandis que son père arpentait la chambre à pas lents, d'un mur à l'autre. Peter s'agrippait au col de sa chemise de nuit, qu'il tirait vers le bas, faisant sortir quelques poils bouclés dont la couleur noire tranchait sur le blanc du vêtement.

Alf retint son souffle face à ce spectacle.

Peter frottait sa tête d'enfant contre le torse de son père et mouillait sa chemise de nuit avec ses larmes. Mais Kyle ne semblait pas s'en soucier. Il continuait de faire tranquillement les cent pas, et Alf pouvait maintenant entendre qu'il fredonnait une chanson à voix basse. La jeune femme n'avait jamais vu un homme se conduire ainsi. Bien sûr, elle avait vu des mères consolant leurs enfants. À St. Giles, rares étaient les femmes qui n'étaient pas entourées de bébé leur tétant le sein ou d'enfants en bas âge accrochés à leurs basques. Les femmes travaillaient, marchaient ou dormaient avec leurs enfants toujours à proximité. Mais jamais les hommes.

Le fait que Kyle endosse ce qui était considéré comme le rôle exclusif des femmes aurait dû le rendre moins viril.

Or ce n'était pas le cas.

L'enfant paraissait tout petit et vulnérable, dans ses bras. Il donnait l'impression à la fois d'avoir peur et d'être triste. Mais Kyle le serrait tendrement contre son torse.

Cette scène éveillait une étrange sensation au plus profond de la jeune femme.

Elle lui faisait *envie*.

Peut-être d'être ce petit garçon, conforté avec autant de force. Peut-être de pouvoir toucher ce torse et ces poils qui dépassaient de l'échancrure de la chemise de nuit.

Ou peut-être, tout simplement, d'être avec cet homme.

Probablement avait-elle dû faire un peu de bruit, car Kyle se tourna vers la porte et l'aperçut, debout sur le seuil, comme un mendiant qui assisterait à un festin.

Si elle avait été habillée en femme, si elle avait porté une belle robe blanche brodée de petites fleurs bleues et jaunes, elle serait entrée dans la pièce. Elle aurait marché droit jusqu'à lui

et posé une main sur son épaule – simplement pour le plaisir de sentir sa force virile sous ses doigts.

Mais ce soir, elle n'était pas une femme.

Elle était un garçon.

Alors elle eut la seule réaction qui fût appropriée : elle tourna les talons et remonta dans sa chambre.

Hugh se réveilla tard le lendemain matin, avec une migraine et le membre raide. Le soleil rentrait déjà à flots par la fenêtre de sa chambre, l'obligeant à cligner des yeux. Hugh aimait se lever tôt mais le cauchemar de Peter, en fin de nuit, l'en avait empêché.

Il s'étira dans ses draps, hésitant sur la conduite à suivre. Devait-il commander un bain chaud ? D'ordinaire, cela l'aidait à faire passer ses migraines. Ou...

Il ferma les yeux et se caressa le torse. Sentant que ses tétons réagissaient déjà et durcissaient, il comprit que la solution se trouvait plus bas. Il laissa donc descendre sa main le long de son ventre, jusqu'à son membre.

Il revoyait le Fantôme la veille au soir, dans sa tenue moulante qui mettait en valeur la finesse de ses jambes. Ses lèvres étaient douces et il avait réussi à les forcer pour y introduire la langue. L'avait-il aussi fait mouiller, sous son déguisement d'homme ? Une fois rentrée chez elle, s'était-elle caressée entre les jambes en pensant à lui ? Avait-elle titillé sa petite chatte jusqu'à ce qu'elle jouisse ?

Hugh se caressa le gland. Puis il empoigna son membre à pleine main et commença un mouvement de va-et-vient.

Sans jamais cesser de penser à elle. Cette femme un peu sauvage, aux sens aiguisés, qu'il n'avait rencontrée que deux fois.

Il se demandait quel spectacle l'aurait attendu s'il avait entrouvert sa tunique. Aurait-il découvert deux petits seins laiteux, luisant sous la lune, avec leurs tétons plus foncés attendant d'être flattés par une main d'homme ?

Lui aurait-elle souri d'un air coquin s'il avait mordillé ces tétons ?

Hugh gémit tout seul dans ses draps, écartant les jambes de manière à pouvoir se caresser les testicules de son autre main.

Oui, il commencerait par lui mordiller les tétons, avant de les sucer goulûment. Afin qu'elle gémissse, comme lui, de désir. Ensuite, il insinuerait une main dans son collant pour lui attraper la chatte. Il était sûr qu'elle mouillerait déjà de désir. Et, enfin, il lui arracherait son collant et lui écarterait les cuisses pour la pénétrer et...

Une douleur lui brûla les tempes à l'instant où il jouit dans sa main.

Hugh rouvrit les yeux et contempla le plafond d'un œil vide, tandis qu'une dernière coulée de sperme se répandait sur son ventre. Sa tête le martelait, comme si la migraine s'était transformée en palpitations dans son crâne.

Il inspira à pleins poumons.

Qui était-elle donc, ce Fantôme de St. Giles ? Qui avait pu enseigner à une femme à se battre comme un homme ? En outre, une épée coûtait cher. Avait-elle acheté seule ses armes, ou quelqu'un les lui avait-il offertes ? Et qui lui avait confectionné ce costume qui ne la moulait que trop bien ? Avait-elle un amant ? Un mari ?

Hugh grimaça à cette idée, puis il sortit du lit et gagna sa table de toilette, pour s'emparer d'une serviette et s'essuyer. Si elle avait un mari, ce dernier était fou de la laisser arpenter seule

les rues de St. Giles.

De la laisser se battre contre d'autres hommes.

Et de laisser d'autres hommes l'embrasser.

L'eau de la cuvette était froide mais Hugh avait appris, à l'armée, à se laver dans des conditions bien plus extrêmes. Il procéda rapidement à ses ablutions, et commençait de s'habiller quand Jenkins entra dans la chambre avec un pichet d'eau chaude.

— Bonjour, monsieur.

Lorsqu'il ne faisait pas office de chirurgien ou ne participait pas à une expédition punitive, Jenkins lui servait de valet de chambre.

— Bonjour, lui retourna Hugh. Comment vont Talbot et Riley ?

— Talbot a une grosse bosse à la tête, conséquence d'une chaise qu'il a reçue sur le sommet du crâne. Riley, en revanche, n'a pas du tout été blessé.

— Et toi ? demanda Hugh, le regardant droit dans les yeux.

— Tout va bien, monsieur, répondit Jenkins. Mais merci de vous en enquérir, ajouta-t-il avec une esquisse de sourire.

— Je suis heureux de l'entendre. Et réexamine Talbot ce soir. Je ne voudrais pas le perdre à cause d'un péché d'orgueil.

— Bien sûr, monsieur.

Pendant que Jenkins rasait Hugh, celui-ci ressassa le peu qu'ils avaient appris la veille au soir, après leur descente dans la taverne. L'homme qui avait recruté ses agresseurs appartenait indubitablement aux Seigneurs du Chaos, mais pour le reste, les renseignements le concernant étaient minces. Et pourquoi quelqu'un sentirait-il l'œuf pourri ?

— Voilà, monsieur, dit Jenkins, ôtant les dernières traces de savon de son visage.

— Merci.

Hugh enfila son veston et laissa Jenkins remettre de l'ordre pour monter à l'étage de la nursery.

Peter avait mis plus d'une heure à se rendormir après son cauchemar. À la fin, son visage était rouge et tout bouffi d'avoir pleuré. Kit, lui, était resté pelotonné sur son lit, leur tournant le dos, soit parce qu'il dormait, soit parce qu'il avait décidé de les ignorer.

Parvenu à l'étage supérieur, Hugh s'adossa quelques instants au mur du couloir. Il avait parfois l'impression que les cauchemars de Peter s'aggravaient, que la colère de Kit grandissait et que la situation provoquée par la mort de Katherine devenait insurmontable. Pourtant un duc, doublé d'un ancien officier de l'armée habitué à manœuvrer des hommes, aurait dû être capable de faire quelque chose pour deux petits garçons – ses propres fils, en outre.

Il en voulait terriblement à Katherine. Elle l'avait obligé à quitter non seulement sa maison, mais son pays. Et il lui en voulait d'être morte prématurément et d'avoir anéanti leurs fils sous le chagrin.

Hugh s'écarta du couloir et marcha vers la nursery.

À mesure qu'il s'approchait, il pouvait entendre les voix de ses fils, mais aussi une autre. Il ralentit le pas.

— ... mais je déteste les mathématiques, disait Kit. Et je ne comprends pas comment je pourrais les aimer.

Hugh grimaça. Les deux garçons avaient bien sûr un précepteur, mais depuis la mort de Katherine Kit s'était souvent rebellé contre ses leçons et Peter – bien qu'il eût beaucoup moins de devoirs, puisqu'il n'avait que cinq ans – avait une fâcheuse tendance à suivre son exemple.

— Je suppose que c'est parce que ton précepteur t'a dit qu'il fallait les aimer.

C'était la voix d'Alf. Que faisait-il dans la nursery ? Et où diable était la nurse ?

— As-tu fait des études ?

— Bien sûr que non.

— Eh bien, je ne vois pas pourquoi, moi, je devrais en faire, déclara Kit d'un ton définitif.

Hugh fronça les sourcils et se planta devant la porte. Il s'apprêtait à entrer pour sermonner son fils aîné, quand Alf reprit la parole.

— Parce que ta maman t'aimait.

C'était dit comme une évidence, il n'y avait pas le moindre questionnement dans sa voix.

— Oui, répondit Kit d'une petite voix triste.

— Et parce que ta maman t'aimait, elle aurait voulu te voir faire des études, poursuivit Alf. Sinon, elle n'aurait jamais recruté ce précepteur. Et puis, vous allez prendre de l'importance en grandissant, ton frère et toi. Imagine quel duc tu ferais si tu ne savais pas compter ! Tu serais obligé de laisser tes domestiques s'en charger à ta place, tous les autres aristocrates se moqueraient de toi et tu finirais la queue entre les jambes.

Hugh était stupéfait. Personne n'avait parlé aussi franchement aux garçons depuis la disparition de leur mère.

— Pourquoi n'as-tu pas fait d'études, toi ? intervint Peter.

— Parce que ma mère ne m'aimait pas, répliqua Alf.

La nursery devint soudain si silencieuse que Hugh pouvait presque entendre ses fils respirer.

— Un jour, il y a longtemps de cela, reprit Alf, ma mère m'a abandonné au coin d'une rue de St. Giles. Elle m'a expliqué qu'elle n'avait plus assez d'argent pour me nourrir. Et elle m'a demandé de rester là et de ne pas bouger, sinon elle me giflerait. Alors je suis resté à mon coin de rue et je l'ai regardée s'éloigner. Je devais avoir dans les cinq ans. Le même âge que Peter.

Hugh ferma les yeux. Doux Jésus. Il savait que Londres regorgeait d'orphelins et d'enfants abandonnés, mais c'était très différent d'apprendre que quelqu'un qu'il connaissait était passé par là. Et s'il transposait la chose sur son fils, il ne voyait tout simplement pas comment Peter aurait réussi à survivre seul à St. Giles. À cinq ans, un enfant était encore presque un bébé.

Alf avait été abandonné à cet âge-là. Comment s'en était-il sorti ?

— Mais où dormais-tu ? demanda Peter, qui semblait inquiet.

— J'ai eu de la chance, répondit Alf. J'avais un ami qui s'appelait Ned le Siffleur – parce qu'il lui manquait une dent et qu'il sifflait un peu quand il parlait.

Hugh entendit l'un de ses fils glousser.

— Ned m'a pris dans la bande dont il était le chef, continua Alf. Il m'a nourri. Il a pris soin de moi. Il a veillé à ce que j'aie toujours chaud. En échange, je l'ai aidé dans les activités de sa bande.

— Quelles activités ? questionna Peter.

— On cambriolait des maisons.

Les deux garçons s'exclamèrent bruyamment. Hugh sursauta.

— Voler est un péché, dit Kit avec grand sérieux.

— Oh, je sais, assura Alf. Un très vilain péché. Mais n'oubliez pas que je n'étais qu'un enfant à l'époque, et que ma priorité était de remplir mon estomac. Ce qui impliquait d'aider mes amis. Les garçons les plus grands me soulevaient et je m'introduisais dans les maisons par une fenêtre, puis je leur ouvrais une autre fenêtre, ou la porte, pour qu'ils puissent entrer à leur tour. Et hop ! Ni vu ni connu.

Les garçons proférèrent des exclamations admiratives devant cette description détaillée du passé criminel d'Alf. Hugh se serait inquiété qu'ils le prennent pour un héros s'il n'avait pas vu,

cette nuit, Alf jeter un coup d'œil dans la nursery. Il avait manifestement entendu les cris de Peter dans son cauchemar, et il était descendu s'assurer que tout allait bien.

Ce garçon avait du cœur, malgré ses efforts pour le cacher sous une façade rugueuse.

Hugh fut soudain distrait par Annie, la nurse, qui apparut en haut des marches, un plateau de thé dans les mains.

— Oh, Votre Grâce ! fit-elle, s'immobilisant avec un regard inquiet.

Elle avait sans nul doute le renvoi de l'autre nurse encore fraîchement en mémoire.

— Je... J'ai laissé les garçons parce que ce jeune homme, Alf, m'a assuré qu'il veillerait sur eux pendant que je descendais leur chercher du thé.

Hugh soupira. Il lui faudrait demander au majordome d'engager une remplaçante pour la nurse qu'il avait congédiée. De toute évidence, une seule personne ne suffisait pas pour s'occuper de deux garçons très actifs.

— C'est très bien, dit-il, hochant la tête.

Annie parut grandement soulagée, et il pénétra dans la nursery à sa suite.

Alf était assis sur le lit de Peter, les deux garçons placés de chaque côté de lui.

Peter semblait totalement remis de son épreuve nocturne. Kit prit, comme d'habitude, un air circonspect en voyant entrer son père et Alf esquissa un sourire entendu, comme s'il dissimulait un secret.

— Que fais-tu là ? lui demanda Hugh.

— J'ai voulu rendre une petite visite à Peter et à Kit, expliqua-t-il. Histoire de voir ce qui se passait à l'étage en dessous du mien.

Il décocha à Hugh un regard moqueur.

— Comme il n'y avait pas de valet de faction devant ma porte, ce matin, j'ai pensé que je pouvais sortir. Mais je peux remonter si ça vous déplaît, patron.

— Tu es bien sûr libre de tes mouvements...

Alf écarquilla les yeux.

— Oh, mais c'est très généreux de votre part, patron. Vraiment.

— ... dans la limite du raisonnable, poursuivit Hugh, le regard noir. Et je préfère que tu restes pour l'instant à l'intérieur de la maison.

Voyant que ses deux fils observaient leur échange avec intérêt, il ajouta :

— Nous reparlerons de cela plus tard.

— Certainement, marmonna Alf.

Hugh reporta son attention sur ses fils.

— Te sens-tu mieux ce matin, Peter ?

Le benjamin se redressa.

— Oui, papa.

— Et toi, Kit ?

L'aîné contemplait ses pieds.

Alf lui donna un coup de coude.

— Ton père te parle, Kit.

Celui-ci se décida à relever les yeux.

— Je vais bien, père.

— Parfait, dit Hugh, serrant les lèvres. Alors je vous laisse boire votre thé, avant de rejoindre votre précepteur.

Il repartit vers la porte. Alf le rejoignit.

— Je viens avec vous, si ça ne vous embête pas. Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner et j'ai bougrement faim.

— Ah, fit Hugh qui gagnait déjà l'escalier. Dans ce cas, tu vas te joindre à moi et j'en profiterai pour te raconter ce que nous avons appris hier soir à la taverne des Gorges écarlates. Mais je te préviens : ce n'est guère consistant.

Le gamin secoua la tête.

— Je vous avais dit de m'emmener avec vous, patron. Ces types n'aiment pas parler aux aristos.

Hugh commença à descendre les marches.

— J'ai comme l'impression qu'ils n'aiment pas parler à qui que ce soit.

Alf haussa les épaules.

— Peut-être. Mais au départ, le renseignement venait de moi et ce n'était pas gentil de me laisser en plan.

— Je sais. Tu as déjà eu l'occasion de m'exposer ta position, répliqua Hugh, amusé par l'audace du gamin.

Dans la salle à manger, Hugh réclama du thé et un petit déjeuner complet, avant de raconter à son jeune compagnon ce qui s'était passé dans la taverne – en omettant de parler du Fantôme de St. Giles, dans la mesure où il ne voyait pas comment son apparition jouait un quelconque rôle dans leur enquête sur les Seigneurs du Chaos.

Les valets terminaient juste d'apporter le thé, des œufs brouillés, des haricots frits, du poisson fumé et des toasts quand Cox, le majordome, introduisit Iris dans la pièce.

Hugh se leva de table, interloqué.

— Tu es bien matinale, aujourd'hui.

Elle était livide, et elle ne parut même pas se rendre compte qu'il n'était pas seul.

— Hugh, dit-elle d'une voix tremblante, la mort de Katherine n'a peut-être pas été un accident.

— Que veux-tu dire ? s'étonna Hugh.

Les yeux bleu-gris d'Iris étaient embués de larmes.

— Je pense qu'elle a pu être assassinée.

7

Le faucon doré prit son envol dans le ciel bleu. Il vola par-dessus les collines, les forêts et les lacs jusqu'à ce que ses ailes épuisées ne puissent plus le soutenir davantage dans les airs.

Alors il descendit du ciel et se posa sur la terrasse d'un château – le château de l'ennemi héréditaire : le Château noir.

Iris s'interrompit en voyant que Hugh n'était pas seul dans la salle à manger.

Il s'avançait déjà vers elle, le regard sombre.

— Que dis-tu ?

Iris jeta un regard au jeune homme – presque encore un gamin – vêtu comme un miséreux, qui l'observait par-dessus une assiette d'œufs brouillés.

— Peut-être pourrions-nous en parler en privé ?

— Quoi ? fit-il.

Puis, suivant son regard, il expliqua :

— C'est Alf. Il travaille à mon service. Tu peux parler devant lui. Alf, je te présente Iris Daniels, lady Jordan.

Le jeune homme la salua d'un signe de tête.

Hugh reporta son attention sur Iris.

— Vas-tu m'expliquer ce que tu veux dire en prétendant que Katherine a été assassinée ?

— Je... commença Iris, avant de prendre une chaise et de s'asseoir sans y avoir été invitée – mais elle avait l'habitude : Hugh semblait avoir hérité de ses années passées dans l'armée un sens un peu rude de l'hospitalité. J'ai dit *qu'elle a pu* être assassinée.

— Iris !

Elle ferma les yeux et respira à pleins poumons, pour remettre de l'ordre dans ses pensées. Elle n'y parviendrait jamais si elle continuait d'endurer le regard inquisiteur de Hugh – presque menaçant.

— L'autre jour, en rendant visite aux garçons, j'ai découvert un petit volume relié de cuir rouge sous le matelas de Christopher. Il s'agissait du journal intime de Katherine. Je pense que ton fils avait dû le trouver et le cacher. Sinon, je ne m'explique pas comment il aurait pu finir dans son lit. Je sais que je n'aurais pas dû le prendre, mais Katherine me manque tellement...

Elle rouvrit les yeux et lui offrit un sourire d'excuse, avant d'ajouter :

— Elle a fait des choses répréhensibles en tant qu'épouse. Des choses qui pouvaient te blesser. Et elle les a consignées dans son journal.

Hugh eut un geste impatient de la main, comme pour balayer ces précautions oratoires.

Iris soupira. Elle ne l'avait jamais compris. Hugh ne s'était pas comporté comme la plupart des maris lorsqu'ils apprenaient qu'ils étaient cocus. Il s'était contenté de céder la place et de partir pour le continent. Une réaction bien glaciale, en vérité, quand on savait qu'à l'origine Hugh et Katherine s'étaient mariés par amour – un amour passionné, par-dessus le marché.

— Donc, reprit-elle, Katherine a beaucoup écrit sur... ces choses.

Hugh hocha la tête.

— Comme je te l'ai dit, tu peux parler devant Alf.

N'avait-il décidément aucun cœur ? Aucun orgueil masculin ?

Iris inspira de nouveau à pleins poumons et décida de se montrer directe. Après tout, puisqu'il ne semblait pas gêné, pourquoi le serait-elle ?

— L'été dernier, elle a écrit au sujet de son nouvel amant. Un homme qui lui plaisait beaucoup. Elle pensait qu'il l'aimait. Mais, en septembre, Katherine a découvert un livre d'images atroces dans sa chambre à coucher. Un livre qui montrait des hommes adultes avec des enfants.

Iris se sentit rougir, mais elle s'obligea à préciser :

— Les hommes avaient des relations intimes avec les enfants, comprends-tu.

La fourchette d'Alf tomba dans son assiette.

Hugh n'avait pas cillé, mais son visage s'était dangereusement durci.

— Qu'a fait Katherine ?

— C'est justement la question, murmura Iris. Dans la dernière page de son journal intime, Katherine assure qu'elle va confondre son amant et le dénoncer.

Finalement, Hugh ferma les paupières. Il semblait ravagé par le chagrin.

— Oh, Kate...

Iris sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle avait pleuré une bonne partie de la nuit, après avoir refermé le journal de Katherine. Mue par une impulsion, elle étreignit la main de Hugh.

— Tu comprends, n'est-ce pas ? Elle a dû aller le voir. Elle était si courageuse. Si déterminée dans ses convictions. Si elle était convaincue que cet homme pouvait faire du mal à des enfants, elle a dû se comporter face à lui en ange vengeur.

Il hocha la tête.

— Comment est morte votre femme ? demanda Alf.

Iris renifla et chercha son mouchoir dans son réticule. Elle était un peu déconcertée d'avoir cette conversation devant ce garçon, mais si Hugh lui faisait confiance...

— Elle est tombée de cheval, répondit-il. Son valet l'a retrouvée dans Hyde Park, la nuque brisée, son cheval broutant tranquillement à côté d'elle. Le valet a dit qu'elle lui avait demandé d'attendre à l'écart pendant qu'elle rencontrait quelqu'un. Voyant qu'elle ne revenait pas au bout d'une heure, il est parti à sa recherche.

— Katherine n'a jamais été très bonne cavalière, précisa Iris. Et son cheval était une jument à forte tête. Mais elle insistait pour la prendre, parce qu'elle avait beaucoup d'allure.

— Quand j'ai reçu ta lettre m'annonçant sa mort, je ne me suis pas interrogé un instant sur les circonstances du drame, dit Hugh, s'adressant à Iris. Mais si elle l'a rencontré seule à seul ce jour-là, et qu'elle l'a menacé...

Iris frissonna.

— Elle était si brave... et si merveilleuse qu'on oublie souvent combien elle était délicate. Son cou était aussi gracile que celui d'un cygne.

Elle essaya de chasser l'image de ce cou brisé et de ce corps abandonné sur une pelouse de Hyde Park.

— Donne-t-elle le nom de son amant dans son journal ? demanda Hugh.

Son visage exprimait à présent une froideur déterminée.

Iris secoua la tête.

— Non. Elle ne le mentionne que sous ses initiales : A. C.

— L'as-tu rencontré ? Tu aurais pu le voir une fois ou deux avec Katherine. À un bal, ou à une autre réception. Je sais qu'elle se confiait volontiers à toi.

Iris haussa les épaules d'un air d'impuissance.

— Elle pouvait aussi se montrer très secrète, surtout lorsqu'elle prenait un nouvel amant. Elle trouvait que cela ajoutait du romantisme à ses liaisons.

Iris était quand même gênée de devoir parler de tout cela avec lui. D'autant qu'il paraissait s'impatienter.

— Le journal n'en donne pas au moins une petite description ? Sa façon de s'habiller, de parler ou de bouger ?

— Oh ! s'exclama Iris, se souvenant tout à coup. Si, il y a un détail. Il portait un tatouage au poignet. Un dauphin. Mais je ne vois pas comment...

Elle s'interrompit, car Alf s'était brutalement redressé sur sa chaise et regardait Hugh.

— Les Seigneurs du Chaos, dit Alf. Son amant devait en être membre !

— Et c'est pour cela qu'il a tué Katherine, compléta Hugh. Et c'est également pour cela qu'il a essayé de me tuer l'autre soir.

— Je ne comprends pas, dit lady Jordan.

Mais Alf ne lui prêtait plus attention.

Elle était trop occupée à observer Kyle. Dans des moments pareils, comme hier soir lorsqu'elle volait sur les toits de St. Giles, elle aurait adoré qu'il la regarde pour ce qu'elle était vraiment – une femme.

Mais c'était pure folie, et une folie dangereuse, encore.

Alors elle se contenta de son rôle, celui d'Alf, le gamin de St. Giles. Et elle se pencha vers lui pour attirer son attention.

— Maintenant, vous connaissez le mobile de votre agression, dit-elle. Ce type appartient aux Seigneurs du Chaos et était aussi l'amant de votre femme. Il a dû s'imaginer que vous saviez quelque chose et que vous vous doutiez de son rôle dans la mort de Katherine.

Kyle plissa les yeux.

— Sir Aaron Crewe.

Alf soutint son regard.

— Qui est-ce, patron ?

— L'un des quatre hommes de ma liste, répondit Hugh, ses belles lèvres s'ourlant sur un sourire de triomphe.

Alf lui sourit en retour. Elle était heureuse d'avoir fait cette découverte en sa compagnie. Un peu comme s'ils assemblaient ensemble les pièces d'un puzzle.

— De quoi parlez-vous, tous les deux ? demanda sèchement Iris.

Kyle reporta son attention sur elle, et Alf redescendit soudain sur terre.

Elle écouta Kyle expliquer à son amie qui étaient les Seigneurs du Chaos, comment ils se reconnaissaient entre eux et à quelles activités sordides ils se livraient – notamment des viols

d'enfants. À la fin de son récit, lady Jordan était devenue blême.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Qu'une telle confrérie puisse exister en Angleterre et opérer dans le plus grand secret...

Elle frissonna, avant d'ajouter avec détermination :

— Tu dois les arrêter, Hugh.

— C'est bien mon intention, assura Kyle. Mais aide-moi : as-tu eu l'occasion de voir Aaron Crewe en compagnie de Katherine ?

— Si cela m'est arrivé, je n'en ai pas eu conscience, répliqua lady Jordan. Pour la bonne raison que je ne connais pas ce gentleman.

Kyle se leva de table.

— Crewe possède une maison à Londres. Je commencerai par là. Rentre chez toi, Iris. Je te préviendrai quand j'aurai des nouvelles.

— Que vas-tu faire ?

— Arrêter Crewe, répliqua Kyle avec impatience.

Lady Jordan écarquilla les yeux.

— Mais... Hugh chéri, pour l'instant, nous ne nous basons que sur le journal intime de Katherine. Ce ne sont peut-être que pures spéculations de notre part. Il nous faudrait des preuves de sa culpabilité.

Kyle darda son regard sur lady Jordan.

— Iris, j'ai à présent de bonnes raisons de croire qu'un membre des Seigneurs du Chaos a tué la mère de mes enfants. Je vais fouiller sa maison, à la recherche d'éléments susceptibles d'établir qu'il aime les enfants. Avec cela, je le ferai chanter jusqu'à ce qu'il me donne tous les détails dont j'ai besoin sur les Seigneurs du Chaos. Ensuite, tu peux me faire confiance qu'il regrettera d'être venu sur Terre. Maintenant rentre chez toi, s'il te plaît.

À en juger par son air buté, Alf crut que lady Jordan refuserait de s'exécuter. Aujourd'hui, elle portait une robe de soie rose, presque éthérée, et le contraste entre ce vêtement et sa mine était assez comique.

Mais lady Jordan se reprit et hocha la tête.

— Très bien.

Elle se leva et s'approcha de Kyle. Puis...

Puis elle l'embrassa sur la joue.

— Sois prudent, je t'en prie.

Alf était médusée. Elle n'avait pas imaginé une seconde que lady Jordan puisse être promise à Kyle. Elle les observa une seconde, lui si grand et si viril, lady Jordan si délicate dans sa jolie robe rose.

Elle fut obligée de baisser la tête pour cacher son expression, car elle savait que la jalousie s'y lisait. Ces deux-là étaient comme deux moitiés qui composaient un tout.

Ils allaient parfaitement bien ensemble.

Ce constat l'emplissait d'amertume et lui piquait les yeux. En comparaison, elle n'était rien. Juste une gueuse de St. Giles sans éducation, sans élégance, et qui ne savait même pas comment flirter avec un homme.

Ce n'était pas juste.

Mais la vie était rarement juste. Elle le savait depuis l'enfance.

Et puisqu'elle avait survécu jusqu'ici, elle survivrait encore à cette épreuve.

Alf releva la tête et carra les épaules. Juste à temps, car Kyle partait déjà vers la porte.

— Je viens avec vous, patron, lança-t-elle.

Il lui jeta un regard irrité par-dessus son épaule.

— Je n'ai pas besoin de toi.

— Je travaille toujours à votre service, non ? Et cette enquête est aussi la mienne. Devinant qu'il s'apprêtait à la contredire, elle lui offrit son plus charmant sourire.

— Oh, je peux retourner à St. Giles, si vous préférez...

Il réprima un juron et pointa son index vers elle.

— Ne tente rien de ta propre initiative qui pourrait te nuire !

Il continua vers la porte avant qu'elle ait pu protester.

Mais au moins, cette fois, il la laissait le suivre. Elle courut après lui.

Il donnait déjà des ordres à son majordome quand elle le rattrapa.

— Mes hommes vont m'accompagner chez Crewe et je l'interrogerai à son domicile, expliqua-t-il à Alf.

— Le déférerez-vous devant un juge ? demanda-t-elle alors qu'ils descendaient l'escalier.

Il grimaça.

— Tout dépendra de ce qu'il nous dira.

— Mais le journal de votre femme, patron !

— Oui, c'est bien qu'il soit entre nos mains. Mais le plus important, c'est ce que Katherine raconte de ce livre ordurier qu'il possède chez lui. Il ne voudra pas que ça se sache et je me servirai de cet atout pour le cuisiner.

Ils étaient arrivés au rez-de-chaussée, et Alf posa une main sur son bras pour l'arrêter.

— Mais s'il l'a assassinée ?

Kyle lui jeta un regard noir.

— Je sais très bien ce qui est en jeu, mais Iris a raison. Le journal de Katherine ne constitue pas une preuve suffisante. Nous ne l'utiliserons qu'en dernier ressort.

Alf ouvrit la bouche pour argumenter mais, au même moment, Jenkins, Talbot et Riley surgirent dans le vestibule.

— Monsieur ? demanda Riley.

— Nous allons chez sir Aaron Crewe, leur annonça Kyle. Je dispose d'informations qui laissent supposer que Crewe était derrière mon agression et celle d'Alf. Il pourrait également être impliqué dans la mort de ma femme.

Talbot écarquilla les yeux, tandis que les deux autres échangèrent un regard atterré.

— Bien, monsieur, dit Riley qui était apparemment habilité à parler pour le trio.

Kyle les entraîna vers sa voiture, qui les attendait déjà au bas du perron. Talbot s'assit à côté du cocher. Kyle grimpa à l'intérieur du véhicule, avec Alf et les deux autres. La jeune femme s'installa sur la même banquette que le duc, et l'attelage s'ébranla aussitôt.

Du coin de l'œil, elle risqua un regard en direction de Kyle. Que pensait-il ? Avait-il su que sa femme avait des amants ? Cela l'avait-il préoccupé ?

L'avait-il aimée ?

Et aimait-il lady Jordan ?

Alf grimaça et préféra regarder par la vitre. Une femme portant sur la tête un grand panier rempli d'huîtres vantait sa marchandise. Un mendiant, assis à un coin de rue, tendait la main aux passants. Ils dépassèrent un groupe de soldats dont l'un interpellait une jolie fille.

Dans la voiture, personne ne pipait mot. Tout le monde était tendu.

À l'extérieur, Londres bruissait de son agitation perpétuelle.

Alf soupira. Quelle importance, que Kyle aime ou n'aime pas telle femme ? De toute façon, il était une étoile dans le ciel et, aussi haut qu'elle puisse voler, elle n'aurait jamais une chance

de l'atteindre.

Cependant, elle eut beau se répéter cette évidence, elle ne pouvait toujours pas s'y résoudre. Kyle était venu chasser avec elle dans les bois obscurs de St. Giles. Il connaissait l'ivresse de la chasse. Il l'avait embrassée – *elle*, pas lady Jordan – deux fois après leurs victoires. Kyle et lady Jordan étaient peut-être appariés de l'extérieur – leurs vêtements, leur élocution distinguée, leur position sociale – mais il y avait quelque chose de plus profond, de presque sauvage qu'il partageait avec Alf.

L'attelage s'immobilisa et Alf, tirée de ses pensées, regarda par la vitre. Ils s'étaient arrêtés devant un hôtel particulier, moins flamboyant que celui de Kyle mais qui dénotait quand même la richesse de son propriétaire.

— Nous sommes arrivés, lui dit le duc. Crewe est un homme dangereux. Reste près de moi.

Au moment de descendre de voiture, Hugh s'en voulut soudain d'avoir pris Alf avec lui. La situation pouvait très bien déraiper et le gamin se retrouver en difficulté. D'autant qu'il boitillait toujours un peu, même s'il s'efforçait de le cacher. Mais le choc d'apprendre que la mort de Katherine n'était peut-être pas accidentelle – doublé du choc de savoir qu'il tenait probablement une piste – avait quelque peu amolli ses réflexes.

Mais ce qui était fait était fait. Et ils étaient arrivés à destination.

Hugh adressa un regard à Talbot, avant de désigner Alf d'un mouvement de tête.

Le grenadier acquiesça. Parfait. Talbot était un homme intelligent. Il saurait comment préserver Alf du danger.

Hugh gravit le perron et frappa à la porte.

Celle-ci s'ouvrit presque immédiatement sur le majordome.

— Oui ?

— Je suis le duc de Kyle, annonça Hugh. Et je souhaiterais parler à votre maître.

— Sir Crewe n'est pas encore levé, Votre Grâce, expliqua le majordome d'un ton qui se voulait conciliant. Mais je l'informerai bien sûr de votre visite et...

Hugh n'attendit pas la fin de la phrase. Il bouscula le majordome pour libérer le passage et s'engouffrer à l'intérieur.

Le vestibule, de taille modeste, se terminait par un escalier en bois sombre. Ignorant les protestations indignées du majordome, Hugh marcha tout droit jusqu'à l'escalier. La chambre à coucher de Crewe se trouvait forcément à l'étage.

Hugh grimpa les marches quatre à quatre, ses hommes sur les talons. Arrivé sur le palier du premier étage, il faillit entrer en collision avec une soubrette qui débouchait du couloir.

La jeune fille eut un sursaut de frayeur.

— Où est la chambre de votre maître ? lui demanda Hugh.

— Deuxième porte sur votre droite, monsieur, répondit-elle, le souffle court.

Hugh fut devant la porte en trois enjambées. Elle n'était pas verrouillée et il la poussa.

Il s'immobilisa net sur le seuil.

Les rideaux étant tirés, la pièce était plongée dans l'obscurité. Pas assez cependant pour occulter la silhouette qui pendait du plafond, au beau milieu de la pièce.

Derrière eux, la soubrette poussa un cri.

— Bon sang, marmonna Alf qui s'était placé à côté de Hugh. C'est Crewe ?

Au même instant, la soubrette éclata en sanglots.

— Oh, non ! Notre maître !

— Voilà qui répond à la question, marmonna Riley.

Hugh alla tirer les rideaux. Le soleil entra aussitôt à flots dans la pièce. Puis il se retourna vers le corps qui se balançait au lustre. Crewe avait dû être bel homme autrefois, mais son visage était maintenant bouffi et livide.

Dans le couloir, la soubrette pleurait à chaudes larmes, tandis que d'autres domestiques arrivaient déjà, alertés par le bruit.

— Ferme la porte, ordonna Hugh à Talbot.

Le grenadier s'exécuta sur-le-champ.

Puis Hugh se tourna vers Jenkins.

— Crois-tu à un suicide ?

Jenkins tourna autour du pendu.

— Ça y ressemble fort, en tout cas.

— Il se tenait sur quoi ? demanda Alf.

Hugh l'interrogea du regard.

Alf désigna le plancher, puis le corps. Ses pieds étaient à près d'un mètre du sol.

— Il a bien fallu qu'il grimpe sur quelque chose pour arriver là, non ? Une chaise, ou un tabouret. Et ensuite, il l'aura renversé pour se pendre. Sauf que je ne vois rien autour.

Il avait raison.

La chambre était relativement petite, pour une demeure aristocratique. Elle était meublée d'un vieux lit à baldaquin, d'une armoire, d'un bureau et de deux fauteuils – tous deux sagement alignés contre un mur.

— Il aurait pu grimper sur le lit ? suggéra Riley.

— Non, assura Talbot. Le nœud coulant est trop loin. Il n'aurait pas réussi à y passer la tête.

Hugh mesura d'un coup d'œil la distance entre le lit et le corps, et acquiesça.

— Descendez-le.

Talbot s'empara des deux fauteuils, qu'il plaça de chaque côté du corps. Puis il grimpa sur l'un et Riley sur l'autre. Et pendant que Riley tenait le pendu, Talbot trancha la corde – une tâche simple en apparence, mais laborieuse à exécuter. Quand la corde céda, le pendu pesa de tout son poids sur Riley, mais Talbot l'aida à le descendre pour l'allonger sur le plancher.

Jenkins s'agenouilla pour examiner le cadavre.

— Il pue, dit Alf, se bouchant le nez.

Jenkins releva la tête.

— Il n'est pas mort depuis assez longtemps pour avoir commencé à se décomposer. Mais tu as raison. Il sent l'œuf pourri. Et voici pourquoi.

Le pendu n'était vêtu que d'un pantalon et d'une chemise. Jenkins remonta doucement l'une des manches de celle-ci. Le bras, en dessous, était enduit d'une pâte jaunâtre.

— Il utilisait un onguent au soufre, expliqua Jenkins. Vous voyez ? Il devait souffrir d'une maladie de peau et recourait à cet onguent pour la soigner.

Le regard d'Alf s'éclaira.

— Alors c'est lui qui a recruté les Gorges écarlates pour vous attaquer à St. Giles, patron.

Hugh grimaça.

— On dirait bien, en effet.

C'était jouer de malchance. S'il était venu hier soir, il aurait probablement trouvé Crewe encore vivant. À ceci près qu'hier soir, il ignorait que Crewe avait peut-être un lien avec la mort de Katherine.

Jenkins remonta l'autre manche, et le dauphin tatoué apparut sur le poignet du mort.

Hugh serra les poings. Ce... monstre, étendu sur le plancher, avait vraisemblablement tué la mère de ses enfants, provoqué des cauchemars sans fin à Peter et rendu Kit hostile à son père. Mais, au-delà de son chagrin personnel et de sa soif de venger une femme qu'il avait autrefois aimée, Hugh était furieux de voir réduite en cendres sa seule piste pour anéantir les Seigneurs du Chaos.

Il avait envie d'écraser son poing sur le mur.

La porte s'ouvrit.

Hugh se retourna vers le nouvel arrivant. Un homme grand, pâle, et si mince qu'il donnait l'impression d'être un squelette ambulante. Entre deux âges, il portait ses cheveux grisonnants attachés en arrière. Son costume était d'un gris discret. On aurait pu facilement le prendre pour un banquier ou un avocat.

Il n'était ni l'un ni l'autre.

Membre influent du Parlement, Daniel Kendrick, comte d'Exley, était un très riche propriétaire terrien doublé d'un homme d'affaires avisé. C'était en outre quelqu'un qui échappait à toute velléité d'investigation. Pour autant que Hugh ait pu se faire une idée précise sur son compte, Exley menait une existence parfaitement monotone et ennuyeuse, digne d'un moine.

Les yeux bleus d'Exley s'écarquillèrent très légèrement quand il aperçut Hugh.

— Votre Grâce. Est-ce vrai, ce que racontent les domestiques ? Sir Aaron Crewe s'est pendu ?

— Cela y ressemble beaucoup, en tout cas, répondit Hugh, désignant le corps étendu sur le plancher de la chambre.

Le comte s'avança d'un pas et regarda par-dessus l'épaule de Riley. Il grimaça à la vue du cadavre.

— Juste Ciel. Pauvre Crewe. Il avait des dettes, mais j'étais loin de me douter que c'était à ce point...

— Vraiment ? fit Hugh avec une pointe d'ironie. Puis-je vous demander ce que vous faites ici, milord ?

Exley fronça les sourcils.

— Je doute que cela vous regarde, mais j'avais rendez-vous avec Crewe pour parler affaires. À mon arrivée, j'ai tout de suite compris qu'il se passait quelque chose en découvrant la maisonnée en émoi. Mais vous-même ? Quelle est la raison de votre présence, avec tous ces hommes qui vous accompagnent ?

Il suivit du regard Jenkins qui avait terminé son examen et se relevait.

Hugh attendit qu'Exley ait reporté son regard sur lui pour répondre.

— Je désirais parler à Crewe.

— Ah, fit Exley, secouant la tête. Alors, vous avez eu simplement la malchance de le trouver mort.

— Que voulez-vous dire ?

Exley plissa le front, comme s'il réfléchissait. Puis il soupira.

— Vous feriez bien de partir. Et vos compagnons également. Je vais prévenir la police, ainsi que son notaire, et m'assurer que tout sera fait dans les règles jusqu'à l'arrivée de ses héritiers.

Hugh haussa les sourcils.

— C'est très aimable à vous de vous donner tant de peine.

— Crewe était un ami.

Hugh le dévisagea quelques instants, mais l'expression d'Exley demeurait indéchiffrable. Finalement, il inclina la tête.

— Au revoir, milord.

Exley lui retourna son salut.

— Votre Grâce.

Hugh quitta la pièce. Il n'avait pas fait trois pas dans le couloir qu'Alf se porta à sa hauteur.

— Hé ! Vous ne voulez pas fouiller la chambre ?

Hugh secoua la tête.

— C'est inutile. Si Crewe a été assassiné, comme nous le suspectons, tous les éléments utiles à notre enquête ont été subtilisés par son meurtrier.

— Bon sang, marmonna Alf.

Hugh ne pouvait que partager sa frustration.

8

Le fils du Sorcier noir n'avait que douze ans. Il était trop jeune pour partir à la guerre. Pendant que son père anéantissait la famille de la Sorcière blanche, le Prince noir était resté tranquillement au château, à étudier.

Il se trouvait dans sa chambre, qui ouvrait sur la terrasse, quand il aperçut quelque chose tomber sur le dallage. Il sortit voir et découvrit un jeune faucon aux plumes d'or pur, blessé et apeuré.

Il était plus de minuit, ce soir-là, quand Alf se laissa doucement choir depuis le toit des écuries sur le pavé de la ruelle qui longeait l'arrière de Kyle House. La jeune femme s'immobilisa quelques instants dans la pénombre pour s'assurer que la ruelle était déserte. Elle avait revêtu son costume de Fantôme de St. Giles et elle préférait ne pas être aperçue par quiconque.

Dès que la nuit tombait, elle éprouvait le désir de danser sur les toits, de sentir la fraîcheur nocturne sur son cou et de trouver un ou deux gredins à mettre hors d'état de nuire. Si elle n'avait pas eu cette échappatoire pour se sentir libre, elle serait devenue folle depuis longtemps.

Après avoir découvert le corps sans vie de Crewe, Alf, Kyle et ses hommes étaient rentrés à Kyle House. Le trajet de retour, dans la voiture, avait été particulièrement sinistre. Personne ne parlait. Kyle paraissait en outre souffrir d'une migraine – Alf avait remarqué que cela semblait fréquent chez lui.

Quant à la jeune femme, elle s'était sentie déplacée au milieu d'eux. Sans compter qu'elle n'était pas le garçon qu'ils l'imaginaient être – que Kyle l'imaginait être.

C'est pourquoi elle s'était sentie impatiente de redevenir le Fantôme de St. Giles et d'en découdre avec les gredins qui hantaient le quartier.

Sauf qu'après plusieurs heures de déambulation, elle n'avait toujours rien trouvé de concret, sinon un voleur essayant de détrousser un mendiant et à qui elle avait administré une correction. Aussi demeurait-elle presque aussi nerveuse qu'à son départ.

Les toits et la lune n'avaient pas réussi à l'apaiser. Peut-être parce qu'elle ne savait pas elle-même ce qu'elle désirait. Retourner vivre à St. Giles et reprendre son existence de gamin des rues ? Ou rester chez Kyle, en devant affronter chaque jour sa virilité grisante ?

Elle était incapable d'adopter un parti.

Son errance terminée, elle prit le chemin du retour et franchit la grille de Kyle House du côté jardin.

La maison était plongée dans le noir. À l'exception d'une lumière provenant d'une porte-fenêtre, au rez-de-chaussée.

Alf s'immobilisa. Était-ce lui ? Était-il encore debout à cette heure ? Souffrait-il toujours de sa migraine ? Lorsqu'ils étaient rentrés, Jenkins – l'homme qui avait recousu Alf d'une main experte – avait donné à Kyle un verre rempli d'une quelconque mixture. Kyle l'avait bue d'un trait, comme s'il s'agissait d'un médicament.

Alf fronça les sourcils. Elle n'aurait pas dû s'inquiéter de savoir que Kyle souffrait de migraines récurrentes. Ce n'était pas son problème.

Cependant, elle s'en souciait.

La jeune femme remonta précautionneusement l'allée gravillonnée qui conduisait à la terrasse. Puis elle s'approcha de la porte-fenêtre éclairée. C'était celle de la bibliothèque – la pièce où elle avait été introduite, la première fois qu'elle était venue à Kyle House. Elle risqua un coup d'œil par la vitre et, de prime abord, la pièce lui parut déserte. Elle se sentit quelque peu déçue.

Puis elle remarqua ses grandes jambes qui se détachaient du fauteuil placé devant la cheminée, et elle retint son souffle.

Mais ses jambes demeuraient parfaitement immobiles.

Kyle s'était-il endormi ?

Elle voulut mieux voir, et son masque se retrouva pratiquement collé contre la vitre.

Une chandelle brûlait sur une petite table à côté du fauteuil. Il avait un livre ouvert sur les genoux, mais sa tête était renversée en arrière, ses yeux clos et sa bouche légèrement ouverte.

Oui. Il dormait bel et bien.

Alf savait qu'elle aurait dû s'éclipser sans bruit. Monter s'enfermer dans sa chambre et trouver elle-même un peu de repos. Si elle s'attardait, le danger était trop grand qu'elle finisse par être découverte.

Mais elle avait toujours été attirée par le danger.

Elle essaya la poignée de la porte-fenêtre et constata qu'elle n'était pas verrouillée. Elle la tourna donc, poussa le battant et pénétra dans la pièce.

Kyle ne réagit pas. Alf s'approcha sur la pointe des pieds, étonnée elle-même de son audace. Elle se faisait un peu l'impression d'être une voleuse.

Puis elle dévisagea longuement Kyle – qui n'était conscient de rien.

Il s'était débarrassé de sa perruque ainsi que de son veston, et il était assis en manches de chemise et gilet. Ses joues étaient légèrement ombrées par une barbe naissante. Les points de suture de sa blessure à l'arcade sourcilière avaient laissé sur son front de petites marques semblables à des pattes d'araignée.

Le regard de la jeune femme s'arrêta sur sa bouche. Ses lèvres étaient entrouvertes dans son sommeil, et la tentation était grande de les embrasser.

Très grande, même.

Certes, il appartenait à une autre, mais c'était la nuit et la nuit appartenait à Alf. Ce qui se passait à la lueur d'une chandelle ne comptait pas vraiment. De toute façon, Alf n'avait jamais rien possédé de sa vie, et le peu qu'elle avait pu s'approprier, elle l'avait volé ou récupéré.

Alors, pourquoi ne pas faire de même avec lui ?

Elle se pencha et pressa délicatement ses lèvres sur les siennes.

D'abord, il resta parfaitement immobile. Puis il leva les mains, comme s'il cherchait à lui attraper les bras.

Alf se redressa et recula légèrement.

Il ouvrit les yeux. Bizarrement, il ne semblait pas surpris de la voir dans sa bibliothèque.

La jeune femme sourit et, pour la première fois de la soirée, elle se sentit enfin à son aise. Elle posa les mains sur les épaules de Kyle et entreprit de s'asseoir sur ses genoux, face à lui.

Le livre tomba par terre.

Alf lui mordilla la lèvre inférieure.

Une bûche crépita dans la cheminée.

Ce fut comme une étincelle. Kyle prit l'initiative de leur étreinte. Il s'empara des lèvres d'Alf, presque avec nonchalance, comme s'il avait tout son temps. La jeune femme sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Kyle trouva le fermoir de sa tunique et l'ouvrit, écartant les pans. Dessous, Alf portait une chemise d'homme, qu'il ouvrit également. Et encore dessous ?

Rien du tout. Pas la moindre camisole.

La jeune femme sentit un courant d'air sur sa peau et entre ses seins. Mais il fut de courte durée. Sans cesser de l'embrasser, Kyle la fit pivoter légèrement dans ses bras, avant de refermer les paumes sur ses seins.

Alf eut un petit sursaut.

Ses paumes étaient un peu calleuses, mais ses caresses d'une infinie douceur. Il frôlait les tétons de la jeune femme pour l'exciter, jusqu'à ce qu'elle s'arque dans ses bras afin d'en réclamer davantage.

Il lui pinça alors un téton entre le pouce et l'index. Alf ressentit une décharge dans tout son corps.

Elle laissa échapper un gémissement de pur plaisir.

Kyle lui mordilla la lèvre inférieure avant de la lécher, en même temps qu'il continuait de titiller son téton.

Alf s'agrippa à ses épaules. Elle n'avait jamais fait cela avec quiconque – elle n'avait jamais été aussi proche physiquement d'un homme. Mais elle se sentait délicieusement libre, et elle voulait déjà plus. Elle avait envie de lui arracher sa chemise pour lui caresser le torse en retour.

Il écarta soudain sa main de son sein et elle gémit encore – cette fois, de déception.

Mais sa main réapparut bientôt.

Sur le haut de son pantalon moulant.

Alf retint son souffle en le sentant dégrafer les boutons un par un.

Puis il releva la tête et la dévisagea. Il ne dit rien, mais il haussa un sourcil interrogateur.

Alf inspira un grand coup et laissa ses bras retomber de côté – en guise d'assentiment silencieux.

Son regard toujours rivé au sien, Kyle immisça une main dans son caleçon de garçon. Alf sentit sa main caresser sa toison, approcher de son intimité.

Cette intimité qui faisait d'elle une femme, et non pas un garçon.

Kyle écarta les plis de sa féminité. Son regard, à la lueur de la chandelle, était à la fois intense et triomphant.

Alf tressaillit. Ses paupières battirent spontanément, comme si elles voulaient se fermer d'elles-mêmes.

Soutenir le regard de Kyle était plus ardu qu'escalader la façade d'un immeuble de quatre étages. Ou que se battre contre une bande de spadassins.

Plus ardu encore que devoir cacher sa véritable nature à chaque instant de sa vie.

Cependant, elle garda les yeux ouverts, car elle n'avait jamais été lâche. Le Fantôme de St. Giles était capable de regarder Kyle droit dans les yeux – même lorsqu'il se mit à lui caresser,

du bout des doigts, son petit bouton de rose.

Il hocha la tête, dans un signe d'approbation. Comme si elle venait de réussir une épreuve noble et courageuse.

En récompense, il s'empara à nouveau de ses lèvres, tandis que son doigt titillait toujours son clitoris. Alf lui caressa les cheveux – qu'elle trouva beaucoup plus soyeux au toucher qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle aurait voulu écarter les cuisses pour mieux s'offrir à lui, mais son pantalon l'en empêchait.

Elle gémit de plus belle – cette fois, contre ses lèvres.

Il était en train de la rendre folle...

Elle lui caressa la joue, les poils de sa barbe naissante lui picotant un peu la paume. Kyle immisça alors un doigt dans sa féminité, avec assurance, comme si elle était à lui.

Et comme s'il était à elle – quoique cela fût impossible.

Tout à coup, Alf eut l'impression de s'envoler vers les étoiles. Elle planait et planait au-dessus des toits de Londres, et elle eut le sentiment de pouvoir atteindre la lune.

C'était merveilleux.

Bien meilleur que lorsqu'elle le faisait toute seule.

Elle ferma les yeux, la respiration pantelante, et sentit ses lèvres esquissées d'elles-mêmes un sourire.

Elle était si détendue qu'elle ne se rendit pas compte qu'il avait entrepris de lui ôter son masque – sinon quand ce fut trop tard.

Hugh retira son masque à la femme assise sur ses genoux et, l'espace d'un instant, le monde bascula sur son axe.

Son visage était celui... d'un *garçon*. Le visage d'Alf.

Pourtant, il lui avait caressé les seins – des seins parfaitement galbés.

Et il avait glissé un doigt dans sa féminité.

Le monde retomba finalement à l'endroit.

C'était bien Alf qui était assis dans ses bras, son délicieux postérieur calé sur son membre. Mais, à présent, Hugh revisitait son anatomie à la lumière de ce qu'il venait de découvrir. Le nez un peu trop fin, les lèvres bien roses, les longs cils, la mâchoire trop délicate pour être celle d'un garçon, et le cou trop gracieux. Elle était si manifestement femme qu'il ne pourrait plus jamais la confondre avec un représentant du sexe masculin.

Alf était une fille.

À peine venait-il de percer la vérité que la jeune femme bondit sur ses pieds.

Elle lui arracha le masque des mains et s'éclipsa par la porte-fenêtre avant même qu'il ait eu le temps de réagir.

— Attends ! cria-t-il, courant après elle. Attends, bon sang !

Mais, le temps qu'il arrive à son tour à la porte-fenêtre, le jardin était désert.

Hugh essaya de percer l'obscurité du regard. S'était-elle cachée quelque part ? Elle n'avait quand même pas pu disparaître aussi vite !

Il sortit sur la terrasse.

— Alf ! appela-t-il doucement, pour ne pas l'effrayer.

Pas de réaction. Aucun mouvement.

Puis il se souvint de l'agilité avec laquelle elle escaladait les immeubles.

Il se retourna pour examiner la façade de Kyle House.

Mais elle n'était pas là non plus.

Par le diable !

Ne voyant pas quoi faire d'autre, Hugh rentra à l'intérieur et se planta devant la cheminée. Il était tenté de réduire tout l'épisode à une sorte de rêve alcoolisé.

Sauf qu'il savait pertinemment qu'il n'avait pas rêvé.

Il pouvait encore sentir son odeur. Il porta ses doigts à ses narines et inhala en fermant les yeux. Son membre, encore à moitié érigé, se redressa aussitôt.

Hugh s'était réveillé à son baiser, à la fois timide et audacieux. Il avait répondu sans hésiter, attirant la jeune femme dans ses bras et lui caressant les seins sans vergogne. Mais il n'avait pas cessé un instant de se demander pourquoi elle s'était introduite dans sa bibliothèque et pourquoi elle l'avait embrassé.

À présent, il se demandait pourquoi elle s'était enfuie. Son déguisement avait-il donc autant d'importance pour elle ? S'appelait-elle vraiment Alf, ou s'agissait-il également d'une façade ?

Bon sang, s'était-elle jouée de lui depuis le début ?

— Par le Christ ! s'exclama-t-il à haute voix, se passant rageusement une main dans les cheveux, alors qu'une soudaine pensée lui traversait la tête.

Quel âge avait-elle ? Quand il pensait qu'Alf était un garçon, il lui avait donné dans les seize ou dix-sept ans. Certes, si elle vivait réellement à St. Giles, il était peu probable qu'elle soit encore vierge. Sauf que...

Sauf que ses lèvres avaient légèrement tremblé. Et elle avait tressailli lorsqu'il l'avait caressée au plus intime de son anatomie.

Dieu du ciel ! Avait-il débauché une *enfant* ?

Quelques minutes plus tard, alors qu'Alf s'élançait pour sauter d'un toit sur un autre, la pointe de sa botte accrocha la gouttière. Elle tomba durement à plat ventre, avant de glisser le long du toit, entraînant quelques tuiles dans sa dégringolade qui s'écrasèrent sur le pavé. Ses jambes pendaient déjà dans le vide quand elle réussit enfin à stopper sa chute.

Elle resta quelques instants suspendue au-dessus de la ruelle en contrebas, tous les membres endoloris et un sanglot dans la gorge.

Idiot. Pauvre idiot.

Elle avait lourdement fauté. Et elle pouvait entendre les admonestations de Ned dans sa tête, tandis qu'elle cherchait désespérément un point d'appui pour se redresser. Là ! Elle débusqua un trou – probablement à l'endroit où une tuile s'était décrochée – et, agrippant une planche, elle parvint à remonter sur le toit.

Elle s'allongea ensuite sur le dos pour reprendre sa respiration et contempla la lune, le visage mouillé de larmes. Elle ne portait plus son masque – elle l'avait fourré dans sa tunique, qu'elle n'avait pas encore refermée. Elle commença par reboutonner sa chemise et, pour finir, sa tunique.

Ses doigts tremblaient.

Il l'avait vue.

Et maintenant, il *savait*.

Personne, en dehors de St. John, n'était au courant. Et même lui n'en parlait jamais avec elle. Il avait bien essayé une ou deux fois, mais soit elle avait changé de sujet, soit elle avait feint de ne rien entendre, jusqu'à ce qu'il renonce à la questionner sur le mode de vie qu'elle avait choisi.

Cette habitude qu'elle avait de perpétuellement se cacher.

Mais *Kyle*... Kyle avait encore la main sur sa féminité quand il avait dévoilé son visage. Il savait à présent qu'Alf et le Fantôme n'étaient qu'une seule et même personne. Et que c'était une

femme.

Elle était découverte.

Et elle ne savait pas quoi faire.

Peut-être devrait-elle s'enfuir. Rentrer à St. Giles et se terrer dans son refuge, loin de Kyle, de ses yeux noirs et de ses grandes mains.

« Ne laisse jamais personne découvrir la vérité, lui avait intimé Ned. Ne les laisse pas non plus s'approcher. Reste cachée le plus possible, Alf. Mieux vaut vivre en recluse que s'exposer au danger. »

Elle se releva, toute frissonnante, et regarda autour d'elle. Dans sa précipitation, elle n'avait même pas songé à voir où ses pas l'emmenaient.

Mais elle ne tarda pas à s'orienter.

Elle n'était pas très loin de Saint House – la demeure de St. John. Peut-être pourrait-elle sonner à sa porte et lui demander quoi faire ?

Elle remit le masque sur son visage et, prenant la direction de Saint House, elle poursuivit sa course sur les toits, mais en se montrant plus prudente que tout à l'heure. La lune guidait ses pas. Quand elle était petite fille, Ned lui répétait souvent que la lune était une dame bienveillante, au visage tout rond, qui veillait sur eux.

Saint House apparut bientôt. C'était une vieille demeure, avec deux ailes surgissant du corps principal pour former une cour. Alf bondit sur le toit de l'aile droite. De là, elle constata qu'une fenêtre était allumée au dernier étage du corps central.

Juste à côté de la pièce où ils s'entraînaient à l'escrime. Alf savait qu'il s'agissait de la nursery.

La jeune femme s'accroupit au bord du toit pour mieux voir. Sans doute l'une des nurses surveillait-elle le sommeil de la petite fille de St. John.

Mais une silhouette passa devant la fenêtre, et Alf reconnut aussitôt lady Margaret. *Meg*. C'était ainsi que St. John l'appelait le plus couramment. Elle faisait les cent pas en berçant son bébé dans les bras. Ses cheveux dénoués cascadaient sur ses épaules, et sa robe de soie colorée laissait deviner qu'elle était enceinte d'un autre enfant.

Alf retint son souffle. St. John apparut à son tour. Il dit quelque chose à Meg, avant de l'embrasser au-dessus du bébé endormi.

Incapable d'en voir davantage, Alf préféra détourner la tête. Ce n'était pas bien d'observer une scène purement privée, mais ce n'est pas la raison pour laquelle elle sentit ses yeux se mouiller de larmes. Et ce n'est pas non plus la raison pour laquelle elle reprit sa course sur les toits de la ville.

Elle ne connaîtrait jamais un tel bonheur domestique. En tout cas, pas en étant habillée comme un garçon ou déguisée en Fantôme de St. Giles. De toute façon, elle n'avait aucune perspective dans la vie. Soit elle retournait à St. Giles et reprenait son ancienne existence, mais avec la peur constante des Gorges écarlates ou de leurs semblables, soit elle rentrait chez Kyle.

Ce qui était impossible.

Enfin, pas si impossible que cela, à bien y réfléchir...

Après tout, elle n'avait rien fait de mal.

Alf s'arrêta dans sa course et s'appuya contre une cheminée, pour réfléchir au clair de lune. S'habiller en garçon n'était pas un péché.

Elle s'essuya les yeux.

En outre, l'enquête qu'elle avait commencée avec Kyle était loin d'être terminée. Ils devaient anéantir les Seigneurs du Chaos. Probablement Kyle n'aurait-il plus très envie de travailler avec

elle, à présent. Cependant, il avait quand même besoin d'elle. Elle était la seule personne de sa connaissance à lui permettre d'infiltrer St. Giles. Et Alf n'avait pas son pareil pour collecter les informations précieuses.

Quant au baiser de tout à l'heure... Elle craignait que Kyle ne veuille plus jamais l'embrasser, maintenant qu'il savait que le Fantôme de St. Giles et Alf n'étaient qu'une seule et même personne. Mais si elle ne retournait pas là-bas, elle n'aurait jamais aucune certitude.

Elle n'avait rien à perdre. Rien.

Quand cette affaire serait terminée, cette fois elle retournerait vraiment à St. Giles. Et si Kyle ne disait à personne ce qu'il avait appris, elle pourrait redevenir Alf le garçon. Exactement comme avant.

Sa respiration s'était calmée. Alf abandonna sa cheminée et rebroussa chemin.

Dix minutes plus tard, elle descendit le long d'une gouttière de Kyle House, pour réintégrer sa chambre dans le carré des domestiques. Sa fenêtre étant restée grande ouverte après qu'elle fut sortie, plus tôt dans la nuit, dans son déguisement de Fantôme, elle n'eut aucune peine à rentrer par la même voie.

Elle cacha ses lames et sa tenue de Fantôme sous le lit. Puis elle se débarbouilla à sa table de toilette. Après quoi, elle alla se glisser sous les draps et refusa de se soucier de ce qu'elle dirait à Kyle le lendemain matin.

Mais, au moment de s'endormir, ses pensées dérivèrent sur une bouche sensuelle qui souriait de mâle satisfaction, et sur deux mains solides qui l'avaient caressée là où personne ne l'avait encore touchée.

Pourrait-elle vraiment retrouver sa vie d'avant ? se demanda-t-elle.

9

Le Sorcier noir n'était pas un père aimant. Il éduquait son fils comme il gouvernait son royaume : par la crainte et la violence.

Le Prince noir n'avait jamais possédé d'animal domestique, bien qu'il en ait eu souvent envie. Aussi prit-il délicatement le faucon doré pour le porter dans sa chambre. Puis il plaça une petite couverture dans une boîte en bois et déposa le faucon à l'intérieur. Les jours suivants, le prince se chargea de nourrir lui-même l'oiseau, dans le plus grand secret, en lui donnant une partie de la viande de ses propres repas.

Le lendemain matin, Hugh se réveilla avec la migraine, le sexe raide et le vague souvenir d'avoir rêvé d'un garçon masqué qui se transformait en femme aguicheuse.

Il s'assit dans ses draps et se massa les tempes. Bon sang, sa vie était déjà assez compliquée comme cela, et il n'avait pas besoin de cette épreuve supplémentaire !

Le Fantôme avait su le séduire par sa grâce et son courage. Cependant, c'était une créature sans nom. Et sans visage.

Mais dès lors que le Fantôme s'appelait en réalité Alf, tout devenait différent.

Hugh n'avait plus envie de la connaître davantage. De s'inquiéter pour elle. De la désirer.

Ce qu'il avait éprouvé pour Katherine l'avait mené au désastre. Or, ce qu'il éprouvait pour le Fantôme – pour Alf – était plus ou moins de la même nature.

Et il avait d'autres sujets de préoccupation beaucoup plus importants.

En particulier, trouver une nouvelle piste pour le mener aux Seigneurs du Chaos.

Cette idée le poussa à se lever et à s'adonner rapidement à sa toilette. Il devait de toute urgence rassembler ses hommes et échafauder un nouveau plan. Cependant, après avoir quitté sa chambre, ses pas le conduisirent vers l'étage du dessus. Une force mystérieuse l'attirait vers la chambre d'Alf, même s'il se doutait qu'elle ne s'y trouverait plus. Peut-être avait-elle laissé derrière elle un indice qui lui permettrait de la localiser ? Dans le cas contraire, il enverrait Bell à la taverne du Bouc unicolore pour tenter de savoir où elle logeait.

En revanche, si elle avait décidé de se cacher...

Hugh grimpa les dernières marches en grimaçant. St. Giles était un vrai dédale de ruelles étroites et d'immeubles imbriqués les uns dans les autres. Alf connaissant le quartier comme sa poche, elle pourrait facilement y disparaître. Et il ne la reverrait jamais.

Comment avait-elle pu survivre à toutes ces années ? Elle lui avait raconté que les Gorges écarlates ne l'aimaient pas – et encore moins depuis qu'il l'avait enrôlée. Elle risquait gros s'ils réussissaient à remonter sa trace. Peut-être même était-elle déjà tombée dans leurs griffes.

Cette idée le rendit soudain très malheureux.

Parvenu dans le couloir, Hugh marcha tout droit jusqu'à sa porte, qu'il ouvrit, préparé mentalement à la trouver déserte.

Le spectacle qu'il découvrit le cloua sur place.

Elle était là.

Alf était couchée sur le flanc dans le lit, ses cheveux éparpillés sur l'oreiller. Mais elle n'était pas seule. Les deux fils de Hugh étaient lovés de chaque côté d'elle. Alf portait sa chemise de garçon et Peter s'agrippait au col du vêtement, la tête calée sous le menton de la jeune femme. Kit l'enlaçait dans le dos. Ils la serraient si étroitement qu'elle ne pouvait bouger, même dans son sommeil. Comme si elle était devenue essentielle à leur existence.

Hugh était soulagée de la voir, mais étonné qu'elle ait choisi de revenir. Et comment ses fils étaient-ils arrivés jusqu'à elle ? S'étaient-ils eux-mêmes invités au beau milieu de la nuit ? La nurse était-elle au courant de leur absence ?

Mais Hugh se posait encore une autre question.

Quel réconfort trouvaient-ils chez Alf qu'ils ne pouvaient pas trouver chez lui, leur père ? Ni même auprès d'Iris, une femme qu'ils connaissaient pourtant depuis toujours ?

Quel sortilège cette frêle créature avait-elle donc jeté sur toute leur famille ?

À cet instant, Alf rouvrit les yeux et Hugh se raidit.

Ses yeux étaient encore ensommeillés, et sa vision un peu vague. Mais dès qu'elle l'aperçut, son regard s'aiguïsa. Et Hugh reconnut l'expression goguenarde qu'il avait souvent vue chez Alf, le garçon insolent.

Sauf que maintenant, c'était une moquerie féminine.

Puis ses lèvres – avait-il été aveugle pour croire que de telles lèvres appartenaient à un garçon ? – s'incurvèrent en un sourire. Un vrai sourire. Chaleureux comme le soleil. Comme la joie et l'espoir.

Un sourire de femme.

Un sourire *séducteur*.

Hugh s'aperçut que sa migraine avait disparu et que son membre se raidissait de nouveau. Tout cela à cause de cette femme-enfant, de ce fantôme énigmatique qui consolait ses enfants et qui menaçait de lui ôter la raison.

Il détourna la tête, furieux de sa propre faiblesse.

— Lève-toi et retrouve-moi en bas. Nous devons échafauder un nouveau plan pour circonvenir les Seigneurs du Chaos.

— Bien, patron, murmura-t-elle d'un ton que Hugh jugea ironique.

Mais peut-être était-ce seulement dans son imagination.

Alf regarda Kyle sortir de la chambre, et son sourire s'évanouit.

Il n'avait pas dit un mot sur ce qui s'était passé cette nuit. Il n'avait même pas mentionné qu'il savait maintenant qu'elle était une femme.

Tout était donc redevenu normal.

Pourquoi, dans ce cas, ressentait-elle un douloureux pincement au cœur ? N'était-ce pas ce qu'elle avait voulu ? Tirer un trait sur cette nuit. Reprendre son existence comme avant, dans la peau d'Alf, le garçon – et dans le costume du Fantôme de St. Giles la nuit.

Malheureusement, ce n'était pas aussi simple.

Car si Kyle paraissait pouvoir tout oublier très facilement, Alf n'y parvenait pas.

Elle soupira et s'assit.

Peter roula contre elle avec un petit gémissement plaintif, tandis que Kit bâillait à s'en décrocher la mâchoire.

Alf sourit aux deux garçons.

— Levez-vous, garnements.

Ils s'étaient introduits dans sa chambre peu après son retour, et Alf avait été trop épuisée pour les chasser.

— J'ai pas envie, dit Peter.

— Il le faut, insista Alf.

Elle ne pouvait pas s'habiller avant leur départ.

— Si vous ne retournez pas très vite dans vos lits, votre nurse va s'apercevoir de votre disparition, ajouta-t-elle.

— Viens, Peter, dit Kit, se glissant hors du lit. Annie nous privera de dessert ce soir si elle découvre que nous avons dormi chez Alf.

Peter protesta pour la forme, mais il se mit à quatre pattes pour descendre du lit. Puis il se redressa de toute sa hauteur. Ses cheveux blonds lui retombaient sur le visage et lui donnaient un air adorable.

Alf le recoiffa avec sa main.

— Ça va mieux, Peter ?

Le garçon hocha la tête. À son arrivée, il avait le visage mouillé de larmes et son grand frère le tenait par la main. Alf n'avait rien dit. Elle s'était contentée de leur faire de la place dans son lit, puis elle leur avait chanté une berceuse que Ned lui avait apprise autrefois. Et ils s'étaient endormis.

Peter leva ses grands yeux bleus sur elle.

— Tu reviendras nous voir ?

Alf lui fit un clin d'œil.

— Bien sûr.

— Et tu nous rechanteras la chanson de la lune ? demanda-t-il d'un ton anxieux.

La jeune femme eut envie de l'embrasser. Mais cela aurait paru déplacé de la part d'Alf, le garçon. Alors elle se contenta de sourire.

— Oui, c'est promis.

— Viens, Peter ! appela Kit, qui était déjà à la porte.

Peter courut le rejoindre.

— N'oublie pas ! lança-t-il à Alf, avant de disparaître dans le couloir à la suite de son grand frère.

Alf soupira. Hannah lui manquait. Elle n'avait pas eu l'occasion de rendre visite à la fillette depuis qu'elle logeait à Kyle House. Elle aurait aimé trouver un moyen pour faire venir Hannah et Mary Hope ici. Elle rêvait de voir les deux filles jouer dans la nursery avec Peter et Kit. Ce qui ne manquerait sans doute pas d'être amusant. Car il était probable que Peter et Hannah se chamailleraient pour tout et pour rien.

La jeune femme secoua la tête avec véhémence. Inutile d'espérer l'impossible.

Elle se leva et commença de se préparer pour la journée. En premier lieu, elle vérifia sa blessure. Elle était un peu rouge, mais les points de suture avaient tenu. Puis elle se lava rapidement, avant de s'habiller.

Une demi-heure plus tard, elle descendait l'escalier.

À cette heure-ci, tout le personnel avait bien sûr déserté cet étage, pour vaquer à ses occupations dès le lever du jour. Alf se réjouit de ne pas être domestique. Elle avait toujours trouvé pénible et ingrat de devoir travailler pour des aristos.

Son intention était de se rendre aux cuisines, pour voir si elle pouvait se procurer une tartine et une tasse de thé en guise de petit déjeuner. Mais au moment d'atteindre le rez-de-chaussée, elle entendit des hommes se disputer.

Or la curiosité avait toujours été son péché mignon.

Aussi traversa-t-elle le vestibule pour gagner la bibliothèque. Là où elle avait embrassé Kyle hier soir.

Et là où il avait posé avec une telle audace ses mains sur son corps, comme s'il en avait tous les droits.

À mesure qu'elle approchait, elle pouvait discerner le mobile de la dispute.

— Ta propre chair et ton propre sang ! criait un homme avec un accent faubourien. Nous te demandons simplement ce que ta mère aurait souhaité que tu nous donnes, si elle était encore de ce monde.

— Ne braille pas comme ça sur Sa Grâce, dit une autre voix, à la tonalité éraillée. C'est un brave garçon. Il ne laissera jamais son vieil oncle Jack mourir de faim dans la rue.

— Je vous ai déjà donné beaucoup d'argent, mon oncle, répliqua sèchement Kyle.

— Tu vois, p'pa ? reprit la première voix. Il a déjà oublié d'où venait sa mère. J'en ai assez ! Je vais quand même pas ramper pour quelques pence.

Un gaillard fortement charpenté aux cheveux noirs sortit en furie de la bibliothèque et faillit heurter Alf.

La jeune femme le regarda s'éloigner. Son allure et sa carrure lui rappelaient Kyle... à ceci près qu'il portait un vieux costume marron élimé.

Quand il eut disparu, elle risqua un œil dans la bibliothèque par la porte restée grande ouverte.

Kyle, en perruque blanche, était debout devant la cheminée. Il portait un costume bleu marine sur un gilet gris colombe et une chemise d'un blanc immaculé. Un homme à la chevelure grisonnante se tenait à côté de lui. Il était presque aussi grand que Kyle, mais il avait les épaules affaissées et il inclinait la tête, comme s'il se soumettait. Il y avait derrière lui un autre homme brun, de la même carrure que celui qui avait croisé Alf. Il contemplait le feu d'un œil vide et serrait dans ses mains un chien en peluche.

L'homme aux cheveux grisonnants se rapprocha de Kyle.

— Je suis désolé, Votre Grâce. Sincèrement désolé. Comme vous le savez, Thaddeus a toujours eu mauvais caractère. Et il est très fier. Sans doute plus fier que ne devrait l'être un simple boucher, je vous le concède. Mais nous ne vous demandons vraiment qu'un tout petit prêt. Quelques livres suffiront, pour moi et les garçons. De quoi réparer la toiture. Nous vous en serions infiniment reconnaissants.

Il courba de nouveau la tête, avant de s'éloigner vers la porte. Son regard, cependant, paraissait un peu trop innocent.

— Riche comme vous êtes, vous ne vous en apercevrez même pas, ajouta-t-il.

Il y eut un silence. Puis Alf vit Kyle se tourner vers l'autre homme, qui n'avait pas bronché.

— Comment vas-tu, Billy ?

Billy sourit en entendant son nom et montra sa peluche.

— Chien, dit-il.

Kyle le dévisagea quelques instants, avant de reporter son attention sur son oncle.

— Au moins, il semble bien nourri.

Le vieil homme se redressa d'un coup, d'un air offensé.

— Évidemment, qu'il est bien nourri ! Et bien habillé. C'est mon fils.

Kyle hocha la tête.

— Je vous donnerai cent livres, pour réparer le toit de la boutique et acheter ce qui vous sera nécessaire.

Alf tressaillit. Cela représentait beaucoup d'argent – une fortune, pour quelqu'un comme elle.

Ou pour des gens comme ceux-là.

Le vieil homme remercia avec effusion. Kyle lui serra la main et retourna se planter devant la cheminée, tandis que les deux autres quittaient la pièce. Alf ne fut pas surpris de voir que l'oncle était pressé de partir, maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il désirait.

La jeune femme resta sur le pas de la porte, à observer Kyle.

Il contemplait le feu d'un visage dénué d'expression.

— As-tu mangé ?

Il devait se douter qu'elle avait tout entendu – ou, du moins, la fin de la conversation.

— Comment êtes-vous devenu duc ? demanda-t-elle.

Il parut surpris de sa question.

— Je croyais que tu étais au courant. Je suis le fils du roi.

— Oh, ça j'ai bien compris, répondit-elle, entrant dans la pièce. Mais qui était votre mère ?

Il s'esclaffa.

Alf haussa les sourcils.

— Excuse-moi, dit-il, secouant la tête. Tu es si déroutante. Tu parais tout savoir, et en même temps tu ignores manifestement qui était ma mère, alors que tout Londres est probablement au courant. Du moins, tous ceux qui lisent les journaux à scandale.

— Je ne les lis pas, patron.

— Non ?

Il l'examina, comme si elle était véritablement une étrange créature.

— Sais-tu lire ? ajouta-t-il.

— Évidemment, répliqua-t-elle, se sentant vaguement insultée. Je ne pourrais pas faire mon métier, sinon. Je suis souvent obligée de lire des messages ou de la correspondance.

— J'aimerais bien qu'un jour, tu me racontes comment tu as appris à lire. Mais, pour répondre à ta question, ma mère était une actrice, née dans une famille de bouchers, comme tu viens de l'entendre. Elle s'appelait Judith Dwyer. Elle a attiré l'attention de Sa Majesté et ma naissance a été la conséquence de leur rencontre.

Alf fronça les sourcils.

— Mais... cela ne m'explique pas pourquoi vous êtes devenu duc.

— Ah, fit-il, haussant les épaules. Le roi m'a reconnu et il a créé pour moi le titre de duc de Kyle, qu'il a généreusement pourvu de terres et d'argent. J'ai eu des précepteurs et j'ai ensuite fréquenté un collège très huppé. Il fallait me préparer à devenir duc, de la même manière que n'importe quel aristocrate. Mais ma mère n'a jamais changé, pour sa part. Quand elle était fatiguée, elle retrouvait son accent faubourien. Un peu comme le tien.

Il sourit tristement, avant de continuer :

— Ma mère s'est enfuie de sa maison à douze ans, pour rejoindre une troupe de théâtre. Apparemment, elle était bonne actrice, même si je doute que ce soit ses talents sur scène qui aient attiré l'œil du roi. Car elle était surtout très belle. Après le roi, ma mère n'a pas eu d'autre

amant, et pourtant les propositions n'ont jamais manqué. J'ai cru comprendre qu'elle avait commis l'erreur fatale de tomber amoureuse de lui. Elle a beaucoup souffert de leur rupture, alors que moi, je n'ai retiré que des bénéfices de leur liaison.

Et, tournant son regard vers Alf, il ajouta :

— Elle est morte quand j'avais dix-sept ans. J'étais loin d'elle, à l'école.

— Je suis désolée, murmura la jeune femme.

Il eut un sourire amer.

— Pourquoi l'être ? C'était il y a longtemps, maintenant. Et je possède le titre, les terres et l'argent. Voilà qui vaut bien l'affection d'une mère, non ?

Alf préféra ne pas répondre à cela.

— Qui étaient les hommes qui viennent de partir ?

— Son frère et ses deux fils. Ils ont repris le commerce familial. Je ne les vois que lorsqu'ils ont besoin d'argent.

— Vous ne devriez pas céder, dit Alf, d'une voix abrupte qui résonna dans la bibliothèque. Ils vous réclameront toujours davantage.

Il la regarda d'un air intrigué.

— J'aurais pensé que tu prendrais leur défense. J'ai beaucoup d'argent, et pas eux. En outre, ils sont de mon sang.

Alf haussa les épaules.

— Pourquoi devrais-je sympathiser avec ces hommes ? Je ne les connais pas. Et puis, le monde a toujours compté des riches et des pauvres. C'est comme ça. Leurs récriminations et votre culpabilité n'y changeront rien. Vous pourriez leur donner davantage d'argent, ils ne seraient pas satisfaits pour autant.

Il arqua les sourcils.

— Ainsi, tu ne crois pas que je devrais aider ceux qui sont dans le besoin ?

Alf esquissa un sourire. Elle ne tomberait pas dans son piège.

— Je n'ai pas dit ça, patron. Aidez qui vous voulez. Mais ne vous laissez pas abuser par ceux qui seraient prêts à vous saigner à blanc sans le moindre remords. Ils ne méritent pas votre compassion. Quelle que soit votre fortune. Ou votre lien de parenté avec eux.

Il la dévisagea quelques instants, avant de lâcher :

— Tu es bien cynique, pour quelqu'un d'aussi jeune, Alf.

Elle se sentit presque insultée.

— Je ne suis pas cynique, je suis pragmatique. Et à quel âge devient-on cynique dans votre monde, patron ? J'ai vingt et un ans, et là d'où je viens, c'est déjà vieux. N'oubliez pas que je suis née et que j'ai grandi à St. Giles.

— Je m'émerveille d'autant plus que tu aies pu garder un reste d'innocence.

Alf s'interrogea. Hier soir, elle était encore totalement innocente, avant qu'il ne la caresse. L'avait-il deviné ? Était-ce à cela qu'il faisait allusion ?

Kyle fit un pas vers elle. Elle attendit. Malgré son récit sur ses origines, il faisait plus duc que jamais. Et Alf avait terriblement envie...

Un mouvement, dans son dos, la fit se retourner. Lady Jordan était à la porte de la bibliothèque.

Elle regarda Kyle et Alf d'un air intrigué.

— Eh bien ? demanda-t-elle à Kyle. Comment s'est passée ton entrevue avec sir Aaron ?

— Sir Aaron Crewe est mort, répondit Hugh.

Iris sentit son cœur se glacer d'horreur. Elle porta instinctivement une main à sa bouche.

Hugh semblait distant. Presque inapprochable. Et Iris était surprise de le voir encore avec cet étrange garçon – Alf.

— Tu ne l'as... ?

— Non, la coupa-t-il. Il était déjà mort quand nous sommes arrivés chez lui.

— Il s'est pendu, précisa Alf, avant d'ajouter poliment : Milady. Du moins, c'est ce qu'on a cherché à nous faire croire.

Iris dévisagea un instant Alf, avant de reporter son attention sur Hugh.

— Mon Dieu ! Que veut-il dire ?

Hugh soupira, comme si sa question – ou même sa seule présence – lui était importune. Elle en éprouva beaucoup de peine, mais s'obligea à se ressaisir. Katherine avait été sa meilleure amie, et cela depuis l'enfance. Iris l'avait aimée. Certainement plus que Hugh ne l'avait aimée – en tout cas, vers la fin. Elle devait donc à Katherine de s'assurer que sa mort ne resterait pas impunie.

Alors elle regarda Hugh Fitzroy, duc de Kyle, droit dans les yeux :

— Explique-moi.

— Viens, dit-il. Allons dans le salon rouge. Tu y seras plus à ton aise. Et je nous ferai servir du thé.

Il lui offrit son bras et l'escorta hors de la bibliothèque. Alf les suivit.

La présence de ce garçon semblait être devenue permanente.

Le salon rouge avait été la pièce préférée de Katherine pour prendre le thé et parler ragots. Iris eut un petit pincement au cœur en pénétrant dans la pièce avec Hugh. Elle avait connu tant d'après-midi heureux ici, à paresser en compagnie de Katherine.

Elle jeta un regard à Hugh. Elle se demandait s'il avait conscience que Katherine avait passé du temps à choisir le tissu cramoisi qui recouvrait les murs, et qu'elle avait changé trois fois d'avis sur la forme des pieds des fauteuils tendus de soie rose qu'elle avait fait fabriquer spécialement pour cette pièce.

Non, conclut-elle, s'installant dans le sofa vieil or que Katherine envisageait de remplacer juste avant de mourir. Il ignorait tout cela. Au fond, Iris ne serait pas surprise d'apprendre que Hugh avait détesté sa femme.

Il aurait eu de bonnes raisons, cela dit.

Iris soupira tristement.

Hugh échangeait quelques mots avec un valet, probablement pour commander le thé. Alf s'assit face à Iris, sur l'un des fameux fauteuils tendus de soie rose, et celle-ci en profita pour l'examiner discrètement. Le garçon portait une veste élimée, trop grande pour lui, et ses cheveux tirés en arrière étaient coiffés à la va-vite. À un moment, il tourna la tête pour voir si Hugh en avait fini avec le valet. Iris tressaillit en découvrant son profil.

Parce que ce n'était pas un profil de jeune homme.

Le cou était trop gracieux – et dépourvu de pomme d'Adam. À présent les mouvements d'Alf, ou même sa démarche, qui avaient parfois intrigué Iris, s'expliquaient pleinement. Oh, certes, elle portait très bien son déguisement masculin, mais Iris n'était plus dupe.

Hugh les rejoignit pour s'asseoir dans le fauteuil voisin de celui d'Alf, si bien qu'Iris se retrouva face à eux deux.

Un peu comme s'ils formaient un front commun.

Iris s'interrogea. Hugh avait-il découvert la supercherie ?

Mais dès qu'il prit la parole, elle se retrouva absorbée par tout autre chose.

— Nous pensons que Crewe a été assassiné, dit-il.

— Nous ? releva Iris, d'une voix plus coupante qu'elle ne l'aurait souhaité.

Hugh parut légèrement surpris de sa réaction.

— Je m'étais rendu chez lui avec Alf et mes hommes. Jenkins a examiné le corps. Certains éléments nous poussent à exclure le suicide.

— Quels éléments ? demanda Iris.

Il hésita, et Iris comprit qu'il cherchait ses mots pour ne pas heurter sa sensibilité. Une lady se devait toujours d'être ménagée.

Mais Alf n'avait pas de ces précautions.

— Nous n'avons trouvé ni chaise ni tabouret en dessous de l'endroit où Crewe était supposé s'être pendu. C'est donc que quelqu'un l'a hissé dans le nœud coulant.

Hugh grimacha.

— Oui. Par ailleurs, Jenkins nous a expliqué, à notre retour ici, avoir découvert des ecchymoses sur le corps. Des ecchymoses qui ne pouvaient pas résulter de la pendaison.

Iris s'apprêtait à poser une nouvelle question quand des servantes entrèrent avec le thé. Il était accompagné de scones tout juste sortis du four, de beurre et de confiture.

Elle attendit que les servantes aient disposé le tout sur la table basse et soient reparties, pour demander :

— Pourquoi Jenkins n'a-t-il pas mentionné ces ecchymoses alors que vous étiez encore tous là-bas ?

— Parce qu'un ami de Crewe, le comte d'Exley, est arrivé avant qu'il n'en ait le loisir.

— Exley ? Je ne vois pas...

— Il est membre des Seigneurs du Chaos, précisa Hugh. C'est l'un des quatre noms figurant sur la liste que m'a donnée le duc de Montgomery. Peut-être n'est-ce qu'une simple coïncidence s'il s'est rendu chez Crewe peu après sa mort, mais j'en doute fortement.

— Tu penses que le comte l'aurait assassiné ?

— Plus exactement, qu'il aurait pu commanditer son assassinat.

— Seigneur Dieu ! murmura Iris, choquée. Que comptes-tu faire, à présent ?

— Je vais devoir repartir de zéro. Enquêter sur les trois autres noms de la liste. En particulier Exley.

Iris servit le thé pour tout le monde.

— Puisque tu sais qu'Exley et les deux autres appartiennent à la confrérie, pourquoi ne pas tout simplement les faire arrêter ?

Hugh prit la tasse qu'elle lui tendait.

— Sur quelles charges ? Parce que leurs noms figurent sur une liste dressée par le duc de Montgomery ? Et que nous le suspectons d'appartenir à une société secrète ? Malheureusement, nous ne disposons d'aucun témoin qui pourrait certifier les avoir vus à une assemblée des Seigneurs du Chaos. Les victimes de leurs orgies – du moins, celles qui ont survécu et que j'ai pu rencontrer – sont trop effrayées pour parler. En outre, les Seigneurs du Chaos portent tous des masques.

Il reposa sa tasse.

— Sans compter que la plupart des adeptes de la confrérie ignorent l'identité des autres membres, conclut-il, frustré.

— Mais certains sont parfaitement au courant, intervint Alf, qui mordillait un scone en prenant garde à ne pas faire tomber de miettes sur ses genoux. Montgomery vous l'a expliqué

dans sa lettre.

Iris fronça les sourcils.

— Quelle lettre ?

— Le duc de Montgomery correspond avec moi, expliqua Hugh. La plupart de ses lettres ne renferment rien d'important, mais à une ou deux reprises il a lâché certaines informations utiles. Dans sa dernière lettre, il assurait que les Seigneurs du Chaos tiennent à jour une liste de tous leurs adeptes. Si nous parvenons à mettre la main sur cette liste, c'est toute la confrérie que nous pourrions abattre.

— Je vois, fit Iris.

Elle but une gorgée de thé, avant de reprendre :

— Donc, Crewe et Exley figuraient sur la liste que tu as reçue ?

— Oui.

— Et quels étaient les deux autres noms ?

— Lord Chase et le vicomte de Dowling.

— Oh ! s'exclama Iris, écarquillant les yeux.

Hugh fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

— Le vicomte de Dowling, dit-elle, une note d'excitation dans la voix. C'est une relation d'affaires de Henry.

Et, pour Alf, elle expliqua :

— Mon frère aîné, Henry Radcliffe. J'habite chez lui et son épouse, Harriet.

Puis, reportant son attention sur Hugh, elle enchaîna :

— Je l'ai déjà rencontré. Lord Dowling est régulièrement invité aux dîners que donne Harriet.

— Depuis combien de temps Henry et lord Dowling se connaissent-ils ? demanda Hugh d'une voix parfaitement calme.

— Des années, je crois, répondit Iris.

Elle essaya de se souvenir de la première fois où elle avait entendu Henry mentionner le vicomte, mais sans succès.

— Je l'ignore avec précision, reprit-elle. Mais, en tout cas, avant la mort de mon mari. Quand je suis partie habiter chez lui, Henry fréquentait déjà lord Dowling.

— Donc, au moins cinq ans, calcula Hugh.

Iris sentit soudain sa tasse trembler dans ses doigts.

— Tu ne penses quand même pas que mon frère...

— Porte-t-il un dauphin tatoué au poignet ? demanda Alf.

Iris aurait pu s'offenser de son intervention, mais elle devait reconnaître que cette jeune femme possédait un certain sens pratique.

— Pas que je sache.

— Ce n'est pas parce qu'il connaît ce vicomte qu'il est forcément l'un d'eux, suggéra Alf.

— Non, en effet, approuva Iris.

Elle but une autre gorgée de thé pour se donner des forces.

Hugh tapotait ses doigts sur son genou.

— Iris, pourrais-tu arranger un dîner avec Harriet ? Un dîner où je serais invité au même titre que lord Dowling ?

— Oui, bien sûr. Mais je crois qu'il y aurait un moyen encore plus simple de le rencontrer.

Et elle expliqua, d'un ton de conspiratrice :

— Dans quinze jours, lord Dowling donnera un bal masqué. Nous avons tous trois reçu une invitation. Mais, demain, mon frère et sa femme partent à la campagne pour trois semaines. Et comme c'est un bal masqué...

Hugh afficha un grand sourire.

— Je pourrai m'y rendre à la place de ton frère.

10

Quand le faucon doré fut rétabli, le Prince noir lui fixa un chaperon sur la tête et attacha à ses pattes de courtes lanières de cuir affublées de clochettes qui tintinnabulaient à chaque mouvement de l'oiseau. Puis le jeune prince enfila un grand manteau et il cacha le faucon dessous. Et il s'éloigna, à cheval, du château de son père jusqu'à ce qu'ils se retrouvent seuls dans la campagne, sans personne pour les épier.

Alors il entrouvrit le capuchon de l'oiseau et lui murmura à l'oreille : « Je vais t'appeler Désir. »

Hugh sentit ses muscles se tendre. La perspective de la traque activait tous ses sens.

Se penchant dans son fauteuil rose, il plaqua les coudes sur ses genoux.

— Si je peux m'introduire chez Dowling, je profiterai du bal pour fouiller sa maison.

— Vous serez vite repéré, patron, observa Alf, sa tasse de thé à la main. Un grand gaillard comme vous se fera remarquer dans les couloirs.

Hugh se tourna vers elle et se souvint tout à coup qu'elle était le Fantôme de St. Giles. Elle savait se battre – il avait combattu à ses côtés – et elle gagnait son pain en glanant des informations. Il serait donc idiot de ne pas l'utiliser. Pourquoi diable n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Elle était une chasseresse – *sa* chasseresse.

Il lui sourit.

— Alors tu fouilleras la maison à ma place. Nous t'emmènerons comme valet.

Iris arqua un sourcil.

— Alf est un peu petit pour être valet, fit-elle remarquer.

Hugh balaya l'argument d'un revers de main, sans cesser de regarder Alf. Ses joues avaient pris des couleurs. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes. Était-ce à cela qu'elle ressemblait lorsqu'elle était excitée ? Hugh, en tout cas, brûlait d'envie de l'attirer sur ses genoux et de l'embrasser avec fougue.

Il répondit à Iris, mais ses paroles s'adressaient à Alf.

— Personne ne prête jamais grande attention aux domestiques.

Iris les fixait tous deux d'un air intrigué.

— Mais...

— Alf viendra avec nous, c'est tout vu, la coupa Hugh avec le plus de gentillesse possible.

Alf esquissa un sourire. Mais ses joues étaient de plus en plus colorées.

— Très bien, dit Iris.

Son ton abrupt résonna dans le silence de la pièce.

Alf s'éclaircit la voix et coula un regard en direction d'Iris, avant de demander à Hugh :

— Comment comptez-vous procéder ?

— Il faudra que nous évoquions ensemble toutes les éventualités pour le soir du bal. Que faire si ça tourne mal, par exemple. Mais, d'ici là, nous devons d'abord savoir comment est agencée la maison. Peux-tu t'en occuper ?

— Bien sûr.

Elle se releva, et Hugh remarqua combien elle était menue. Ce n'était pas étonnant qu'elle ait réussi à se faire passer pour un garçon pendant tant d'années. Elle avait les hanches minces et sa silhouette était aussi délicate que celle d'un oiseau. Mais elle contredisait si souvent Hugh, ou lui donnait si souvent son avis sans aucun ménagement, qu'il était facile d'oublier qu'elle n'en imposait pas physiquement.

Elle avait beau savoir se battre, elle n'en demeurait pas moins une femme.

Hugh hésita un instant. Un gentleman digne de ce nom ne songerait pas à exposer ainsi une femme au danger. Un gentleman lui annoncerait qu'il ne pourrait plus recourir à ses services, maintenant que sa vraie nature était dévoilée.

Mais, après tout, Alf n'était pas une lady. Elle avait grandi dans le pire quartier de la ville. De plus, elle faisait déjà ce métier bien avant de rencontrer Hugh – et elle avait amplement prouvé qu'elle en était capable.

En outre, Hugh n'était pas un gentleman tout à fait ordinaire. C'était d'ailleurs pour cela qu'il se révélait efficace chaque fois que le roi lui confiait une mission délicate : il ne s'embarrassait jamais des moyens pour parvenir à ses fins.

Et, en l'occurrence, il n'hésiterait pas à recourir aux services d'une femme aux talents particuliers.

— Je veux savoir où Dowling renferme ses papiers les plus précieux, lui dit-il. Dans sa chambre ? Dans son bureau ? Il me faudra également le plan complet de la maison.

— Je sais ce dont vous avez besoin, patron, ne vous inquiétez pas, répliqua-t-elle avec un sourire tandis qu'elle s'éloignait déjà vers la porte. Je vais commencer par regarder si Dowling n'a pas renvoyé récemment un domestique. Il n'y a rien de tel qu'un valet congédié pour cracher sur son ancien maître et se montrer bavard.

Là-dessus, elle salua et referma la porte derrière elle, avec son insolence habituelle.

Hugh faillit lui crier d'être prudente, mais il se retint à temps et but une gorgée de thé.

Il détestait le thé.

Quand il leva les yeux de sa tasse, Iris, assise bien droite sur le sofa, croisa les mains dans son giron.

— Alf est une femme. Je suppose que tu l'as deviné ?

Par chance, Hugh avait déjà avalé sa gorgée de thé.

— Oui.

Iris arqua un sourcil.

— Et tu l'envoies quand même en mission ?

Hugh reposa sa tasse sans la casser, ce qui tenait du miracle.

— J'ignorais que c'était une femme lorsque je l'ai engagée. Et c'est son travail. Voudrais-tu que je l'en prive ?

Iris ne répondit pas. C'était quelqu'un d'intelligent. Elle se doutait bien que les autres « professions » accessibles aux femmes de St. Giles étaient beaucoup plus sordides et dangereuses que la collecte de renseignements.

Elle prit la théière pour se resservir.

— N'as-tu pas pensé qu'elle pourrait tout simplement venir au bal habillée comme une femme ?

— Je... commença Hugh, avant de s'interrompre.

En vérité, il n'avait jamais imaginé Alf en robe. Elle portait toujours des pantalons – soit déguisée en garçon, soit en Fantôme.

Iris but tranquillement son thé, avant de préciser :

— Ce serait plus logique que d'essayer de la faire passer pour un valet. De plus, l'invitation est pour un gentleman et deux ladies.

Hugh posa de nouveau les coudes sur ses genoux.

— Mais comment fouillera-t-elle la maison en robe ?

Iris le gratifia d'un regard qui lui évoqua bizarrement l'insolence d'Alf.

— En quoi une robe la gênerait-elle ? Au contraire. Une lady déambulant dans les couloirs de la résidence d'un vicomte éveillera moins de soupçons qu'un valet. Si on lui demande ce qu'elle fait, elle n'aura qu'à répondre qu'elle cherche le salon prévu pour le repos des dames. Mais, généralement, les gentlemen ne questionnent jamais une lady.

— Sauf qu'elle n'est pas une lady. Tu as entendu comment elle s'exprime.

— C'est une excellente actrice, assura Iris le plus sérieusement du monde. Et tu le sais très bien. Sinon, elle n'aurait pas réussi à se faire passer pour un garçon pendant si longtemps. Elle a également prouvé qu'elle était intelligente et comprenait vite. Ne crois-tu pas qu'elle serait capable de se comporter en lady si elle décidait d'endosser ce rôle ?

Hugh s'interrogeait. Mais il eut subitement conscience qu'il n'avait pas eu de discussion sérieuse avec Alf depuis qu'il avait découvert la vérité à son sujet.

N'était-ce pas un peu bizarre ?

— Je n'en suis pas sûr, murmura-t-il.

Aborder franchement avec Alf la question de sa véritable nature serait sans doute dangereux pour elle. Mais Hugh avait le sentiment que ce serait encore plus dangereux *pour lui*. Reconnaître qu'elle était une femme la rendait en quelque sorte plus réelle. Elle n'était plus ce Fantôme séduisant dont il rêvait la nuit. Ni ce gamin insolent qui le défiait le jour.

Mais une femme, qui était les deux à la fois.

Une femme intrépide avec laquelle il pourrait traquer ses ennemis. Jamais Hugh n'aurait imaginé que pareille créature puisse exister. Elle faisait battre son cœur plus vite. Et elle ravivait en lui toutes ces émotions dont il s'était pensé définitivement prémuni lorsqu'il avait quitté l'Angleterre, trois ans plus tôt.

— Que veux-tu dire ? demanda Iris.

Hugh s'obligea à revenir au présent.

— Je ne l'ai jamais vue habillée en femme, répondit-il.

Iris hocha la tête avec impatience.

— Parce qu'elle se déguise toujours en garçon.

Mais, plissant les yeux, elle le dévisagea plus attentivement. Iris avait toujours été une femme intuitive.

— Ce n'était peut-être pas ce que tu voulais dire... Tu penses qu'elle se *considère* comme un garçon ?

— Non.

Elle n'avait pas essayé de le repousser lorsqu'il l'avait caressée. Elle semblait même avoir beaucoup aimé cela.

— J'ai simplement peur qu'elle ne regimbe à l'idée d'enfiler une robe, ajouta-t-il.

Iris le regarda bizarrement.

— Comment... ?

Elle s'interrompit et secoua la tête, avant de reprendre :

— Il suffirait que tu lui poses la question. De cette manière, tu seras fixé.

Hugh n'avait pas du tout envie de le lui demander. La tentation deviendrait trop grande pour lui. Et il était convaincu qu'Alf refuserait.

Cependant, une part de lui-même – cette même part qu'il croyait avoir soigneusement verrouillée depuis trois ans – brûlait d'envie de la voir revêtir des atours féminins. Et Iris avait raison : Alf pourrait se promener plus librement dans les couloirs de Dowling pendant le bal.

Habillée en lady.

C'était sans doute de la folie.

Hugh serra les mâchoires.

— Oui, dit-il à Iris, tu as raison.

Elle reposa sa tasse sur la table basse.

— L'affaire est donc conclue. Je vais récupérer l'invitation à la maison.

Elle se leva. Hugh l'imita.

— Merci, Iris.

— Ne me remercie pas. Tu sais combien Katherine comptait pour moi.

— Je sais. Mais sache que tu comptes aussi pour moi. Ton amitié m'est très importante.

Il lui prit la main pour la porter à ses lèvres. Cette femme deviendrait un jour son épouse. Elle s'était toujours conduite en amie loyale – envers Katherine comme envers lui. Et Hugh s'était persuadé que c'était ce dont il avait besoin désormais pour former un couple : d'une amitié solide.

Il se redressa.

— C'est pourquoi je te remercie encore, ajouta-t-il.

Iris secoua la tête.

— Quand tu décides d'être charmant, tu es définitivement irrésistible, Hugh.

Il sourit et lui offrit son bras. Elle le prit et Hugh l'escorta jusqu'au perron. Puis il la regarda monter dans la voiture qui l'attendait.

Mais son sourire s'évanouit dès qu'il fut de retour à l'intérieur.

Hier soir, avec Alf, il s'était senti totalement vivant, comme si tous ses sens étaient sollicités. La serrer dans ses bras lui avait procuré une sensation d'ivresse.

D'ordinaire, Hugh était habitué à garder en permanence son sang-froid. À analyser chaque situation, chaque mouvement. Son esprit était son arme la plus affûtée. Se retrouver désarmé – et avec une telle facilité – par Alf avait quelque chose d'inquiétant. Une telle réaction ne lui était plus arrivée depuis Katherine. Mais ce rapprochement était tout aussi déconcertant. Car son ex-épouse avait été une femme sophistiquée – déjà à dix-neuf ans. Une lady pétrie d'élégance. Alors qu'Alf cachait sa féminité comme si elle était son secret le plus précieux. Elle était impétueuse, effrontée, et elle semblait prendre plaisir à le défier à la manière d'un homme.

Les deux femmes ne pouvaient pas être plus dissemblables.

Pourtant elles lui inspiraient, à quelques années de distance, un même désir irréprouvable.

Hugh s'arrêta au pied de l'escalier et inspira un grand coup.

Sa mission était d'anéantir les Seigneurs du Chaos. Pour cela, il avait besoin de l'aide d'Alf. Mais, sa tâche terminée, il la renverrait à son ancienne existence.

Cette nuit-là, Alf s'assit sur le toit de Kyle House pour contempler les étoiles. Une lune presque pleine brillait dans un ciel sans nuages, piqueté d'innombrables petits points blancs scintillant sur un fond de velours noir.

La lucarne à côté d'elle s'ouvrit, et la jeune femme grimaça. Elle était furieuse qu'un valet ait découvert son observatoire.

Mais ce fut la voix rauque de Kyle qui brisa le silence.

— Tu n'as pas froid, à rester ainsi dehors ?

Elle tourna la tête dans sa direction.

— Non. J'ai pris une couverture de mon lit.

— Je vois. Talbot m'a expliqué que tu avais déjà récolté des informations sur le domicile de lord Dowling.

— Exact, acquiesça Alf, qui avait passé la journée à s'entretenir avec différents contacts. Un valet qui a travaillé pour lui m'a même dessiné un plan de sa maison, ajouta-t-elle.

— Beau travail.

Le compliment réchauffa le cœur de la jeune femme.

— Grâce à ce plan, je devrais trouver facilement le chemin de son bureau. Apparemment, c'est là que Dowling garde ses documents les plus importants.

— Voilà précisément ce dont je voulais te parler. En fait, tu m'accompagneras au bal avec lady Jordan.

— C'était déjà convenu ainsi, patron.

— En effet. Mais il y a un petit changement. Tu viendras en femme.

Alf sentit sa respiration se bloquer. Quand elle retrouva enfin son souffle, elle lâcha :

— Je ne pourrai pas.

— Pourquoi donc ?

Alf éprouva soudain le désir de s'enfuir à toutes jambes et de voler de toit en toit, jusqu'à ce qu'elle trouve un endroit où se cacher.

— Je... Je n'ai jamais été une femme, patron.

Elle avait murmuré cela d'une voix si faible qu'elle se demanda s'il avait entendu.

Apparemment, oui.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

— Pardon ?

— Depuis combien d'années t'habilles-tu en garçon ?

Elle leva la tête pour contempler à nouveau les étoiles, et déglutit.

— Depuis toujours.

— C'est ta mère qui t'habillait ainsi ?

Parfois, à force de regarder les étoiles, elle s'imaginait qu'elle pourrait les toucher du doigt...

— Quand ma mère m'enfilait une chemise sur le dos, je n'ai pas souvenir qu'elle ait jamais précisé si c'était une chemise de fille ou de garçon. Et de toute façon, elle m'a abandonnée alors que j'étais toute petite. Ensuite, j'ai intégré un gang de rue, avec mon ami Ned. Il me protégeait et c'est lui qui, plus tard, m'a appris à lire. C'est lui aussi qui m'a incitée à m'habiller en garçon. Pour ma sécurité.

Elle sourit au souvenir des taches de rousseur qui parsemaient le visage de Ned, de ses yeux bleus malicieux et du petit intervalle qui séparait ses deux dents de devant.

— Ned était un garçon adorable.

— Que lui est-il arrivé ?

Elle perdit son sourire.

— Alf ?

— En grandissant, il a voulu gagner sa vie autrement. Se vendre à des hommes lui rapportait davantage que nos petites activités de pickpockets. Il avait pris l'habitude de disparaître durant la nuit et de ne rentrer qu'au petit matin, pour se coucher et dormir. Mais, un matin, il n'est pas revenu. J'avais douze ans. J'étais assez grande pour me débrouiller toute seule. Et c'est ce que j'ai fait.

Elle sortit un bras de sous la couverture et le tendit en direction du ciel, comme si elle voulait attraper une étoile.

— Peut-être que Ned est tombé sur un richard qui a voulu le garder près de lui. Ou bien a-t-il trouvé un moyen de gagner encore mieux sa vie. Je pense qu'il avait compris que j'étais désormais assez grande pour survivre sans lui.

Kyle émit une sorte de bruit de gorge, mais il ne dit rien.

Le silence retomba un moment. Il n'y avait qu'eux deux. Avec les étoiles et la lune.

Alf glissa finalement son bras sous la couverture.

— Elles sont très loin, n'est-ce pas... les étoiles ? Pourtant, elles sont toujours là. Et elles brillent pour tout le monde, où que vous soyez. Même si vous êtes séparé de quelqu'un, il suffit de lever tous deux les yeux vers le ciel pour les contempler en même temps. C'est un peu comme si vous n'étiez pas vraiment séparés.

Kyle s'éclaircit la voix.

— Ma mère me montrait souvent les étoiles, quand j'étais enfant.

Elle tourna la tête vers lui.

— C'est vrai ?

— Oui. Comme tu le sais déjà, elle était actrice dans un théâtre. Donc, elle travaillait tard. Je me réveillais quand je l'entendais monter l'escalier pour rentrer à la maison. Si elle était seule, elle me laissait m'asseoir à côté d'elle pendant qu'elle soupait. Et si la nuit était douce, nous nous installions ensuite sur le balcon. Elle me récitait les noms des constellations en les pointant du doigt.

— Lesquelles ? demanda Alf. Je n'ai jamais appris à nommer les étoiles.

— Jamais ?

Elle secoua la tête.

Il ouvrit la lucarne en grand pour se hisser et la rejoindre sur le toit.

— Attention, lui dit-elle. Vous êtes plus lourd que moi, patron. Prenez garde à ne pas glisser. J'imagine que vous n'avez pas envie de tomber de votre propre toit ?

Il s'esclaffa et, s'asseyant juste derrière elle, il allongea ses jambes de chaque côté de la jeune femme.

Alf se raidit. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il s'installe aussi près. Hier, cet homme l'avait tenue dans ses bras et l'avait caressée, comme un homme caresse une femme, pour la première fois de sa vie. Un tressaillement la parcourut. Comme si ses muscles et sa peau réagissaient à sa présence.

Il se rapprocha encore, si bien que son torse puissant se retrouva collé au dos d'Alf, tandis que ses bras l'encerclaient et la réchauffaient déjà mieux que n'importe quelle couverture.

La jeune femme s'abandonna à son étreinte.

Elle se sentait en sécurité dans ses bras. Protégée.

— Vois-tu cette étoile très brillante, juste devant nous ? demanda-t-il.

Son souffle caressait l'oreille d'Alf.

— Oui.

— C'est Sirius. L'étoile du Chien.

— L'étoile du Chien ? Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?

— Parce qu'elle appartient à la constellation dite du Grand Chien, dont elle est l'étoile la plus brillante, mais aussi le cœur. Sur sa gauche, un triangle de trois étoiles plus petites forme la tête. Le corps est constitué de six étoiles qui dessinent le torse, les pattes et la queue.

En même temps qu'il parlait, il traçait sur le ciel, avec son doigt, la constellation en question.

Alf hocha la tête, bien qu'elle ne comprît pas vraiment que des étoiles puissent composer un chien. Cette idée lui paraissait farfelue. Mais elle aimait entendre la voix de Kyle contre son oreille. Et l'assurance avec laquelle il parlait.

— Et là, reprit-il, si tu pars de Sirius et que tu traces une ligne vers le haut à droite, tu aperçois trois étoiles presque parfaitement alignées.

— Où ça ?

— Donne-moi ta main.

Alf sortit sa main de sous la couverture et la plaça dans celle de Kyle. Il enroula les doigts autour de son index.

— Maintenant, dit-il, sa joue frôlant celle de la jeune femme, regarde bien le mouvement que j'imprime à ta main. On part de Sirius, on monte légèrement en diagonale... et là, on tombe sur trois étoiles.

— Je les vois, murmura Alf. Oh, je les vois !

Elle le sentit sourire contre sa joue.

— C'est la ceinture d'Orion, le Chasseur. Le maître du Chien. Un peu plus bas que la ceinture, il y a trois autres étoiles. Les vois-tu ?

— Oui.

— C'est sa dague. Et autour de la ceinture, quatre étoiles... là, là, là et là, fit-il, les pointant chaque fois avec le doigt, forment son corps, en haut les épaules, en bas les jambes. Tu les vois aussi ?

— Hmm, fit Alf.

Elle voyait, en effet, mais elle était surtout captivée par le son de sa voix.

— Et, devant lui, il brandit un arc.

Cette fois, il traça une demi-courbe avec sa main.

— Et de son autre bras, au-dessus de sa tête, il tient une flèche.

Là, elle était un peu perdue. Mais elle sourit quand même.

— Quelle tête ?

Leurs visages étaient si près l'un de l'autre qu'ils auraient pu s'embrasser.

— Il y a une autre étoile, au-dessus de son corps, qui représente sa tête.

Il abaissa leurs bras, mais il garda la main de la jeune femme dans la sienne.

— Alors il possède une dague, une ceinture, un arc, une flèche et même un chien, mais il a une toute petite tête ?

— Les Anciens n'accordaient peut-être pas autant d'importance que nous à la tête, murmura-t-il.

Et là-dessus, il l'embrassa. Là, sur ce toit, sous le regard des étoiles. Alf avait l'impression de voler. C'était encore plus exaltant que lorsqu'elle sautait de toit en toit. Un frisson d'extase lui parcourait les veines.

Vivante. Elle se sentait pleinement vivante chaque fois que Kyle l'embrassait.

Elle s'ouvrit à son baiser mais, au bout de quelques instants, il relâcha ses lèvres.

Alf cligna des yeux.

— Je dois y aller, dit-il.

Son ton était neutre, comme s'ils ne venaient pas tout juste de s'embrasser.

Il se releva, et Alf sentit tout à coup la froideur de la nuit lui tomber dessus.

— Réfléchis à ce que je t'ai demandé de faire, Alf.

Et il l'abandonna seule sur le toit.

Elle était si sonnée qu'elle ne se souvenait plus de ce qu'il lui avait demandé de faire. Puis la mémoire lui revint. Il voulait qu'elle s'habille en femme.

Elle frissonna.

Hugh fut réveillé, le lendemain matin, par le claquement de sa porte de chambre.

— Je ne pourrai pas, patron, lança Alf qui venait de faire irruption dans la pièce. J'y ai réfléchi toute la nuit, mais c'est vraiment au-dessus de mes forces. Donc, n'en parlons plus.

Hugh ouvrit les yeux et bâilla.

Alf était vêtue, comme à l'ordinaire, de sa tenue de garçon et faisait les cent pas à côté de son lit. À en juger par le faible rai de lumière qui perçait à travers les rideaux tirés, l'aube n'était pas bien loin.

Elle se mordillait la lèvre inférieure, tout en allant et venant. Probablement parce qu'elle venait de comprendre qu'elle l'avait réveillé... et qu'il dormait nu.

Bon sang.

— Qu'est-ce qui est au-dessus de tes forces ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'obligea à garder calme.

— Être une lady ! s'exclama-t-elle, jetant les bras en l'air. Patron, je ne suis pas faite pour porter une jolie robe. Que lady Jordan s'en charge à ma place. Elle, c'est une vraie lady.

— C'est précisément pourquoi elle en est incapable.

Hugh se redressa pour s'adosser à la tête de lit. La manœuvre fit glisser les draps jusqu'à sa taille.

La jeune femme s'immobilisa net et riva son regard sur son torse dénudé.

— Alf ?

— Hmm ?

Elle releva les yeux. Avait-elle conscience de ce que son regard provoquait chez lui ? Son membre s'était déjà raidi sous les draps – elle devait le voir – et il éprouvait le plus grand mal à se contrôler.

— Lady Jordan ne saura pas fouiller la maison de lord Dowling, expliqua-t-il. Elle ne possède pas ton expérience en la matière. Et surtout, elle ne saura pas quoi faire si quelqu'un la surprend.

— Mais...

Hugh arqua un sourcil.

— N'es-tu pas capable de te défendre toute seule ? Je veux dire, contre un valet, par exemple.

La jeune femme roula les yeux.

— Bien sûr que si.

— Mais pas lady Jordan.

En réalité, Hugh doutait fort qu'on en arrive à pareille extrémité. Un valet n'oserait pas s'en prendre à une lady durant un bal. Mais il voulait préparer Alf à toutes les éventualités.

— Elle ne s'est jamais battue de sa vie. Elle ne saurait même pas tenir un poignard. Tu es notre seule chance.

Elle le dévisagea sans rien dire et, pour la première fois, Hugh lut dans ses yeux une émotion qu'il pensait lui être étrangère : la peur.

— Je ne *peux* pas.

— Pourquoi ?

Elle secoua la tête en silence.

— Je t'ai vue sauter par-dessus les toits de la ville, dit Hugh. Je t'ai vue te battre à l'épée contre plusieurs adversaires – des adversaires plus grands et plus forts que toi. Alors explique-moi pourquoi la simple perspective de porter une robe semble te couper tous tes moyens ?

Elle cligna plusieurs fois des yeux et Hugh vit que sa fière guerrière retenait ses larmes.

— Je ne suis pas...

Peut-être devrait-il ne pas insister. Lui témoigner davantage de compassion, et trouver un autre moyen de fouiller le bureau de Dowling.

Mais il avait une mission à accomplir : anéantir les Seigneurs du Chaos.

Venger le meurtre de sa femme.

Et mettre fin à la corruption qui gangrenait l'Angleterre.

Dans ces conditions, s'il devait obliger Alf à affronter ses peurs, il n'hésiterait pas une seconde.

— Tu n'es pas quoi, Alf ? demanda-t-il.

Elle redressa le menton.

— Je ne suis pas une femme. Du moins, je ne le suis plus. J'ai été trop longtemps un garçon.

— Ma queue n'est pas de cet avis.

Elle en resta bouche bée.

— Que... ?

Il lui prit le bras pour l'attirer contre le lit, puis il plaqua sans ménagement sa main à l'endroit où son membre dessinait une bosse sous les draps.

— Tu la sens ? dit-il. Elle est dure pour toi. Et je peux t'assurer que je ne m'intéresse ni aux hommes ni aux jeunes garçons. Uniquement aux femmes.

Uniquement à toi, ajouta une voix intérieure qu'il préféra ignorer. Il n'agissait ainsi que pour le bien de sa mission. Son comportement n'avait rien à voir avec le désir que lui inspirait Alf.

Elle baissa les yeux sur sa main, toujours plaquée sur son sexe, et ses doigts bougèrent légèrement.

Hugh réprima un gémissement. Le démon qu'il essayait de contenir menaçait de briser ses chaînes.

Mais Alf se mit soudain à se débattre.

Hugh la relâcha.

Elle recula en titubant et tomba à la renverse sur le plancher.

— Je ne peux pas. *Je ne peux pas*.

— Si, tu peux.

Il repoussa les draps et sortit du lit, entièrement nu, pour l'aider à se relever, avant de l'entraîner vers la porte.

Il la plaqua contre le battant et la fixa droit dans les yeux.

— Tu le peux parce que j'ai besoin d'une femme, Alf. Ni d'un garçon, ni d'une fille déguisée en garçon, ni du Fantôme. Une femme. *Toi*. Deviens la femme que tu es déjà, Alf. Fais-le pour moi.

Il ouvrit la porte et la poussa dans le couloir, avant de s'abaisser à un geste qu'il pourrait regretter ensuite.

Puis il referma le battant et y appuya son front.

Son membre était douloureux et son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Trop d'émotion. Une émotion *qu'elle* avait provoquée.

Il tapa du poing contre la porte.

Hugh se refusait à emprunter de nouveau le chemin qui l'avait tant fait souffrir quelques années plus tôt.

11

Le Prince noir attachait une longue ficelle à l'une des pattes du faucon et le relâcha. L'oiseau s'envola dans les airs, mais quand il eut tiré sur toute sa ficelle, le prince siffla et l'oiseau n'eut d'autre choix que de revenir se poser sur sa main gantée. Le prince le récompensa alors avec des morceaux de viande et lui murmura des félicitations à l'oreille. Il répéta la même opération des dizaines de fois, jusqu'au coucher du soleil.

Puis il cacha de nouveau le faucon sous son manteau et rentra au château.

Alf tomba – une deuxième fois – sur son derrière dans le couloir, face à la porte de Kyle.

Elle sentit des larmes inonder ses yeux.

C'était au-dessus de ses forces...

Mais Kyle avait besoin d'elle. En tant que femme.

Des coups retentirent – de l'intérieur – contre la porte de Kyle.

Alf s'assit et essuya ses larmes d'un revers de sa veste. Elle ne savait pas comment être une femme. Comment s'habiller, se mouvoir, se comporter...

La jeune femme ferma les yeux et croisa les bras sur ses genoux. Elle se remémora le tressaillement du membre de Kyle sous ses doigts. Son torse musclé et légèrement poilu lorsqu'il avait surgi tout nu du lit. La fureur dans ses prunelles quand il l'avait plaquée contre la porte pour lui expliquer qu'il avait besoin d'elle.

Oh, elle le désirait. Ce riche aristocrate, ce duc bâti comme un lutteur de foire. Elle le désirait jusque dans la plus petite fibre de son corps, au point qu'elle avait l'impression qu'elle en souffrirait physiquement si elle ne parvenait pas à le caresser.

Au moins un tout petit peu.

Elle savait bien – elle n'était pas assez stupide pour se nourrir d'illusions – que le *besoin* qu'il avait d'elle n'avait rien à voir avec le *désir* qu'elle éprouvait pour lui. Mais c'était déjà un début. Et même si elle ne pouvait pas obtenir davantage de sa part, elle s'en contenterait.

Alf inspira une grande goulée d'air. Puis elle essuya une dernière fois ses larmes et se releva.

Elle n'était pas lâche. Elle avait grandi à St. Giles et elle avait appris toute petite à se battre. Puis, devenue adulte, elle s'était juré de défendre les plus faibles qu'elle.

À présent, peut-être était-il temps d'oser redevenir vulnérable. Si ça, ce n'était pas du courage, alors elle n'y comprenait plus rien !

Elle dévala l'escalier, croisa le majordome qui lui cria quelque chose, mais continua sa course. Mieux valait ne pas s'arrêter, car sinon elle risquait de changer d'avis.

Et il n'en était plus question.

Elle sortit par la grande porte, au lieu d'emprunter l'entrée de service – c'est dire à quel point elle était émue.

La matinée débutait à peine. Le ciel était clair, mais une petite brise accentuait la sensation de froid. Alf n'avait pas le temps de retourner prendre un chapeau. Elle enfonça les mains dans ses poches et pressa l'allure, sûre de sa destination. Après tout, c'était son gagne-pain de dénicher des renseignements. Elle avait donc glané quelques jours plus tôt l'adresse où elle se rendait – juste par curiosité. Dans son métier, elle ne pouvait jamais prévoir à quel moment une information serait utile.

Dix minutes plus tard, elle frappa à la porte d'une élégante maison de ville.

Une soubrette lui ouvrit.

— Oui ?

— J'ai un message pour lady Jordan, expliqua Alf. De la part de Sa Grâce le duc de Kyle.

La domestique haussa les sourcils.

— À cette heure-ci ? Ma maîtresse n'est pas encore levée.

— Il a dit que c'était important. Et que je devais le lui délivrer en personne.

La servante soupira et la laissa entrer. Puis elle l'escorta jusqu'à un petit salon.

— Attendez ici pendant que je vais chercher milady, dit-elle avec un regard suspicieux pour la tenue d'Alf, avant de refermer la porte derrière elle.

Alf alla se planter devant la fenêtre qui donnait sur la rue. Des attelages passaient régulièrement sous ses yeux. La ville s'animait déjà. Puis la jeune femme détailla du regard la pièce où elle se trouvait. C'était un charmant petit salon, aux murs tendus d'un tissu rose et bleu. Pas de dorures, en revanche. Mais ce n'était pas non plus la demeure d'un duc. Si les Radcliffe descendaient d'une vieille famille aristocratique, ils n'étaient ni titrés ni très riches, d'après ce qu'Alf avait pu apprendre. Henry Radcliffe, le frère de lady Jordan, avait épousé une héritière qui avait redoré les finances familiales. Il était lui-même un homme d'affaires avisé – en tout cas, il n'avait pas dilapidé la dot de son épouse par de mauvais investissements, comme semblaient le faire beaucoup d'aristocrates.

Une pendule qui trônait sur le manteau de la cheminée sonna l'heure. Alf tapota des doigts la vitre de la fenêtre. Les aristos mettaient toujours un temps fou pour s'habiller le matin.

Finalement, la porte du salon se rouvrit et lady Jordan entra. Elle était encore vêtue de blanc – sans doute était-ce sa couleur préférée. Sa robe était pourvue de rayures blanches, avec juste un léger contraste entre les blancs, et ses manches et ses jupes étaient ourlées de dentelle blanche. L'ensemble était à la fois ravissant et élégant. Une tenue de parfaite lady.

Ce qui rappela à Alf la raison de sa visite.

Au fond, elle détestait cette femme.

— Oui ? fit lady Jordan avec un petit froncement de sourcils. Ma domestique m'a dit que vous m'apportiez un message de Hugh ?

— Non, j'ai menti, avoua Alf.

Et, redressant le menton, elle regarda droit dans les yeux cette femme qui était tout ce qu'elle n'était pas, avant d'expliquer :

— J'ai besoin de votre aide. Parce que, en fait, je ne suis pas un garçon. Je suis une femme. Et je voudrais savoir comment me comporter en dame.

— Ah, murmura Iris.

Alf la regardait avec une animosité perceptible. Comme si elle avait envie de la frapper.

Iris était grandement soulagée que Henry et Harriet soient déjà partis pour la campagne. S'il devait y avoir quelque dispute, au moins Harriet ne serait pas là pour l'entendre.

Sa belle-sœur était très pointilleuse sur les convenances, et elle aurait probablement fort mal réagi à un accrochage entre Iris et une jeune femme originaire de St. Giles qui se faisait passer pour un garçon.

En fait, Harriet aurait été positivement scandalisée.

Iris s'éclaircit la voix.

— Voulez-vous du thé ?

Alf hésita, avant de répondre :

— Oui.

Iris lui sourit.

— Parfait.

Elle alla à la porte, appela une domestique, commanda le thé et de quoi grignoter. Puis elle revint vers son invitée surprise.

Alf paraissait mal à l'aise. Iris sut qu'il lui avait fallu beaucoup de courage pour venir ici, chez une femme qu'elle connaissait à peine, et se dévoiler. Probablement Iris n'aurait-elle pas eu autant de témérité.

Quand elle était petite fille, elle avait tenté d'appivoiser l'un des chats qui logeaient dans l'écurie de la propriété où elle avait grandi, à la campagne. Mais elle avait eu beau se rendre plusieurs fois dans les écuries avec des restes de poulet obligeamment fournis par une cuisinière compatissante, elle n'avait jamais récolté que des feulements et des griffures.

À présent, cependant, Iris avait la conviction qu'elle serait capable de parvenir à un meilleur résultat.

— Asseyez-vous donc, dit-elle à Alf, désignant l'un des fauteuils tendus de soie bleu glacier.

La jeune femme lorgna le fauteuil d'un œil torve, mais finit par se laisser choir lourdement dessus.

Iris grimaça. Elle s'assit à son tour et une domestique apporta le thé, si bien que les minutes suivantes furent consacrées à servir le breuvage – ce qu'Iris vécut comme un soulagement.

— Prendrez-vous du lait ? demanda-t-elle à Alf.

— Et du sucre, répondit celle-ci d'une voix bourrue.

— Bien sûr...

Iris lui tendit sa tasse, prit la sienne et observa son invitée, qui tenait sa tasse à deux mains. Des mains délicates, même si ses ongles n'étaient guère soignés.

— Alors, vous êtes d'accord pour m'aider ? s'enquit Alf.

— Oui, acquiesça Iris, avant de boire une gorgée de thé.

Elle avait parfaitement conscience qu'en agissant ainsi, elle donnerait des armes à une adversaire pour conquérir l'affection de Hugh – elle avait bien vu comment ce dernier couvait la jeune femme des yeux. Peut-être avait-il l'intention d'en faire sa maîtresse. Mais peut-être, aussi, ignorait-il ce qu'il voulait faire d'Alf.

Iris contempla son thé. La vérité, c'est qu'elle n'avait jamais vraiment gagné l'affection de Hugh. Dans ces conditions, Alf ne pouvait pas être considérée comme une rivale.

Sans doute était-il grand temps de mettre les choses au clair. Pour le bien d'Iris comme pour celui de Hugh.

Elle redressa la tête et carra les épaules.

— Oui, je vais vous aider. Nous allons dresser une liste des choses à faire. Pour commencer, vous pouvez m'appeler Iris.

Elle reposa sa tasse pour aller chercher une feuille de papier et un crayon dans le secrétaire de Harriet, près de la fenêtre.

— Au travail, dit-elle, se rasseyant. Je vais contacter ma couturière dès aujourd'hui. Il n'y a pas une minute à perdre, si nous voulons que votre robe soit prête pour le bal. D'ici là, il faudra que vous appreniez à marcher avec une robe, des paniers et des talons. Je pense qu'une de mes servantes devrait pouvoir vous prêter quelque chose à votre taille. Vous prendrez aussi des leçons de danse, cela va de soi, mais je pourrai m'en charger. Et puis, il vous faudra savoir comment tenir vos couverts à table, comment vous comporter, comment répondre à une présentation...

Plissant les yeux, elle dévisagea Alf quelques instants, avant de demander :

— Êtes-vous capable de parler correctement ?

— Vous voulez dire, comme une dame de la haute ? Ma foi, je confesse avoir étudié le langage des aristocrates depuis que je suis toute petite, milady. Vous ne sauriez imaginer, ma chère, combien un accent un peu snob peut m'être utile dans mes diverses activités.

Iris éclata de rire.

— Bravo ! C'est exactement cela.

La prononciation, bien sûr, était légèrement exagérée, mais l'illusion serait parfaite.

Alf sourit, avant de baisser timidement les yeux.

— Je crois que j'y arriverai.

Iris lui retourna son sourire.

— Je le crois aussi. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps. Alors, commençons sans attendre.

Ce soir-là, Hugh était de très mauvaise humeur. Alf avait fui la maison aussitôt après leur dispute de ce matin, et elle n'avait toujours pas reparu. Il s'en voulait de ne pas l'avoir enfermée dans sa chambre, sous bonne garde, jusqu'à ce qu'elle se soit calmée. Comme cela, au moins, il aurait été sûr qu'elle ne craignait rien.

Au lieu de quoi, elle était quelque part dehors, et c'était entièrement de la faute de Hugh.

Il marmonna un juron, avant de resserrer son manteau pour se protéger du froid nocturne. Il s'était embusqué dans un recoin de porte cochère pour surveiller la porte d'Exley. Malheureusement, ce dernier ne semblait pas disposé à sortir ce soir, ce qui voulait dire que Hugh perdait son temps.

Et ce n'était pas pour arranger son humeur.

Peut-être devrait-il demander à ses hommes de chercher Alf, même s'ils avaient toutes les chances de rentrer bredouilles. Au moins, cela lui donnerait le sentiment d'avoir essayé quelque chose.

Riley vint se glisser à côté de lui. Si Hugh ne sursauta pas, c'est parce qu'il était habitué depuis des années à travailler avec son lieutenant. L'Irlandais était capable de se mouvoir aussi furtivement qu'un fantôme.

— Qu'as-tu trouvé ? lui demanda Hugh.

— Lord Chase est mort, annonça Riley. Ses domestiques l'ont découvert hier soir, le crâne explosé. Apparemment, il nettoyait son pistolet et le coup est parti accidentellement, mais...

Le haussement d'épaules de Riley fit comprendre à Hugh qu'il ne partageait pas cette conclusion.

Le nom de lord Chase figurait sur la liste donnée par Montgomery. Désormais, il n'en restait plus que deux de vivants : Dowling et Exley.

— Bon sang, murmura Hugh. Seraient-ils en train de s'entre-tuer ?

— C'est ce que pense Talbot, monsieur. Il a chargé Bell de surveiller la maison de Chase pendant que, de son côté, il prend Dyemore en filature.

Hugh haussa les sourcils.

— Dyemore s'est décidé à mettre le nez dehors ?

Après avoir appris que le duc de Dyemore avait été le dernier chef connu des Seigneurs du Chaos, Hugh s'était renseigné sur son héritier, le nouveau duc en titre. Il avait découvert que celui-ci n'avait débarqué à Londres que quelques semaines plus tôt. Et il s'était aussitôt enfermé dans la maison familiale. Hugh avait fait placer une sentinelle en faction dans les parages mais, manifestement, le nouveau duc restait cloîtré chez lui.

Hugh jeta un regard à la porte d'Exley, qui demeurait obstinément close.

— Reste ici, dit-il à Riley. J'enverrai quelqu'un te relever pour la nuit. Je rentre à Kyle House, où j'espère avoir des nouvelles de Talbot. Ce serait une drôle de coïncidence que Dyemore ait finalement choisi de sortir juste au moment où lord Chase passe l'arme à gauche.

— Bien, monsieur.

Hugh abandonna Riley sous la porte cochère et s'éloigna à pied. Que se passait-il donc au sein des Seigneurs du Chaos ? Selon toutes les apparences, la confrérie se livrait à une guerre intestine.

Le vieux duc de Dyemore était décédé brutalement, sans avoir eu le temps de désigner un successeur. Faute de chef naturel, les candidats cherchaient probablement à s'éliminer les uns les autres. De toute évidence, la bataille était sans pitié.

Hugh jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Il aurait aimé discuter de tout cela avec Alf. Elle avait beau le faire enrager plus qu'à son tour, elle possédait une intelligence tactique très utile en pareille situation.

Le problème, c'est qu'elle avait disparu – par sa faute.

Hugh rentra chez lui, d'humeur tout aussi morose.

— Bonsoir, monsieur, l'accueillit son majordome avant de lui prendre son manteau et son chapeau. Voulez-vous que votre dîner vous soit servi dans la salle à manger ?

— Plus tard, Cox, merci.

Hugh se dirigea tout droit vers l'escalier, conscient qu'il était bientôt l'heure de coucher ses fils.

Il ne les avait pas vus depuis ce matin, lorsqu'il leur avait présenté leur nouvelle nurse recrutée par Cox. Une femme d'âge mûr appelée Milly, que Peter avait paru apprécier. Par ailleurs, Annie, la première nurse, lui avait rapporté que Peter n'avait pas fait de cauchemar la nuit précédente.

Hugh soupira en atteignant l'étage de la nursery. Il avait remarqué que les garçons se portaient mieux depuis qu'Alf fréquentait la maison. Si jamais elle décidait de s'éloigner à cause de lui, les cauchemars de Peter reviendraient-ils ?

Alors qu'il approchait de la nursery, des voix attirèrent son attention.

— Pourquoi tu n'es pas un garçon ? demandait Peter d'un ton chagriné.

Hugh s'immobilisa derrière la porte.

— Parce que je suis une fille, répondit Alf.

Hugh ferma les yeux. Dieu, qu'il était soulagé ! Elle était revenue.

— Mais, avant, tu étais un garçon...

— Tais-toi donc, idiot, le coupa Kit. Elle a toujours été une fille. Simplement, elle était déguisée en garçon.

— Mais pourquoi ? insista Peter, et cette fois il paraissait au bord des larmes. Je ne veux pas que tu sois une fille. Je veux que tu sois Alf !

— Je suis Alf, répliqua patiemment la jeune femme. J'ai toujours été Alf, et je le serai toujours. Je ne voudrais pas que tu aies un choc quand tu me verras porter une robe.

— Mais tu ne parles plus pareil, objecta Peter.

— Es-tu une princesse ? demanda Kit, une note d'excitation dans la voix. Comme dans les contes de fées ? As-tu été kidnappée quand tu étais petite et obligée de t'habiller en garçon ?

— Oh ! s'exclama Peter. Une princesse !

Elle s'esclaffa.

— Désolée, mais je ne suis pas une princesse. Juste Alf.

— Oh... fit Peter, exprimant la déception des deux garçons.

— Mais alors, pourquoi tu nous le dis maintenant ? questionna Kit, toujours un peu suspicieux.

Hugh s'éclaircit la voix et pénétra dans la nursery.

— Parce que j'ai demandé à Alf de le faire.

Ils étaient tous les trois assis par terre. Comme d'habitude, Alf portait ses vêtements de garçon, cependant elle paraissait changée – dans sa façon de se tenir, peut-être, ou parce qu'elle avait soigneusement tiré ses cheveux en arrière, au lieu de les laisser divaguer sur son front. Quoi qu'il en soit, elle paraissait déjà plus féminine.

Hugh retint son souffle. Le trio donnait l'impression d'être composé d'une mère et de ses deux enfants.

Comme une vraie famille.

Il détourna un instant le regard pour se recomposer une attitude.

— Tu as obligé Alf à devenir une fille ? lui reprocha Kit.

— Je ne l'ai obligée à rien du tout. Je lui ai simplement demandé d'apprendre à se comporter en fonction de son véritable sexe.

— Tu ne l'aimais pas en garçon ? rétorqua son aîné, qui semblait prêt à l'affrontement.

— Si. Mais je la préfère quand elle ne cache plus qui elle est vraiment.

— Moi, j'aime Alf tout le temps, décréta Peter.

La jeune femme attira le garçon à elle pour l'étreindre, tout en jetant un regard à Hugh. Ses prunelles exprimaient une sorte de défi.

Mais, après tout, ne l'avait-il pas poussée à se comporter ainsi ?

Il fut pris d'une violente envie de l'emmener dans sa chambre, pour lui prouver qu'il était l'homme et qu'elle était sa femelle.

Cependant, il s'obligea à rester coi.

— C'est très gentil, répondit Alf à Peter. Moi aussi, je t'aime bien.

Elle l'embrassa sur le front et fit de même avec son frère :

— Et j'aime aussi Kit, bien sûr.

— Aimes-tu papa ? demanda Peter.

— Petey ! le tança Kit.

— Bah quoi ? répliqua son petit frère, interloqué.

Alf s'esclaffa.

— Parfois, oui, répondit-elle, avec ce petit sourire insolent qu'elle avait souvent décoché à Hugh lorsqu'il la croyait un garçon.

Mais son sourire produisait sur lui un effet totalement différent, maintenant qu'il savait qu'elle était une femme.

— C'est vrai ? fit Kit.

Il ne paraissait pas convaincu. Hugh sentit sa poitrine se contracter. Il se souvenait d'une époque où son aîné courait se jeter dans ses bras à la moindre occasion.

Mais c'était avant qu'il n'abandonne ses fils pour partir sur le continent.

Un enfant ne guérissait sans doute jamais d'une pareille blessure.

— Mais oui, c'est vrai, assura Alf, le tirant de ses noires pensées. Certaines fois, c'est vrai, votre père est tellement désagréable que je lui lancerais volontiers des tomates à la figure...

Peter gloussa.

— ... mais la plupart du temps, poursuivit Alf en levant les yeux pour accrocher le regard de Hugh, je le trouve plutôt plaisant.

Hugh crut que son cœur manquait un battement. Il était tout aussi capable d'affronter un gamin insolent qu'une chasseresse sensuelle. Mais il n'était pas préparé à ce qu'elle lui ouvre ainsi son affection.

Il se sentait soudain mis à nu.

Peter s'écarta de la jeune femme.

— J'ai faim, dit-il, rompant le charme.

— J'étais montée dîner avec les enfants, expliqua Alf à Hugh. Voulez-vous vous joindre à nous ?

Hugh hésita. Mais les garçons attendaient sa réponse – Peter, avec une excitation non dissimulée, alors que le visage de Kit demeurait fermé. D'ordinaire, il était très rare que Hugh mange avec ses fils. Ce n'était pas l'usage, dans les familles aristocratiques.

— Volontiers, répondit-il finalement. Mais pourquoi ne pas descendre ? J'attends des nouvelles de Talbot.

Alf lui sourit. Peter sauta de joie, et même Kit parut ravi.

Les frères se ruèrent dans le couloir, tandis que Hugh offrait son bras à la jeune femme.

Elle l'accepta avec une œillade timide et, alors qu'ils suivaient les garçons dans le couloir, Hugh se demanda s'il n'avait pas commis une erreur en l'incitant à s'habiller en femme.

12

Jour après jour, le Prince noir entraînait le faucon doré en veillant à toujours lui murmurer des paroles de félicitations et d'encouragement. Jusqu'à ce que, un beau matin, il lui retire sa ficelle et le laisse voler librement. Le faucon doré s'éleva si haut dans les airs qu'il ne fut bientôt qu'un petit point noir sur le bleu du ciel. Alors, le prince siffla avec ses doigts. L'oiseau redescendit aussitôt pour venir se poser, de son plein gré, sur la main gantée du prince.

Le prince le remercia d'un sourire.

— Dou-ce-ment, intima Iris quelques jours plus tard, alors qu'Alf essayait – sans grand succès – de se redresser gracieusement d'une révérence. Vous devez le faire le plus lentement et avec le plus d'aplomb possible, ajouta-t-elle. Et gardez le dos bien droit. Comme s'il était collé à un mur.

Les deux femmes se trouvaient ce matin dans le petit salon rouge de Kyle House. D'ordinaire, Alf prenait ses « leçons de maintien pour dame », comme elle les appelait, chez Iris, mais aujourd'hui celle-ci avait voulu voir les garçons. Du coup, Alf devait s'entraîner devant deux autres spectateurs.

Une théière, un pot de chocolat chaud et des petits gâteaux étaient disposés sur la table basse. Tandis que Peter gloussait en regardant Alf, Kit s'intéressait surtout à sa tasse de chocolat.

Alf souffla une mèche de cheveux qui retombait devant ses yeux. Elle avait l'impression de passer pour une idiote, et elle détestait cela.

— La révérence a dû être inventée par un homme, dit-elle. C'est incroyablement compliqué, et je ne comprends pas comment on peut y mettre de la grâce.

— N'importe qui est capable d'y arriver à force d'entraînement, assura Iris, avant de prendre un autre gâteau.

Elle était assise sur le sofa, avec les garçons.

Alf lorgnait les gâteaux – il y avait des muffins, du cake et des biscuits secs.

— Encore une fois, l'encouragea Iris.

Alf plia les genoux en s'efforçant de garder le dos droit. Son corset l'aidait un peu, dans la mesure où il était serré si fort qu'elle n'aurait pas pu se plier en deux, quand bien même elle l'aurait voulu. Toute la difficulté était de se baisser sans perdre l'équilibre.

Une grimace de Kit, alors qu'elle se redressait déjà, lui fit comprendre qu'elle avait encore échoué.

— Je vous demande pardon, milady, mais pouvons-nous vous rendre service ? demanda une voix depuis la porte.

Alf tourna la tête et vit que Talbot, Riley et Bell se tenaient sur le seuil.

Elle hésita. Bien qu'elle eût échangé quelques mots avec les hommes de Kyle, elle ignorait ce qu'ils pensaient d'elle.

Surtout depuis qu'elle s'était métamorphosée, comme par magie, en femme.

Mais ni Riley, ni Talbot, ni Bell ne paraissaient se moquer d'elle. En fait, ils semblaient sincèrement désireux de lui être d'un quelconque secours.

Alf échangea un regard avec Iris.

Celle-ci hocha la tête.

— Nous vous serions très reconnaissants de votre aide, messieurs.

Riley s'avança le premier, suivi de Bell et de Talbot. Bell rougissait et n'osait pas croiser le regard d'Alf. Celle-ci se demanda si cette réaction était la conséquence de sa transformation physique.

— Que pouvons-nous faire, milady ? s'enquit Riley.

— Savez-vous faire la courbette ? lui demanda Iris.

L'Irlandais sourit et exécuta une courbette dans les formes.

Iris approuva d'un mouvement de tête.

— Parfait. J'enseigne à Alf les présentations. Vous allez jouer un gentleman dans un bal, et Alf sera la lady.

Riley acquiesça et se tourna vers celle-ci.

— Mademoiselle Alf ?

Elle fit la révérence, il lui répondit d'une courbette, puis ils recommencèrent, Iris conseillant à Alf de sourire – mais jamais trop largement, et surtout en ne découvrant pas ses dents.

Apparemment, les dents ne figuraient pas au catalogue des accessoires d'une lady digne de ce nom.

Alf trouvait la séance plus épuisante qu'une nuit passée à sauter de toit en toit et à se battre contre des criminels.

Une demi-heure plus tard, la jeune femme fut enfin autorisée à s'asseoir et à boire du thé, accompagné d'un morceau de gâteau. Elle riait à l'une des histoires de Riley quand elle s'aperçut que Kyle les observait depuis le pas de la porte.

Ou, plus exactement, qu'il l'observait, *elle*.

Son regard était si intense que la jeune femme sentit le feu lui monter aux joues.

Voyant qu'il lui faisait un signe du menton, elle dit « excusez-moi » ainsi qu'Iris le lui avait appris, puis elle se leva tranquillement et gagna la porte.

Il l'attendait dans le couloir.

— Je pense que nous devrions échanger nos jobs, patron.

Il fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

Alf haussa les épaules.

— Depuis quelques jours, vous passez plus de temps à observer que moi.

— Je sais. Je t'ai demandé beaucoup.

— Vous m'avez demandé de porter une robe.

— Mais tu m'as fait comprendre qu'il s'agissait de bien plus que cela.

Les rires de ses fils leur parvinrent du salon. Il parut tout à coup se rappeler qu'ils se trouvaient dans le couloir et, d'autorité, il lui prit la main pour l'entraîner vers la salle à manger.

Il referma soigneusement la porte derrière eux.

— Qu'attendez-vous de moi, patron ? questionna Alf.

— Je n'en sais trop rien, répondit-il d'une voix irritée – mais Alf n'aurait su dire s'il était en colère contre lui-même ou contre elle.

Puis, sans rien ajouter, il s'empara subitement de ses lèvres, forçant sa langue dans sa bouche. Alf autorisa cette intrusion avec une sorte de soulagement. Ses baisers lui manquaient terriblement. Et elle en était arrivée à se demander s'il n'avait pas décidé de tirer un trait sur eux deux.

Apparemment, non.

Il lui caressait le cou sans cesser de l'embrasser.

— Alf ? appela quelqu'un, à l'extérieur de la pièce.

Kyle continua encore quelques instants de l'embrasser, comme s'il ne pouvait s'arracher à ses lèvres, avant de finalement relever la tête. Ses lèvres étaient rougies. Son regard était d'un noir intense.

— Je ne sais vraiment pas ce que je veux faire de toi, dit-il, en même temps qu'il lui recoiffait une mèche de cheveux.

— Mais où elle est partie ? demanda Peter quelques jours plus tard, de ce ton geignard qu'employaient souvent les enfants de son âge.

La migraine avec laquelle s'était réveillé Hugh lui parut s'aggraver. Il s'était imaginé que passer la matinée en compagnie de ses fils, dans la bibliothèque, aiderait à ce qu'ils se comprennent mieux mutuellement, mais il commençait à douter du résultat. Peter s'était montré capricieux et irascible, tandis que Kit ne s'était pas départi de son hostilité habituelle. Leurs deux nurses avaient bien du courage. Il devrait songer à les augmenter.

— Alf vit sa propre vie, répondit Hugh d'une voix lasse.

La vérité, c'est qu'il n'avait plus aucune nouvelle de la jeune femme depuis bientôt une semaine. Il savait seulement qu'elle avait beaucoup vu Iris, pour finir d'apprendre tout ce qu'elle devait savoir pour le bal. En revanche, il ignorait complètement ce qu'elle avait fait du reste de son temps. Probablement continuait-elle de risquer sa vie la nuit, dans la peau du Fantôme de St. Giles. Malheureusement, Hugh ne disposait d'aucune prise sur elle. Elle ne s'était d'ailleurs pas gênée de le lui prouver en s'éclipsant de la maison à sa guise, au nez et à la barbe des gardes qu'il avait pu placer devant sa porte.

Cependant, Hugh avait sa responsabilité dans leur éloignement mutuel. Après l'avoir embrassée dans la salle à manger, alors qu'il s'était pourtant juré de ne pas la toucher, il avait décidé d'approcher Alf le moins possible, pour ne plus risquer de succomber à la tentation.

Et il avait tenu parole.

Assis dans un fauteuil, Hugh se massa les tempes en regardant ses fils assis par terre, devant la cheminée. Il avait tenté de les intéresser avec un atlas, mais ce subterfuge n'avait pas mieux réussi que les précédents.

— Mais... protesta Peter.

— Cesse de poser des questions, Petey, le coupa Kit. Elle est partie, un point c'est tout. Nous n'y pouvons rien.

Il était beaucoup trop cynique, pour un garçon de sept ans.

Peter, toutefois, s'entêta.

— Alf ne reviendra pas ? demanda-t-il, le regard perdu.

Il semblait au bord des larmes.

— Je suis sûr que... commença Hugh.

— Je veux qu'elle revienne ! gémit Peter.

Hugh le souhaitait tout autant.

— Viens, dit-il, se penchant pour attirer son fils à lui et l'installer sur ses genoux. Et toi aussi, Kit.

Kit se releva et s'approcha du fauteuil. Hugh appuya sa joue sur la tête de son aîné et ferma les yeux. Au moins, Kit le laissait encore le toucher.

Hugh se remémora sa naissance avec un soupir nostalgique. Malgré les protestations de la sage-femme, il avait démailloté le bébé de ses langes pour le toucher partout : les mains, les pieds, le ventre... Il avait tout de suite adoré ce minuscule petit être.

Et l'amour paternel ne mourait pas au premier regard hostile d'un fils. Même si c'était dur à encaisser.

Hugh déglutit. Sa migraine le faisait atrocement souffrir, au point qu'il en venait à se demander s'il était possible de succomber des suites d'une migraine.

Peter s'agita soudain dans ses bras.

— Alf !

— Je sais, murmura Hugh, lui embrassant le front.

— Non, Alf est là, père ! s'exclama Kit.

Hugh rouvrit les yeux. La jeune femme, habillée en garçon, lui souriait depuis la porte – de son éternel sourire insolent. Un panier fermé était posé à ses pieds.

Les deux garçons se précipitèrent vers elle. Elle se baissa pour leur donner l'accolade. Les larmes de Peter avaient séché, et la colère de Kit semblait s'être évaporée comme par magie.

Comment réussissait-elle à les charmer à ce point ?

Elle releva la tête.

— Je vous ai manqué, patron ?

Oui. Définitivement oui.

— Où étais-tu passée, Alf ? demanda-t-il d'un ton plus rude qu'il ne l'aurait voulu.

— Oh, ici et là, répondit-elle sans cesser de sourire. J'avais des choses à faire. Mais ça ne m'a pas empêchée d'apprendre à me tenir comme une lady.

Hugh s'éclaircit la voix.

— Je sais. Quelles choses avais-tu à faire ?

Elle reporta son attention sur les garçons.

— J'ai une amie, à laquelle je rends souvent visite. Une petite fille prénommée Hannah. Elle vit à l'hospice pour enfants trouvés de St. Giles.

Peter écarquilla les yeux.

— Elle a quel âge ?

Alf lui caressa les cheveux.

— À peu près ton âge. Elle est rousse et elle a une camarade, Mary, qui n'a que quatre ans.

Peter grimaça.

— C'est un bébé.

Alf s'esclaffa.

— C'est aussi ce que dit Hannah.

Elle avait sa propre vie. Loin d'ici – à St. Giles. Et peut-être encore ailleurs. Quelqu'un lui avait forcément appris l'escrime, mais Hugh ne lui avait jamais demandé qui.

— As-tu vu quelqu'un d'autre ?

Sa question était un peu abrupte. Mais il avait besoin de savoir. Avait-elle vu un ami ? Un amant ?

— Oh, beaucoup de gens, patron, répliqua-t-elle d'un ton vaguement moqueur. St. Giles est un quartier très peuplé.

— Bien sûr.

Hugh constata que sa migraine avait reflué. Jenkins lui avait fait remarquer hier, en lui administrant une tasse de son breuvage censé l'apaiser, qu'il avait moins souvent à confectionner sa décoction si Alf se trouvait dans les parages. Hugh l'avait fusillé du regard.

— Et tes leçons ? demanda-t-il. As-tu fait des progrès ?

Elle grimaça.

— Dans l'ensemble, oui. Sauf pour ce qui est de danser. Je...

Un petit couinement s'échappa du panier.

Les deux garçons sursautèrent.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Peter, s'approchant du panier sans oser le toucher.

Kit le suivit.

— Quelque chose que j'ai trouvé à St. Giles, répondit Alf.

La malice dans son regard rendit Hugh suspicieux.

— Vous pouvez l'ouvrir, ajouta-t-elle.

Hugh plissa les yeux.

— Que... ?

Mais c'était trop tard. Peter avait déjà ouvert le couvercle du panier.

— Oh ! s'exclama Kit.

Et sa voix parut soudain plus enfantine que Hugh ne l'avait jamais entendue depuis son retour du continent.

Les deux garçons étaient penchés sur le panier, si bien que Hugh ne pouvait voir ce qu'il contenait. Mais Peter était tout excité.

C'était mauvais signe.

Puis Kit s'assit par terre, et Hugh vit qu'il tenait un chiot dans ses bras. L'animal lui léchait le visage et Kit...

Kit, d'ordinaire si maussade, gloussait et riait.

— Laisse-moi le prendre, Kit. S'il te plaît... *S'il te plaît !* s'impatienta Peter.

Hugh s'attendit à une dispute, qu'il jugeait inévitable. Mais Kit sourit à son petit frère.

— Assieds-toi, Petey. Pour que tu ne la fasses pas tomber.

— Elle ? releva Peter, interloqué.

— C'est une petite chienne, idiot, rétorqua son frère aîné – mais sans la moindre méchanceté.

Il attendit que Peter se soit assis à son tour pour placer le chiot sur ses genoux.

— Tiens-la bien, mais pas trop serré non plus. Sinon, tu vas l'écraser.

— Je ne l'écraserai pas, promit Peter d'une voix fervente.

Il sourit à la petite chienne, qui lui mordillait le pouce. C'était une sorte de terrier, au regard doux et au pelage caramel, mais presque noir autour du museau.

— Comment elle s'appelle ? demanda Kit à Alf.

La jeune femme haussa les épaules.

— Aucune idée. Je pensais que ce serait à vous de lui trouver un nom.

Et, lançant une œillade taquine à Hugh :

— Enfin, si votre père accepte que vous la gardiez...

Oh, la petite garce... Hugh aurait donné cher pour l'avoir deux minutes en tête à tête et lui expliquer ce qu'il pensait de ses méthodes.

Ses deux fils tournèrent vers lui des regards implorants. Kit avait déjà perdu sa gaieté passagère. Présomait-il donc toujours le pire de la part de son père ?

Hugh s'éclaircit la voix.

— Vous pouvez garder cette chienne.

Son verdict provoqua des exclamations de joie des deux garçons, qui firent japper l'animal.

— Peut-être devrions-nous l'emmener au jardin, suggéra Hugh.

Les garçons étaient déjà à la porte-fenêtre avec le chiot avant qu'il n'ait terminé sa phrase.

Hugh soupira et se leva.

— Alors, tu étais à St. Giles pendant tout ce temps ?

— Non, pas uniquement. Comme je vous l'ai expliqué, j'ai aussi passé beaucoup de temps chez Iris, pour mes leçons.

— Voilà presque une semaine que je ne t'ai pas vue, lâcha-t-il d'un ton morne.

Elle avait perdu son sourire taquin.

— J'ai pensé que c'était ce que vous désiriez. Après m'avoir embrassée, vous m'avez expliqué que vous ne saviez pas quoi faire de moi. Ensuite, vous m'avez évitée.

— Ce n'est pas la question, répliqua Hugh avec un geste impatient de la main. J'ignorais où tu étais.

Elle redressa le menton.

— Je ne savais pas que je devais vous avertir de mes moindres allées et venues, patron. Vous ne m'en avez jamais parlé.

Hugh prit ce menton adorable dans sa main.

— Ah non ?

Il jeta un coup d'œil en direction de la porte-fenêtre. Les garçons couraient après le chiot dans le jardin.

Il s'empara furtivement des lèvres de la jeune femme, pour un baiser aussi intense que fugace.

Beaucoup trop fugace.

Quand il abandonna ses lèvres et redressa la tête, ce fut pour lui murmurer :

— Eh bien, maintenant, je te le demande. Tu me préviendras de tout ce que tu feras et de partout où tu iras jusqu'à ce que j'en aie fini avec toi. C'est bien compris ?

— Oh, je crois avoir compris, oui, patron, chuchota-t-elle en retour.

Mais son ton était en totale contradiction avec ces paroles de soumission.

Et, là-dessus, elle partit vers la porte-fenêtre.

Bon sang de bois.

Hugh aurait presque préféré qu'elle le gifle. Ou qu'elle lui crie dessus, pour qu'il puisse lui retourner sa colère. De cette manière, il aurait libéré les pulsions animales – et féroces – qui le poussaient à posséder cette femme sans se soucier des conséquences.

Sauf qu'il n'était pas un animal. Il était un homme civilisé, capable de contrôler aussi bien ses émotions que ses pulsions. Un homme gouverné par la raison et non par le sexe.

Mais tandis qu'il suivait Alf dans le jardin, les yeux rivés sur le balancement de ses hanches, il se demanda s'il ne se berçait pas d'illusions.

Une chose était sûre, en tout cas : il n'en avait pas terminé avec Alf.

Une semaine plus tard, Alf tendait les bras en l'air pendant que deux servantes d'Iris lui enfilaient sa robe.

Les quatre femmes se trouvaient dans une chambre d'amis de Kyle House. Iris était assise sur un fauteuil. Elle était déjà habillée depuis longtemps et ses jupes ivoire et rose s'évasaient en corolle autour d'elle. À présent, elle supervisait la toilette d'Alf qui était ravie de pouvoir compter sur son aide.

Ce soir, ou bien elle transformerait l'essai de ses deux semaines d'apprentissage pour devenir une parfaite lady, ou bien elle se ridiculiserait devant toute la bonne société londonienne.

Alf se tenait debout au centre de la pièce. Elle avait déjà revêtu ses dessous et des paniers étaient accrochés à sa taille. La robe que lui passaient les servantes d'Iris était une somptueuse composition de soie pourpre qui arborait des reflets violets selon son exposition à la lumière des chandelles.

Pendant que les servantes s'affairaient à lui fixer son bustier, Alf contemplait le plafond peint en s'efforçant au calme. Rester à ce point immobile, pendant que deux femmes s'empressaient autour d'elle, lui donnait l'impression d'être une jument exposée dans une foire agricole. Lors des essayages, elle avait dû prendre sur elle pour ne pas s'enfuir à toutes jambes.

À un moment, elle croisa le regard d'Iris, et celle-ci la gratifia d'un sourire d'encouragement.

— Il n'y en a plus pour très longtemps.

Alf hocha la tête, mais ne répondit pas. Le bustier était maintenant en place. La jeune femme laissa retomber ses bras pour qu'une des servantes puisse lisser les dentelles – il y en avait trois épaisseurs ! – qui ornaient ses manches. Elles étaient magnifiques et leur blancheur la faisait ressembler à un cygne. Alf aurait voulu que Ned puisse la voir dans cette robe.

Ned aurait adoré le spectacle. Autrefois, quand ils se serraient l'un contre l'autre pour se prémunir du froid des nuits de St. Giles, ils rêvaient ensemble de pièces chauffées, de nourriture appétissante et de beaux atours.

Alf cligna des yeux pour s'empêcher de pleurer. Elle était déjà maquillée, et la moindre traînée de larmes ruinerait la poudre qui lui couvrait le visage.

La servante en avait terminé avec les dentelles. Elle se recula, tandis qu'Iris se levait pour examiner Alf en détail.

— Je crois que...

La porte s'ouvrit au même instant et Peter fit irruption dans la chambre, suivi du chiot et de son frère aîné.

— Alf ! Alf !

Mais, découvrant Alf dans sa nouvelle tenue, le garçon s'immobilisa tout net.

Kit fit de même.

Le chiot fut le seul à continuer sa course. Il s'arrêta aux pieds de la jeune femme et renifla le bas de sa robe.

— Alf ? interrogea Peter d'une voix mal assurée.

Son regard trahissait la confusion.

Alf lui sourit.

— Comment allez-vous, milord ?

Peter fondit soudain en larmes.

— Vous n'êtes pas Alf !

La jeune femme en resta un instant abasourdie. Peter pleurnichait comme s'il avait le cœur brisé, et Kit la dévisageait avec suspicion. C'était à croire qu'elle les avait trahis tous les deux.

Au fond, sans doute avaient-ils raison, se dit-elle. Maquillée et pimpante, elle n'était plus vraiment Alf. Elle avait le sentiment d'avoir renoncé à tout ce qui faisait sa personnalité.

Iris voulut intervenir, mais Alf l'arrêta d'un geste de la main.

— Non. Laissez-moi leur parler.

— Bien sûr, répondit Iris.

Elle tourna les talons et fit signe aux servantes de la suivre à l'autre bout de la pièce. Ce qui laissait un peu d'intimité à Alf et aux deux garçons.

La jeune femme se baissa – non sans précaution, maintenant qu'elle était habillée pour le bal. Prête pour la plus importante mission que Kyle lui ait jamais confiée.

— Que t'arrive-t-il, Peter ?

— C'est toi qui ne vas pas, répliqua l'enfant entre deux sanglots. Tu as l'air d'une lady. Alf n'est pas une lady.

— Ce n'est qu'une robe et un peu de maquillage. En dessous, je suis toujours Alf.

— Mais tu es différente, fit valoir Kit.

Il fronçait les sourcils avec sévérité. Comme son père.

Alf lui sourit.

— Tu ne m'aimes pas comme ça ? Elle n'est pas jolie, ma robe ?

— Je t'aimais mieux avant, s'entêta Kit avant d'ajouter, un peu à contrecœur : Mais c'est vrai qu'elle est jolie, ta robe.

Peter s'essuya les yeux.

— Pourquoi t'as mis une robe ?

— Parce que je vais à un bal. Avec lady Jordan et ton papa.

— À un bal ? répéta Peter, affichant une mine vaguement dégoûtée, avant de changer rapidement de sujet. Avec Kit, on était venus t'annoncer qu'on lui a trouvé un nom.

Alf devina immédiatement de quoi il parlait. Elle baissa les yeux sur le chiot, qui s'était assis par terre et levait son regard un peu triste vers elle. C'était d'ailleurs ce regard triste qui l'avait décidée, huit jours plus tôt, à payer un shilling pour acquérir l'animal.

— Lequel ? demanda-t-elle avec un sourire.

Peter s'approcha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Pudding.

Puis, se redressant fièrement, il précisa :

— C'est moi qui l'ai trouvé tout seul.

Kit s'esclaffa.

— Pudding est moins pire que tes autres suggestions, dit-il. Et tu as pleurniché jusqu'à ce que je m'y range.

Heureusement, Peter ne s'offusqua pas du commentaire de son aîné.

— Je trouve que c'est un très joli nom, assura Alf, caressant le crâne du chiot.

Iris toussa discrètement.

Alf comprit qu'il était l'heure d'y aller. L'heure d'affronter Kyle. Et de savoir si elle pouvait duper une salle de bal remplie d'aristocrates en se faisant passer pour une lady.

— Je vais devoir vous quitter, dit-elle aux garçons. Mais je reviendrai vous voir demain. Ainsi que Pudding.

— Très bien, acquiesça Kit, en parfait gentleman qu'il était destiné à devenir. Bonne soirée, Alf.

Il prit son frère par la main et l'entraîna hors de la chambre. Pudding les suivit de son plein gré.

— Êtes-vous prête ? demanda Iris à Alf.

— Presque, répondit la jeune femme.

Elle se dirigea vers une table où elle avait déposé trois de ses dagues. Même habillée en lady, elle était d'abord là pour remplir une mission – et donc, elle devait s'armer.

Elle prit la plus petite dague, protégée par un fourreau en cuir, qu'elle glissa dans son décolleté. Elle en fixa une deuxième à sa jarretière et cacha la troisième dans sa manche gauche.

Puis elle s'assura que ses jupes retombaient bien droit et que sa dague ne s'échapperait pas de sa manche, avant de hocher la tête pour Iris, qui l'avait regardée faire bouche bée.

— Cette fois, je suis prête.

13

Ce soir-là, le Sorcier noir rentra dans son château. Il convoqua aussitôt son fils pour lui annoncer : « J'ai détruit la Sorcière blanche et sa famille. Tout ce qui lui appartenait est désormais à moi. Il est donc grand temps que tu commences d'apprendre à devenir mon héritier. »

Le Prince noir inclina poliment la tête et répondit : « Oui, père. »

Hugh attendait dans le vestibule de Kyle House. Iris et Alf auraient dû être descendues à présent – la voiture les attendait dehors.

Il se retenait de faire les cent pas.

Iris avait-elle échoué à habiller Alf ? La jeune femme avait-elle craqué nerveusement à la dernière minute ? Toutefois, ce genre de faiblesse ne ressemblait pas à la Alf qu'il connaissait. Une fois qu'elle s'était fixé un but, elle s'y tenait. Mais Hugh l'avait à peine vue depuis hier. Elle avait passé tout son temps avec Iris pour parfaire son apprentissage de lady.

Afin d'obéir à ses ordres.

Hugh marmonna un juron, ce qui lui attira un regard de son majordome. En même temps, sa décision avait été la bonne. Et la seule possible. Alors pourquoi le rendait-elle maintenant si nerveux ?

Il avait besoin qu'Alf se montre en femme pour explorer le bureau de Dowling. Et il avait besoin qu'elle soit femme pour... pour...

Oh, et puis zut !

La vérité, c'est qu'il avait besoin d'elle comme un homme a besoin d'une femme. Et il était grand temps qu'il se l'avoue enfin, avant de la lancer dans une mission périlleuse.

Lui en avait-il trop demandé ?

Hugh inspira un grand coup pour se calmer. Mais que diable faisaient-elles ?

Un bruit de pas dans l'escalier lui fit tourner la tête. Iris descendait les marches avec son élégance habituelle.

Hugh s'approcha.

— Où est-elle ? demanda-t-il alors qu'Iris le rejoignait. Tout va bien ?

Iris parut amusée de sa question.

— Mais oui, tout va bien. Alf arrive.

Elle se retourna et leva les yeux vers le haut de l'escalier.

Hugh suivit son regard.

Alf était sur le palier, vêtue d'une robe pourpre qui conférait à sa peau la pâleur éthérée des pétales de roses blanches. Ses cheveux noirs relevés en chignon dégageaient son visage et mettaient en valeur son cou de cygne. Ses lèvres paraissaient si sensuelles que Hugh brûlait d'envie de les mordiller.

Sa robe, comme toutes les robes de bal, offrait un décolleté vertigineux, à la limite de l'indécence. Les seins de la jeune femme étaient à moitié dévoilés, et Hugh se demandait même si ses tétons n'étaient pas sur le point de jaillir du bustier.

Doux Jésus.

Elle commença à descendre les marches, hésitante et fière en même temps. Son courage ne l'abandonnerait jamais.

Hugh lui tendit la main alors qu'elle arrivait en bas.

— Eh bien ? chuchota Iris à son oreille. Correspond-elle à ton souhait, mon cher Hugh ?

Alf posa sa main dans la sienne. Il la porta à ses lèvres et murmura, sans quitter la jeune femme des yeux :

— Oui. Elle est parfaite.

Alf parut interloquée. Mais Iris s'esclaffa.

— On peut le dire.

Hugh se tourna finalement vers Iris. Sa bonne amie Iris.

— Merci.

— De rien, mon cher, répliqua-t-elle avec un petit air ironique, avant d'ajouter : Je crois que nous ferions mieux d'y aller.

— En effet, acquiesça Hugh, offrant un coude à chacune des deux femmes. Vous avez vos masques ?

— Oui, Votre Grâce, répondit Alf alors qu'il les entraînait vers la porte.

Sa prononciation était impeccable de distinction.

— Iris les a mis dans son sac, précisa-t-elle, avant de monter en voiture.

Au moment d'aider Iris à faire de même, Hugh s'aperçut qu'elle portait en effet un réticule de soie au poignet. Il arborerait lui-même un domino noir durant le bal.

Hugh grimpa en dernier dans le véhicule et frappa au toit de l'habitacle pour avertir le cocher qu'ils étaient prêts à partir. Puis il s'assit en face des deux femmes.

L'attelage s'ébranla. C'était une voiture de louage, réservée spécialement pour la soirée. De cette manière, elle ne comportait aucun blason qui trahirait l'identité de son propriétaire.

Alf et Iris semblaient aussi nerveuses l'une que l'autre. Hugh voulut les rassurer.

— C'est un bal comme n'importe quel autre, leur dit-il. Et nous serons tous masqués. Personne ne nous prêtera d'attention particulière.

En fait, c'était un gros mensonge. Dowling – s'il appartenait bien aux Seigneurs du Chaos – devait avoir Hugh à l'œil depuis sa visite chez Crewe. En outre, les récents décès de Crewe et de Chase, dans d'étranges circonstances, avaient dû le mettre sur ses gardes.

— Vos hommes ont-ils glané de nouveaux éléments depuis la mort de Chase ? demanda Alf. Hugh secoua la tête.

— Non. Exley et Dowling se sont montrés très tranquilles, ces derniers jours. Ils n'ont pratiquement pas quitté leurs domiciles. Mais ce sont les deux seuls membres de la confrérie que nous connaissons. Nous ignorons tout des activités des autres. C'est pourquoi cette soirée est très importante. Si nous arrivons à mettre la main sur la liste des Seigneurs du Chaos, nous tiendrons enfin un moyen de les anéantir.

— Je sais, patron. Vous pouvez compter sur moi.

Le rouge qui maquillait ses lèvres attirait le regard et la rendait encore plus séduisante. Hugh regrettait de ne pas l'avoir eue à ses côtés lorsqu'il espionnait à Vienne, l'année dernière. À eux deux, ils auraient pu accomplir de grandes choses.

Elle pensait comme lui, elle était aussi redoutable que lui, mais elle semblait moins dangereuse.

L'attelage s'immobilisa.

Hugh écarta son rideau.

— Nous sommes arrivés. Mettez vos masques avant de descendre.

Iris accrocha un loup de soie noire au visage d'Alf, qui la rendit aussitôt plus mystérieuse et fit davantage encore ressortir le rouge de ses lèvres. Puis Iris sortit de son sac un masque ovale pour elle-même.

Une seconde plus tard, la portière s'ouvrit et Talbot, en livrée, tendit la main.

— Mesdames ?

Ils descendirent et Hugh contempla Dowling House. C'était une vaste résidence de construction récente, agrémentée d'une colonnade grecque qui flanquait la façade et lui donnait un air de demeure patricienne. L'ensemble avait dû coûter très cher. De toute évidence Dowling était riche, ce qui pouvait sembler bizarre puisque, quoique aristocrate, il n'avait pas hérité d'une fortune ni fait un mariage d'argent.

— Venez, dit Hugh.

Et il entraîna les deux femmes vers le perron, déjà encombré d'invités tous masqués.

À l'intérieur, une véritable cohue régnait dans le vestibule et la file des invités gravissait lentement le grand escalier menant à la salle de bal. Quelques femmes se cachaient derrière des costumes élaborés. Les autres se contentaient de porter des masques, comme Alf et Iris. Quant aux hommes, rares étaient ceux qui avaient pris la peine de se costumer. La plupart n'arboraient qu'un simple domino.

La salle de bal au premier étage était immense et comportait de grandes fenêtres et de portes-fenêtres qui toutes étaient fermées, puisque c'était l'hiver. Du coup, il régnait dans la pièce une chaleur excessive et les odeurs mêlées des corps, de la cire des chandelles et des parfums de femmes montaient à la tête.

— Comme c'est joli, dit Alf.

Joli ? Hugh se tourna vers elle. La jeune femme contemplait d'un œil fasciné la dizaine de grands lustres qui miroitaient au-dessus de leurs têtes.

— Oui, on peut dire que c'est joli, admit-il.

— Nous avons de la chance que nos hôtes n'accueillent pas leurs invités un par un, commenta Iris en déployant son éventail.

— Hmm, acquiesça Hugh. Aperçois-tu Dowling ?

— Il est près d'une fenêtre, murmura Iris.

— Où ça ? demanda Alf.

— L'homme en costume moutarde. Il porte un masque, mais sa chevelure rousse est immanquable. Il se tient à côté d'un autre gentleman, en costume écarlate.

Alf écarquilla les yeux.

— Mais c'est...

— Exley, termina Hugh à sa place.

Exley ne portait même pas de domino. Que diable faisait-il à cette soirée ?

À en juger par leur attitude, Dowling et le comte d'Exley étaient bons amis. Pourtant, bien qu'ils figurent tous deux sur la liste de Montgomery et que Hugh ait fait surveiller leurs maisons,

il n'avait jamais pu établir la moindre relation entre les deux hommes.

Hugh essaya d'identifier les autres invités regroupés autour de Dowling et d'Exley, mais c'était impossible car tous – sauf Exley – portaient un masque. Il se demanda combien d'entre eux appartenaient aux Seigneurs du Chaos.

— Nous devrions bouger, suggéra Iris. Nous risquons d'attirer l'attention en restant trop longtemps au même endroit.

— Très bonne idée, approuva Hugh.

Il offrit de nouveau ses bras à ses deux compagnes et ils se mirent à déambuler dans la salle.

— Je suppose que tu as décidé de tout annuler ? murmura Iris.

— Non, dit Alf avant que Hugh ait pu répondre. Ce n'est pas parce que Exley est là que nous devons renoncer.

— Elle a raison, confirma Hugh. Nous continuons comme prévu.

Iris fronça les sourcils.

— Mais Exley connaît Alf. Il l'a vue quand vous avez découvert ensemble le corps de Crewe.

— J'étais habillée en garçon, lui rappela Alf.

— Et si jamais ce bal est gangrené par les Seigneurs du Chaos ? insista Iris, de plus en plus nerveuse. La liste des invités compte beaucoup de lords.

— Nous savions déjà que Dowling appartient à la confrérie, fit valoir Alf. Et ça ne nous a pas dissuadés.

— C'est dangereux.

— Une mission est toujours dangereuse, répliqua Alf.

Elle avait dit cela avec un petit sourire carnassier. Hugh reconnaissait bien là sa chasseresse. Et il ne l'en admirait que plus, même s'il craignait pour sa sécurité.

De toute façon, Alf avait raison. La mission devait se poursuivre. Hugh avait absolument besoin de la liste des membres de la confrérie. Ou, du moins, de renseignements supplémentaires pour relancer son enquête.

Cependant, Hugh devait bien s'avouer qu'il n'était pas totalement rassuré.

— C'est le moment, dit-il à la jeune femme. Dépêche-toi. Trouve la bonne pièce, mais ne t'y attarde pas plus de cinq minutes. Et file si tu entends le moindre bruit suspect. C'est bien compris ?

Elle roula les yeux.

— Je connais mon boulot, patron.

Leur promenade dans la salle de bal les avait conduits près d'une porte donnant sur un couloir.

Alf gratifia Hugh d'un clin d'œil.

Et elle s'éclipsa.

Alf sourit et salua une lady qui croisa son chemin. Les toilettes des dames se trouvaient au bout du couloir. Iris lui avait expliqué qu'il y avait une pièce à côté où les invitées pouvaient se remaquiller ou faire des réparations à leur toilette, si nécessaire.

La jeune femme marchait d'un pas tranquille, ni trop vite ni trop lentement. À l'approche de la porte des toilettes, voyant que deux jeunes filles en sortaient en bavardant, elle s'écarta pour les laisser passer. Les deux jeunes filles repartirent en direction de la salle de bal sans prêter attention à elle.

Alf regarda derrière elle. La voie était libre. Elle remonta ses jupes sur ses chevilles, dépassa la porte et pressa l'allure. Ses paniers se balançaient d'un côté et de l'autre et elle prenait garde à ce qu'ils ne heurtent pas quelque chose – un guéridon, une statue ou un quelconque bibelot. Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention sur elle.

Au bout d'un moment, elle aperçut un escalier sur sa gauche. Exactement à l'endroit où son informateur l'avait indiqué.

Alf le gravit sur la pointe des pieds.

L'étage du dessus était occupé par les appartements privés des maîtres des lieux. Alf déboucha sur un palier dans lequel s'ouvraient plusieurs couloirs, beaucoup moins bien éclairés. La jeune femme partit sur sa droite, là où elle savait trouver le bureau de Dowling, mais elle entendit bientôt un bruit de pas se rapprocher.

Elle essaya la première porte venue. Par chance, celle-ci n'était pas verrouillée et Alf put s'engouffrer à l'intérieur, en laissant la porte légèrement entrouverte derrière elle, pour espionner.

Elle vit une servante passer.

Alf compta jusqu'à vingt, avant de rouvrir la porte en grand et de jeter un œil à l'extérieur.

Le couloir était désert.

La jeune femme se hâta de poursuivre son chemin jusqu'au bureau. Avant d'entrer, elle décrocha une chandelle en applique fixée au mur du couloir, puis elle referma la porte du bureau derrière elle et brandit sa chandelle bien haut pour mieux voir. La pièce se trouvait juste au-dessus de la salle de bal, et elle était presque moitié aussi grande. Un grand bureau trônait près de la cheminée, flanqué de deux fauteuils. Deux épées s'entrecroisaient sur le trumeau au-dessus de la cheminée. À en juger par l'éclat des lames, elles étaient faites en acier de Tolède. Du beau travail. Une bibliothèque et quatre vitrines s'adossaient aux murs.

Alf renifla avec dédain. Moins de cinq minutes pour fouiller une telle pièce ! Kyle était fou de s'imaginer pareille tâche possible.

La jeune femme accrocha sa chandelle au chandelier du bureau.

Deux grandes fenêtres ouvraient sur le jardin, et Alf pouvait entendre la musique monter de la salle de bal tandis qu'elle s'approchait du bureau. Son informateur lui avait expliqué que Dowling y cachait probablement tous ses papiers. De toute façon, Alf n'avait pas le temps de chercher ailleurs.

La jeune femme s'assit au bureau. Deux tiroirs se partageaient la tablette centrale – tous deux verrouillés. Les autres tiroirs, en revanche, qui se répartissaient les côtés, n'étaient pas verrouillés. Alf les inspecta rapidement mais n'y trouva rien d'intéressant.

Elle reporta son attention sur les tiroirs du centre. Tirant la dague qu'elle avait accrochée à sa jarretière, elle inséra la pointe de la lame entre le tiroir de droite et le montant du bureau, juste à l'endroit de la serrure. Puis elle attrapa une petite statuette de marbre posée sur le bureau et s'en servit pour frapper le manche de la dague.

Une fois. Deux fois.

La serrure finit par lâcher.

La jeune femme ouvrit le tiroir avec un grand sourire.

Il contenait une liasse de billets d'une livre, rangés sous une bourse remplie de guinées d'or. Alf ignora l'argent pour s'intéresser aux lettres à côté. Faute de temps pour les lire, elle s'empara et les glissa dans son corset. Le tiroir ne renfermait rien d'autre d'important.

Elle ouvrit le tiroir de gauche selon le même procédé.

Il contenait divers papiers.

Alf se dépêcha de les éplucher, à la recherche de noms ou d'adresses. Ils ressemblaient à des contrats. En toute hypothèse, il s'agissait manifestement de documents juridiques. Mais avaient-ils de l'importance ? Ça, elle n'aurait pas su le dire. Et les papiers étaient trop volumineux pour qu'elle puisse les cacher dans sa robe. Elle les posa donc sur le bureau, le temps de regarder s'il ne restait rien d'autre dans le tiroir.

Non, rien. Cependant...

Alf rouvrit le tiroir de droite et le vida de son contenu. Les billets d'une livre s'éparpillèrent sur le plancher.

Puis elle examina l'intérieur des deux tiroirs.

Celui de droite était moins profond que celui de gauche.

La jeune femme tira un coup sec sur le tiroir de droite, pour le sortir de son logement. Après quoi elle se baissa pour inspecter le vide ainsi libéré. La lumière étant trop chiche, elle glissa son bras jusqu'au fond du trou.

— Non, pas ici, dit une voix dans le couloir.

Alf se figea. Puis elle tourna lentement la tête vers la porte.

— Bon sang, Dowling, répondit une autre voix. Mais alors, quand ?

Alf entendit des pas s'éloigner.

Elle promena les doigts sur le fond du trou et sentit une aspérité. Il y avait un compartiment secret.

La jeune femme retira sa main, le temps de reprendre sa dague, dont elle se servit pour triturer l'aspérité.

Le panneau de bois céda rapidement.

— ... le tuer maintenant ne ferait qu'attirer l'attention sur nous.

Les deux hommes revenaient.

Un morceau de papier avait été plié dans le compartiment secret. Alf réussit à l'en déloger avec la pointe de sa dague, avant de le glisser dans son corset.

Puis elle partit vers la porte.

Mais celle-ci, au même moment, commença de pivoter sur ses gonds.

Dix minutes.

Iris, un sourire poli plaqué sur les lèvres, épiait Hugh du coin de l'œil. Cela faisait dix minutes – au moins – qu'Alf les avait quittés. Après son départ, Iris et Hugh avaient continué leur déambulation dans la salle de bal – Hugh ne s'étant éclipsé qu'un court instant pour aller lui chercher un verre de punch au buffet.

Mais, entre-temps, ils avaient perdu de vue lord Dowling et le comte d'Exley.

Et Alf n'était pas réapparue.

Iris s'accrochait au bras de Hugh et elle percevait sa tension.

— Elle s'attarde trop, grommela-t-il.

Iris but une gorgée de punch – elle avait retiré son masque pour l'accrocher à son poignet avec une lanière de soie – avant de demander :

— Que faisons-nous ?

Hugh secoua la tête avec impatience, mais ne répondit rien.

Iris salua lady Young, qui arborait une robe couleur lavande délavée, du plus mauvais effet. La température était excessive. Dowling aurait dû ordonner d'ouvrir les fenêtres, malgré la saison. Dans cette étuve, quelqu'un finirait tôt ou tard par s'évanouir.

— Ce qu’il fait chaud, marmonna Hugh, se tamponnant les lèvres avec son mouchoir. Quand nous serons mariés, promets-moi de ne jamais donner de bal avec une telle affluence.

Iris tourna vivement la tête vers lui.

— *Quoi ?*

Malgré son domino, elle vit qu’il fronçait les sourcils.

— J’ai dit...

— Tu ne penses quand même pas que nous allons nous marier ? le coupa-t-elle.

— Iris, si je t’ai offensée d’une quelconque manière, je m’en excuse, répliqua-t-il.

Mais il s’était raidi, comme si sa fierté de mâle était attaquée.

— Serais-tu idiot ?

Comme il allait répondre, elle agita la main pour l’en empêcher.

— Non. Laisse-moi poser la question différemment. Me prendrais-tu pour une idiote ? J’ai bien vu comment tu couves Alf des yeux. Et j’ai aussi vu les regards qu’elle porte sur toi. Et même à supposer qu’il n’y a rien entre toi et cette jeune femme que je considère déjà comme une amie, je n’ai aucune envie de revivre un mariage sans amour. Me cantonner au rôle de maîtresse de maison pour un mari ne m’intéresse plus. Je l’ai assez fait avec James.

— Je... commença Hugh, avant de déglutir. Je vois.

Iris lui tapota la main.

— Mais rassure-toi, je resterai ton amie, mon cher Hugh.

Quelqu’un s’exclama non loin d’eux, et la foule se mit à murmurer, toutes les têtes se tournant vers l’entrée.

Iris, intriguée, imita les autres invités. Elle vit alors Hadès franchir le seuil de la salle de bal. Il était grand, mince et entièrement vêtu de noir – à l’image du dieu des Enfers et de la Mort. Sa longue chevelure noire n’était pas poudrée et tombait librement sur ses épaules, comme s’il n’avait aucun souci des convenances. Quant à son visage...

Son visage était à la fois celui d’un ange et d’un démon.

Il ne portait pas de masque.

— Pourquoi t’es-tu arrêtée ? murmura Hugh derrière elle.

— Qui est-ce ? demanda Iris sans pouvoir détourner son regard de l’inconnu, tant elle était fascinée.

Il arborait une terrible cicatrice qui partait du front, passait juste à côté de l’œil, creusait sa joue et tordait légèrement le coin de ses lèvres avant de disparaître sous son menton.

— Dyemore, répondit Hugh.

Le silence s’étant fait dans la salle, sa réponse résonna curieusement.

Hadès tourna la tête dans leur direction, comme s’il avait entendu son nom tomber des lèvres de Hugh.

Malgré la distance qui les séparait, Iris ressentit l’acuité de son regard.

— Dyemore ? répéta-t-elle, détournant légèrement la tête car elle avait l’intuition qu’il était capable de lire sur ses lèvres. Mais encore ?

— Raphaël de Chartres, duc de Dyemore, lui chuchota Hugh à l’oreille. Son père était le chef des Seigneurs du Chaos. Leur Dionysos. Il est mort l’automne dernier. Dyemore est rentré à Londres il y a seulement quelques semaines pour prendre possession de son héritage.

Iris fronça les sourcils.

— Il vivait à l’étranger ?

— Personne ne connaît son parcours. Le père et le fils ne se parlaient plus depuis longtemps.

— Que... Qu’est-il arrivé à son visage ?

— Les rumeurs sont contradictoires. Pour certains, c'est la conséquence d'un duel – avec un père furieux qu'il ait séduit sa fille. Pour d'autres, c'est son propre père qui lui aurait infligé cette cicatrice quand il était tout petit. Et il y a ceux qui assurent qu'il est né ainsi. Une sorte de malédiction familiale.

— La dernière hypothèse est absurde.

Hugh hocha la tête.

— Certes. Mais les ragots ne sont jamais totalement inintéressants à entendre. Ils recèlent parfois une part de vérité.

— Hmm, fit Iris, risquant un regard vers la figure démoniaque toujours plantée à l'entrée.

— Marchons, suggéra Hugh.

Ils reprirent leur déambulation, cette fois en direction du couloir qui menait aux toilettes des dames.

— Dyemore n'avait assisté à aucune mondanité depuis son retour, expliqua Hugh. Il n'est sorti de chez lui que pour se rendre chez son notaire ou chez son banquier. Et une fois dans un café.

— Il n'a pas mis de masque, ce soir.

— Sans doute souhaitait-il être reconnu. D'après certains, le titre de Dionysos est héréditaire.

Iris ne put s'empêcher de frissonner.

— Alors, il serait venu ici pour revendiquer la direction des Seigneurs du Chaos ?

Hugh la regarda droit dans les yeux.

— C'est très probable, oui.

Ils se trouvaient à présent tout près du couloir.

— Alf a disparu depuis plus de dix minutes, reprit-il. Je trouve très mauvais signe qu'elle ne soit pas encore revenue. Attends-moi un quart d'heure. Si d'ici là je ne suis pas non plus revenu, rejoins la voiture et rentre.

— Mais... voulut protester Iris.

Hugh s'était déjà engagé dans le couloir.

Iris regagna la salle de bal. Mieux valait qu'elle ne reste pas près de cette porte, pour ne pas attirer l'attention.

La jeune femme inspira lentement pour se calmer. Elle avait assisté à des dizaines de bals semblables à celui-ci depuis sa première saison mondaine, quelques années plus tôt. Ce n'était qu'un bal de plus.

— Milady ? l'appela une voix grave et profonde, dans son dos. M'accorderez-vous le privilège de cette danse ?

Iris sut, avant même de se retourner, à qui appartenait cette voix.

Hadès l'avait trouvée.

14

Après son retour, le Sorcier noir enseigna à son fils les pires sortilèges de magie. Des tours capables de faire basculer ses adversaires dans la folie, par exemple. Ou d'autres capables d'hypnotiser des armées ennemies tout entières. Chaque soir, le Prince noir réintégrait sa chambre épuisé et dégoûté. Le faucon doré venait se poser sur son bras et réclamer ses caresses.

Mais même l'oiseau ne réussissait plus à le faire sourire.

Hugh gravit l'escalier quatre à quatre. Cependant, il s'efforçait de se raisonner et se répétait qu'Alf savait très bien ce qu'elle faisait. Outre qu'elle avait grandi à St. Giles, elle était intelligente et courageuse.

Mais il l'avait envoyée toute seule en mission et, s'il lui arrivait quelque chose, il ne se le pardonnerait jamais.

L'étage du dessus était mal éclairé. Cependant Hugh aperçut, au bout du couloir, une porte ouverte. Ce devait être celle du bureau.

Alors qu'il s'approchait, il vit un valet en sortir précipitamment.

— À l'aide ! Aux voleurs !

Hugh cueillit le valet d'un coup de poing en pleine mâchoire qui le fit taire instantanément. Puis il se précipita dans la pièce.

Et il entendit Alf rire aux éclats.

La jeune femme se tenait devant la cheminée, une liasse de papiers dans une main, une épée dans l'autre, et elle se battait contre Exley, Dowling et trois autres valets.

Jésus-Christ.

Exley et Dowling avaient chacun une épée. Hugh attrapa le premier valet à sa portée et lui écrasa le visage contre le mur. Le valet s'écroula, inconscient. Mais, percevant un mouvement dans son dos, Hugh se retourna et vit que trois domestiques arrivaient en renfort.

Ce qui voulait dire qu'ils ne pourraient pas s'enfuir par la porte.

Il ne restait donc plus que les fenêtres.

Au lieu d'engager le combat contre les nouveaux arrivants, Hugh chargea les deux valets déjà dans la place.

Le premier savait se battre et tenta de lui décocher un coup de poing en pleine figure. Mais Hugh lui saisit le bras au vol pour dévier la trajectoire de son poing, avant de l'assommer proprement.

Un de moins.

Dowling voulut alors donner un coup de lame, mais Alf para habilement l'offensive d'un saut de côté. Dans son mouvement, la jeune femme offrit son flanc à Exley, qui en profita pour se ruer sur elle.

L'espace d'un instant, Hugh crut que tout était fini et son cœur manqua un battement.

Mais Alf évita encore habilement le coup et la lame d'Exley ne rencontra que le vide.

Hugh tira son épée de son fourreau.

— Je suis bien contente que vous soyez là, patron, lança-t-elle d'une voix pas même essoufflée.

Hugh la gratifia d'un regard incrédule.

— Tu étais en retard, dit-il, en même temps qu'il parait à un coup de lame de Dowling.

Avant de lui crier :

— La fenêtre !

Elle éclata à nouveau de rire et il pensa : Je la veux. Maintenant. Et pour toujours.

Mais c'était bien sûr pure folie.

Alors il ferraila contre Dowling, tout en reculant vers l'une des fenêtres.

Quatre autres valets firent irruption dans la pièce. Ils devaient à présent se battre contre une petite armée, et Hugh ignorait ce qui se trouvait derrière les fenêtres. Si cela obligeait à un saut dans le vide, il serait contraint de se rendre. Alf, en revanche, pourrait peut-être escalader la façade. À condition qu'elle s'extirpe de cette maudite robe.

Hugh n'aurait jamais dû lui confier cette mission.

Mais elle se battait aussi vaillamment que dans son costume de Fantôme de St. Giles. Belle et courageuse, un sourire peint sur les lèvres alors qu'elle parait habilement aux manœuvres d'Exley.

Hugh était arrivé à la fenêtre. Il l'entrouvrit de sa main gauche et jeta brièvement un coup d'œil dehors. Dieu soit loué ! À cet étage, un balcon courait le long de la façade.

Voyant qu'il ouvrait la fenêtre en grand, Dowling cria soudain :

— Non ! Ne les laissez pas s'enfuir par le balcon !

Et il chargea Hugh.

Celui-ci sentit une douleur à la cuisse. Les valets se précipitèrent sur eux, sans plus craindre leurs épées.

Alf, qui ferrillait toujours avec Exley, rejoignit Hugh.

— Vas-y ! lui ordonna-t-il.

La jeune femme remonta ses jupes et franchit le rebord de la fenêtre, Hugh la couvrant avec son épée. Puis il sauta à son tour sur le balcon, se retournant juste à temps pour empêcher Dowling de lui trancher l'oreille.

Exley et Dowling les suivirent à l'extérieur, les acculant vers l'extrémité du balcon. Dowling agitait frénétiquement son épée. Il était tout congestionné et transpirait abondamment. Exley, au contraire, se contrôlait parfaitement et se montrait plus précis dans ses mouvements. C'était, de loin, le plus dangereux des deux.

Hugh et Alf se défendaient avec une belle énergie, rendant coup pour coup, tandis qu'un morceau joué par l'orchestre montait sereinement de la salle de bal, en dessous. Mais l'entrechoquement des lames apportait une note de discorde à ce fond musical.

Hugh heurta la rambarde. Ils étaient arrivés à l'extrémité du balcon. Il jeta un coup d'œil derrière lui, mais ne vit plus Alf.

Il regarda à nouveau devant lui, juste à temps pour découvrir qu'Exley pointait sa lame sur sa gorge.

— Ta catin t'a abandonné, Kyle.

Alf se réceptionna sur la terrasse qui bordait l'arrière de la maison et leva les yeux vers le balcon duquel elle venait de sauter. Où était passé Kyle ? Pourquoi ne la rejoignait-il pas ?

Un cri déchira soudain la nuit. Puis une épée passa par-dessus la rambarde du balcon et vint s'écraser sur la terrasse, aux pieds d'Alf. L'instant d'après, Kyle enjamba la rambarde, tandis qu'Exley et Dowling tentaient de le rattraper.

Kyle se laissa tomber sur la terrasse et se réceptionna avec l'agilité d'un chat.

— Filons ! lança-t-il à Alf.

Il récupéra son épée et ils dévalèrent les marches conduisant au jardin.

Une détonation retentit dans leur dos, et le rebord d'un grand vase de pierre explosa à quelques mètres d'eux.

L'un des valets avait dû apporter un pistolet.

Alf poursuivit sa course, mais sa robe la ralentissait. Elle n'était pas complètement habituée à marcher avec des jupes et des paniers et des talons hauts, encore moins à courir.

Ils s'engagèrent dans une allée gravillonnée et la jeune femme manqua se fouler la cheville.

— Ne t'avise pas de tomber ! grommela Kyle.

— Ne comptez pas là-dessus, patron, répliqua-t-elle, reprenant sa course.

Des cris se faisaient entendre dans leur dos.

Une nouvelle détonation retentit et, cette fois, c'est une branche d'arbre qui se brisa.

— Ils vont saccager ce joli jardin, commenta Alf d'un ton désapprobateur.

Kyle lui jeta un regard incrédule.

L'allée se terminait par une grille donnant sur la ruelle de derrière. Il ouvrit la porte et ils s'engouffrèrent dans la ruelle, Kyle partant sur la droite, en direction de leur voiture qui les attendait.

— Non ! cria Alf, le retenant par le bras.

— Comment ça, non ? s'impatienta Kyle.

— Vous voulez qu'ils encerclent la voiture ? Sauvons-nous plutôt dans l'autre sens.

Hugh se rangea à sa suggestion, et ils repartirent en sens inverse.

— Prenez ça, lui dit Alf.

Elle lui donna la liasse de papiers qu'elle tenait toujours à la main. Hugh les glissa dans la poche de son veston. Puis la jeune femme arracha la dentelle cousue à ses manches – une si jolie dentelle, qui avait probablement été confectionnée en France. Sa fabrication exigeait des semaines de travail, et elle coûtait une petite fortune.

Alf la jeta pourtant par terre. Et elle la piétina dans la poussière, pour qu'elle n'attrape pas la lumière d'une torche.

Puis elle retroussa ses jupes et se défit de ses paniers, qu'elle jeta par-dessus un mur.

Kyle comprit son plan. Il se débarrassa de son domino, qu'il jeta de côté, avant d'ôter le masque de la jeune femme.

Ils arrivaient au bout de la ruelle qui débouchait sur une rue plus grande, encombrée par les attelages des invités au bal. Pour meubler leur attente, les cochers s'étaient regroupés autour de deux feux de joie.

Les pas de leurs poursuivants se faisaient déjà entendre dans leur dos. Ce n'était pas le moment de flancher.

— Décide d'un plan et n'en dévie plus d'un pouce, lui avait souvent répété Ned.

Alf arracha son épée à Kyle. Puis elle s'accroupit devant lui, dos à un mur, et elle cacha l'épée de Kyle et la sienne sous ses jupes évasées.

Après quoi, elle leva les yeux vers Kyle.

— Bon sang... murmura celui-ci, devinant ses intentions.

Il paraissait interdit. Sans doute était-il choqué. Ou ravagé de désir. Ou les deux.

Mais il se colla contre elle, les pans de son veston déboutonné masquant le visage de la jeune femme.

Alf lui déboutonna son pantalon d'une main tremblante, alors que les pas se rapprochaient.

Il bandait déjà dur.

Malgré le danger.

Ou peut-être à cause du danger.

Ils étaient décidément plus semblables, l'un et l'autre, qu'elle ne l'avait pressenti le jour de leur rencontre.

Elle ouvrit son caleçon, libérant son membre gorgé de désir.

Et elle n'hésita même pas pour la suite.

Elle le prit en bouche.

— Que faites-vous là ? demanda une voix.

Probablement s'agissait-il de l'un des valets de Dowling.

— Et alors, ça ne se voit pas ? grommela Kyle.

Alf sourit de sa repartie, alors même qu'elle avait la bouche pleine de son membre. La sensation était un peu étrange, mais pas du tout désagréable. En fait, ça sentait la peau, l'homme et le sel. *Lui*, en somme.

— Avez-vous vu un gentleman et une lady passer au pas de course ?

Alf suçait avec des mouvements de va-et-vient de la tête, comme elle avait vu faire les prostituées de St. Giles. Il était impossible de grandir dans ce quartier sans assister à de telles scènes. Mais elle ne l'avait encore jamais fait elle-même, et elle ne se serait certainement pas doutée qu'un tel acte pouvait donner du plaisir à la personne qui le pratiquait.

Le plus drôle était de le découvrir maintenant, sur ce sol à moitié verglacé et alors qu'ils étaient cernés par leurs ennemis.

Cernés par le danger.

— Imbécile, répliqua Hugh, le roi lui-même aurait pu passer que je m'en serais foutu comme d'une guigne.

Et, glissant la main dans les cheveux de la jeune femme, il ajouta :

— Oui, chérie, comme ça. Sers-toi bien de ta langue...

Elle obéit, lui léchant le gland, et il répondit par des coups de reins pour enfoncer son membre au plus profond de sa bouche.

L'un des hommes marmonna quelque chose, un autre ricana, et ils s'éloignèrent.

À présent, Alf pouvait entendre la respiration rauque de Kyle.

De la main, elle saisit la partie de son membre qui n'entrait pas dans sa bouche et commença de lui imprimer un mouvement de va-et-vient.

— Ils sont partis, murmura-t-il alors que ses hanches continuaient d'onduler, comme s'il ne pouvait pas les arrêter.

Il la désirait. Il *la* désirait.

Alf leva les yeux vers lui et le suçait avec encore plus d'avidité.

Malgré l'obscurité, elle pouvait voir briller ses prunelles. Il la regardait faire. À genoux devant lui, son membre dans sa bouche.

Il esquissa un sourire et lui caressa la joue, quelques instants, avec le bout de son pouce.
Puis il jouit, sa semence giclant dans sa bouche.

La jeune femme ferma les yeux pour mieux entendre ses râles de plaisir.

— Alf... murmura-t-il.

Il retira son membre de sa bouche, et approcha un mouchoir de ses lèvres.

Alf s'essuya la bouche pendant qu'il reboutonnait déjà son pantalon. Ses doigts tremblaient, comme s'il avait la fièvre.

Elle sourit et se releva, avec leurs épées.

Kyle prit son visage dans ses mains et l'embrassa furtivement.

— Que diable vais-je faire de toi, maintenant ?

Il récupéra son épée et entraîna la jeune femme dans la ruelle, rebroussant chemin. Quand ils repassèrent devant la grille de Dowling, Alf fut surprise de voir que le jardin était plongé dans l'obscurité.

Ils continuèrent jusqu'à l'extrémité de la ruelle, puis tournèrent à droite et retrouvèrent la voiture.

Alors qu'ils s'en approchaient, Talbot, assis à côté de Jenkins sur la banquette du cocher, leur demanda :

— Où est lady Jordan ?

— Elle n'est pas avec vous ? s'étonna Kyle.

Talbot et Jenkins secouèrent la tête.

— Bon sang, murmura Kyle. Iris est restée à l'intérieur !

Iris était parfaitement consciente que les convenances ne l'autorisaient pas à converser avec un homme à qui elle n'avait pas été présentée. Et encore moins à danser avec lui. Elle aurait donc dû décliner son invitation avec la plus grande fermeté.

Et pourtant, elle dansait avec Sa Grâce le duc de Dyemore qui, malgré son titre ducal, n'était manifestement pas un gentleman.

— Où est votre garde du corps ? s'enquit-il de sa voix profonde.

— Je vous demande pardon, Votre Grâce ?

Il soupira, comme s'il parlait à une simple d'esprit.

— Le gentleman dont vous orniez le bras, quand je suis arrivé. Est-ce votre amant ?

Son regard était si noir qu'Iris ne put réprimer un frisson.

— Vous vous trompez, répliqua-t-elle.

— Vraiment ?

Il haussa les épaules avec indolence, comme s'il ne venait pas de mettre en cause sa vertu, avant d'ajouter :

— Reconnaissez que c'était une possibilité.

— Non, je ne le reconnais pas, répondit-elle très calmement.

Ses lèvres esquissèrent un sourire d'autant plus déconcertant que sa cicatrice déformait le coin droit de sa bouche.

— Ah. Dans ce cas, vous êtes une malheureuse innocente.

Iris jugea ses paroles insultantes, mais la danse les sépara quelques instants. Elle en profita pour réfléchir à une réplique cinglante. Cependant, quand ils se rejoignirent à nouveau, tout ce qu'elle trouva à dire fut :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous êtes une innocente, expliqua le duc, parce que vous n’avez manifestement pas compris où vous étiez.

Iris arqua un sourcil.

— Où suis-je donc ?

— En enfer.

Elle aurait dû éclater de rire – son propos était beaucoup trop mélodramatique. Ils se trouvaient plus prosaïquement dans une salle de bal bondée et surchauffée.

Cependant, il était parfaitement sérieux. Et Iris savait qu’au moins deux membres des Seigneurs du Chaos assistaient à cette réception.

Trois, si le duc de Dyemore appartenait lui-même à la confrérie.

Iris s’obligea à garder une expression neutre, alors que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

Voyant qu’elle ne répondait pas, il plissa les yeux.

— Je me demande pourquoi votre compagnon vous a abandonnée, comme un pauvre agneau au milieu d’une horde de loups. Ce qui l’a attiré hors de cette salle doit être bien important.

Sa cicatrice donnait à ses lèvres un sourire démoniaque.

Iris évita soigneusement de regarder en direction de la sortie, mais elle n’en menait pas large.

— J’ai bien entendu ? Vous m’avez traitée de pauvre agneau ?

Son sourcil – celui qui n’était pas balafré – se haussa. Sans cette blessure, il aurait été le plus bel homme qu’Iris ait jamais rencontré.

— Peut-être devrais-je vous demander ce que vous faites ici ce soir ? reprit-elle d’un ton qui se voulait anodin. Seriez-vous en affaires avec lord Dowling ? Des affaires un peu spéciales, qui ne peuvent se traiter à la lumière du jour ?

La musique cessa, et Iris esquissa une révérence.

Il lui prit la main alors qu’elle se redressait, et l’attira près de lui.

Trop près.

Son souffle, qui sentait le brandy, lui caressa le visage.

— Votre compagnon est bien inconscient de vous avoir amenée ici. Et il est encore plus inconscient de vous avoir laissée seule. Fuyez, petit agneau. Fuyez pour sauver votre peau.

Là-dessus, il recula d’un pas et salua cérémonieusement. Puis il tourna les talons et s’éloigna.

Bon.

Iris déglutit et ouvrit son éventail.

Elle était très tentée de suivre le conseil du duc de Dyemore à la lettre, cependant elle se dirigea tranquillement vers la sortie – presque en flânant. Elle s’arrêta même quelques instants pour saluer un trio de ladies qu’elle connaissait vaguement.

Mais ses mains tremblaient.

À la porte, elle demanda son étole à un laquais, expliqua qu’elle avait la migraine et que son escorte était déjà sortie pour chercher sa voiture.

L’idée qu’elle pouvait être suivie l’incita à se retourner pour jeter un dernier regard à la salle de bal.

Personne ne paraissait prêter attention à elle.

Personne, sauf le duc de Dyemore. Il lui adressa un signe de la tête, avant de se détourner.

Iris dévala le grand escalier plus qu’elle ne le descendit.

Un laquais l’attendait dans le vestibule avec son étole. Elle la prit, remercia le domestique et sortit dans la rue.

La voiture n’était pas là.

Iris inspira un grand coup pour se calmer. C'était prévu, et il n'y avait donc aucune raison de s'inquiéter. Encore moins de paniquer. Le lieu de rendez-vous était un peu plus loin.

Elle se mit en marche.

Beaucoup de voitures attendaient. Leurs cochers s'étaient regroupés autour de feux de joie pour se garder au chaud, pendant que leurs maîtres et maîtresses dansaient à l'intérieur.

Quelques-uns lui jetèrent des regards au passage.

Iris pressa l'allure.

Où étaient Hugh et Alf ? Se trouvaient-ils toujours à l'intérieur ? Avaient-ils été surpris par Dowling ? Si c'était le cas, Iris devait retrouver la voiture au plus vite pour alerter les hommes de Hugh.

Iris tourna au coin de la rue. À présent, la voiture ne devait plus être loin. Mais l'endroit était plus sombre et le pavé glissant.

Tout à coup, une silhouette massive se matérialisa à côté d'elle.

— Milady.

Iris sursauta.

— Talbot ! Mon Dieu, vous m'avez fait une de ces peurs !

— Je suis désolé, milady.

Il lui prit le bras – ce qui bafouait extraordinairement les convenances mais, après tout, cette soirée n'avait rien d'ordinaire.

— Venez, dit-il. La voiture est à quelques mètres.

Iris hocha la tête, mais elle ne put s'empêcher de regarder à nouveau derrière elle.

Personne en vue.

Ils arrivèrent enfin à la voiture et Talbot l'aida à monter, avant de refermer la portière.

Alf était seule à l'intérieur. Même si sa robe donnait l'impression d'être passée au travers d'un buisson d'épines, elle semblait aller bien.

— Où est Hugh ?

— Il est parti vous chercher, expliqua Alf alors que l'attelage s'ébranlait déjà. Nous pensions que vous nous attendiez à la voiture. Comme vous n'étiez pas là, il s'est inquiété.

Iris porta une main à sa bouche.

— Oh, mon Dieu. Talbot ne devrait-il pas aller le chercher ?

Alf secoua la tête.

— Non. Il a ordonné que nous rentrions sans délai à Kyle House.

— Mais...

Iris n'eut pas le temps de terminer sa phrase que la portière se rouvrit à la volée. Hugh grimpa dans la voiture en marche et s'assit à côté d'Alf.

— Dieu merci, tu es là, dit-il à Iris.

Iris avait les larmes aux yeux. Ses mains tremblaient toujours.

— Je vous retourne le commentaire à vous deux. Mon Dieu, je n'ai plus envie de revivre ça...

— Que s'est-il passé ? demanda Alf.

— Le duc de Dyemore, expliqua Iris, regardant Hugh. À la minute où tu as quitté la salle de bal, il est venu m'inviter à danser.

Hugh fronça les sourcils.

— T'a-t-il molestée ?

Iris secoua la tête.

— Il aurait eu du mal, au milieu d'une salle de bal bondée. Il s'est contenté de me traiter de « pauvre petit agneau » et il m'a recommandé de partir au plus vite.

— Un agneau ? répéta Alf, perplexe.

— Peu importe, décréta Iris, résolue à balayer Hadès de son esprit. Avez-vous pu trouver quelque chose d'intéressant ?

— Oh, oui, acquiesça Alf avec un sourire satisfait. J'ai découvert la cache secrète de Dowling.

Puis, tirant des papiers de son bustier, elle précisa :

— Et j'ai pu emporter son contenu.

15

Les années s'écoulèrent et le Prince noir grandissait. Il devint presque aussi puissant que son père. Ceux qui le voyaient chevaucher à travers le royaume, entièrement vêtu de noir et le faucon doré juché sur son épaule, étaient tous frappés de crainte à son passage.

Alf avait encore le goût de son sexe dans la bouche.

La jeune femme regardait Kyle éparpiller sur la table de la salle à manger de Kyle House les lettres et contrats qu'elle avait dérobés dans les tiroirs de Dowling, ainsi que le morceau de papier provenant de la cache secrète.

Kyle contemplait ces différents documents et leur cherchait un sens. Malgré ses protestations, Jenkins avait bandé sa blessure à la cuisse avec son efficacité habituelle.

Il était grand, musclé, et il était à elle.

Bien sûr, d'un point de vue strictement social, c'était impossible. Cependant, Alf s'entêtait. Cet homme était *à elle*. Elle avait tenu sa virilité dans sa main et l'avait portée à sa bouche. Elle avait goûté sa semence. Elle s'était battue à ses côtés.

Et, pour lui, elle avait surmonté sa plus grande frayeur et avait accepté de devenir une femme.

Même si elle tournait maintenant les talons pour quitter cette pièce et ne le revoyait jamais, elle savait qu'il resterait dans son cœur. Et que l'inverse était tout aussi vrai.

Alf n'aurait jamais imaginé partager un jour une telle relation avec quelqu'un, et elle était à la fois émerveillée et apeurée.

Mais pas apeurée au point de ne pas savourer ce bonheur qui lui était offert, à elle, la petite Alf de St. Giles.

Seul un imbécile ne saisirait pas à deux mains le verre qu'on lui donne enfin à boire alors qu'il a souffert si longtemps de la soif.

— Voilà tout ce qu'Alf a pu récolter, annonça Kyle, ramenant subitement la jeune femme au présent.

Iris était assise à côté d'Alf et les hommes de Kyle avaient pris place face à elles.

Riley s'empara des contrats et commença de les examiner, avec l'aide de Talbot.

Jenkins ouvrit une lettre et la parcourut. Bell, planté derrière lui, la lut par-dessus son épaule. Ses lèvres s'agitaient en même temps qu'il lisait.

Iris prit le bout de papier qu'Alf avait sorti de la cache de Dowling.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ignore, répondit Alf, mais Dowling l'avait placé dans un compartiment secret de son bureau.

La jeune femme sentait le regard de Kyle posé sur elle. Repensait-il à ce qu'ils avaient fait dans la ruelle, moins d'une heure plus tôt ? Ou songeait-il à ce qu'ils feraient tout à l'heure ? Elle l'espérait, en tout cas.

— Et les autres papiers ? demanda Kyle.

— Ils se trouvaient dans les deux seuls tiroirs verrouillés du bureau. Mais celui-là (elle désigna le document que tenait Iris) était le seul à être enfermé dans la cache secrète.

— C'est donc probablement le plus important, dit Kyle.

— Malheureusement, je n'y comprends rien, murmura Iris.

Elle reposa le papier sur la table, et ils se penchèrent tous pour en découvrir le contenu :

618165036183646592 81848372816504

726584927265 62619283659494

928462659294 638463756592

02748181746182 73848194

85737481817485 026181946592

02748181746182 029274727394

726584927265 637395926373

836194736183 9381846384826265

8374637384816193 94736163756592

947384826193 82610493

848164 9361748394 8261920493 8384929473 847102618585748372 848164 9394619293

— Un registre comptable ? demanda Riley.

— J'en doute, répondit Jenkins. En tout cas, ces chiffres ne s'additionnent pas.

— Et regardez les deux lignes au bas de la page, fit remarquer Iris. Si elles n'étaient pas composées de chiffres, je jurerais qu'il s'agit de mots.

Jenkins la regarda, puis il regarda Kyle.

— Un code ?

— Ce serait logique, acquiesça Kyle. Recopie cette feuille avec précision. Je veux que tu travailles dessus avec Riley pour essayer de percer l'énigme. Mais n'oubliez pas les lettres ni les contrats. Nous devons exploiter tout ce qu'Alf a ramené.

Il la désignait en même temps qu'il prononçait son nom, mais sans la regarder. Comme s'il n'osait pas croiser ses yeux.

Par peur de les trahir devant les autres ?

Ou parce qu'il regrettait ce qu'ils avaient fait tout à l'heure ?

Alf n'en savait rien, et cette ignorance la crucifiait. Mais elle n'avait surtout pas envie que tout s'arrête déjà. Pas si vite.

Cependant, elle se raccrochait au regard qu'il lui avait lancé dans la ruelle. Et à la façon dont il lui avait souri alors qu'elle le suçait. Elle voulait croire – elle espérait de tout son cœur – qu'il n'en avait pas encore fini avec elle.

Iris s'éclaircit la voix.

— Cela vous dérangerait-il de me faire également une copie ?

Les quatre hommes la dévisagèrent d'un air interloqué.

Iris rougit un peu, mais elle soutint le regard de Kyle.

— J'ai toujours aimé les énigmes, dit-elle.

Jenkins hocha la tête.

— J'en ai pour deux minutes, milady. Vous aurez votre exemplaire.

Iris lui sourit.

— Merci.

Kyle se tourna vers le grenadier.

— Talbot, tu accompagneras lady Jordan, pour t'assurer qu'elle rentre chez elle en toute sécurité.

Mais il parut se raviser et, regardant Iris, son visage prit une expression formelle.

— Enfin, si tu es d'accord, bien sûr...

— Je le suis, Hugh, répliqua Iris un peu sèchement.

Alf les observait avec perplexité. Elle percevait entre eux une tension qui n'existait pas avant le bal.

Talbot se leva de table.

— Oui, monsieur. Je vais vérifier que la voiture est prête.

Et il s'éclipsa.

— Je suis sûr que tu es fatiguée, Alf, lui dit Kyle sans davantage la regarder dans les yeux. Il n'est pas nécessaire que tu restes pendant que nous travaillons sur ces papiers.

Alf savait reconnaître quand on la congédiait.

— Alors, bonne nuit, patron. Bonsoir Jenkins, Riley, Bell. (Elle sourit.) Bonsoir, Iris.

Iris la salua d'un signe de tête.

— Bonne nuit, Alf.

Les hommes lui souhaitèrent également bonne nuit tandis que la jeune femme quittait la pièce. Refermant la porte, elle vit qu'ils étaient déjà penchés sur les papiers.

Elle prit une chandelle dans le couloir et, arrivée au pied du grand escalier, elle releva légèrement ses jupes en piteux état. Un peu comme la robe de Cendrillon après minuit.

Sauf que Cendrillon n'avait pas sucé le sexe de son prince charmant. Du moins, ça n'était pas précisé dans le conte.

Elle gravit l'escalier, laissant un peu de boue sur les marches de marbre. Une malheureuse soubrette serait obligée de se lever à l'aube pour récurer ces marches de la saleté qu'elle y déposait.

Bien sûr, si elle était une lady, Alf ne se préoccuperait pas de cela. Mais elle n'était pas une lady. Elle était une enfant de St. Giles qui avait dû travailler dur pour obtenir le peu qu'elle possédait.

Et il n'était pas dans sa nature de s'asseoir pour attendre ce qu'elle désirait.

Ce dont elle avait *besoin*.

Aussi, parvenue au premier étage, elle n'hésita pas un instant. Elle remonta le couloir jusqu'à la porte de Kyle.

Celle-ci n'était pas verrouillée.

La jeune femme pénétra dans la chambre.

Puis elle referma la porte derrière elle et posa sa chandelle sur une table.

C'était une vaste chambre à coucher, luxueuse, conçue pour un duc. Alf déambula à travers la pièce en même temps qu'elle déboutonnait sa robe. Le feu avait été allumé, en prévision du retour de Kyle. Le lit, immense, était drapé de tentures bleu et or. La jeune femme sourit en laissant tomber sa robe sur le plancher. Des tableaux aux murs représentaient des scènes bucoliques, avec de grands arbres verts, des ciels bleus et pas un seul immeuble en vue. Kyle avait-il déjà vu des paysages semblables ?

Pas Alf.

Elle ôta ses jupons et les plia soigneusement sur le dossier d'un fauteuil. Puis elle se défit de ses escarpins. Ils étaient ruinés : le fragile tissu brodé était déchiré par endroits, ou maculé de boue. Quel gâchis. Ses bas de soie étaient également salis, mais ils pourraient être récupérés après un bon lavage. De même que sa camisole. Alf savait qu'elle pourrait les vendre à un bon prix – les vêtements d'occasion s'arrachaient, à Londres.

Elle passa la camisole par-dessus sa tête.

À présent, elle était toute nue.

Elle se dirigea vers la table de toilette, où était posé un pichet d'eau fraîche. Kyle pensait-il parfois à tous ces gens qui s'activaient en coulisses pour le servir ? Lui arrivait-il de se demander d'où ils venaient, s'ils avaient une famille, quels étaient leurs espoirs et leurs rêves ?

La plupart des maîtres n'avaient aucun souci de leurs domestiques, mais Kyle... Kyle était différent. Il avait pris Bell sous son aile, il donnait de l'argent à la famille de sa mère... Il paraissait avoir de la compassion pour ceux qui l'entouraient.

Y compris Alf.

La jeune femme versa la moitié du pichet dans la cuvette, s'empara d'un linge propre et entreprit de faire sa toilette – corps et visage. Puis elle enleva les épingles qui retenaient sa chevelure et brossa ses mèches.

Sa toilette terminée, elle grimpa sur le lit et s'étira dans les draps. Il avait dit qu'il la voulait « femme ». Elle avait rassemblé tout son courage pour lui obéir, et elle avait réussi.

Maintenant, elle désirait sa récompense. Sa récompense de femme.

Hugh poussa la porte de sa chambre avec lassitude. L'aube pointait presque et ils n'avaient pratiquement pas progressé avec les papiers – sinon qu'ils avaient découvert, grâce aux lettres, une liaison entre Dowling et une femme mariée. Quant au code, il ne se limitait pas au simple remplacement des lettres de l'alphabet par des chiffres. La combinaison, plus complexe, leur échappait encore.

Il soupira et ôta son veston. Il s'apprêtait à le poser sur un fauteuil près de la cheminée, quand il s'aperçut que le fauteuil en question était déjà occupé par des jupons.

Hugh était si fatigué qu'il regarda d'abord les jupons sans comprendre.

Puis il remarqua la robe, la camisole, les escarpins et, pour finir, Alf endormie dans le lit, ses cheveux éparpillés sur l'oreiller, ses beaux seins nus dépassant des draps.

Dieu du ciel.

S'il était un vrai gentleman, il la réveillerait et lui demanderait de s'en aller. Ou, mieux encore, il s'éclipserait sur la pointe des pieds.

Au lieu de quoi, il termina de se déshabiller. Puis il se lava avec l'eau que lui avait laissée Alf et il alla se coucher.

— Patron... murmura la jeune femme alors qu'il l'attirait dans ses bras.

— Rendors-toi.

— Hmm...

Elle gigota quelques instants, sa délicieuse croupe frottant son membre érigé et son dos épousant le torse de Hugh. Puis tout son corps se détendit.

Hugh passa une main sur sa poitrine pour la refermer sur un sein.

Puis il s'endormit à son tour. Pour une fois sans migraine.

— Alf.

La voix de Kyle tira la jeune femme de ses rêves.

Elle ouvrit les yeux et le vit penché sur elle. La lumière du petit matin baignait la chambre. Un bonheur pur emplit la jeune femme d'allégresse. Elle noua les bras au cou de Kyle pour l'attirer à elle et l'embrasser.

Mais il releva vite la tête.

— Tu devrais partir, dit-il.

Elle s'esclaffa.

— Pourquoi voudrais-je partir, patron ?

Il fronça les sourcils avec sévérité. Sa barbe naissante lui donnait l'air d'un pirate.

Un pirate irascible.

— Je ne voudrais pas tirer profit de toi.

— Tirer profit ? répéta-t-elle. C'est du langage d'aristo, destiné à des ladies bien nées.

Kyle fronça un peu plus les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je suis une lady ? reprit-elle. Ou qu'on doit se soucier de ma réputation ? Enfin, patron !

Elle n'attendit pas sa réponse, car elle savait que ce qui se passait entre eux n'était pas destiné à durer. Et il n'était pas question qu'elle y renonce parce qu'il se découvrait tout à coup des scrupules. Alf n'avait jamais possédé grand-chose dans la vie, mais pour une fois elle désirait vraiment quelque chose. Ou plutôt, *quelqu'un*.

Alors elle regarda Kyle droit dans les yeux et ajouta :

— Je ne suis pas une créature fragile et délicate, incapable de se débrouiller par elle-même. N'ai-je pas fouillé avec succès le bureau de lord Dowling, hier soir ?

— Si, bien sûr.

— Ne sais-je pas me battre à l'épée comme n'importe quel bretteur digne de ce nom ?

Il esquissa un sourire.

— La réponse est encore oui.

— Et ne nous ai-je pas débarrassés hier soir des hommes de Dowling ? En vous donnant du plaisir par-dessus le marché ?

Il grimaça.

— Si.

Elle le regardait toujours droit dans les yeux.

— Dans ce lit, je suis votre égale, patron. Personne ne tire profit de personne.

— As-tu déjà fait cela auparavant ?

— Non. Et c'est pourquoi je veux le faire. Avec vous.

Il ferma les yeux.

— Jésus-Christ...

Alf sentait son membre palpiter contre ses cuisses. C'était *ça* qu'elle voulait.

— S'il vous plaît... murmura-t-elle, de tout son cœur.

Kyle soupira, comme s'il avait tenté de résister à la marée mais était soudain submergé par les vagues. Et il s'empara de ses lèvres. Avec une infinie douceur. Puis il s'allongea sur elle, la couvrant de son corps massif.

Alf noua les jambes aux hanches de Kyle pour bien lui montrer qu'elle était disposée à le recevoir.

Les poils de son torse lui chatouillaient les tétons – et c'était loin d'être désagréable.

Il relâcha soudain ses lèvres et, l'espace d'une atroce seconde, la jeune femme imagina qu'il allait se relever et l'abandonner. Mais il lui embrassa le cou, et elle découvrit à quel point elle était sensible sur cette partie du corps. Comment l'aurait-elle su ? Personne ne lui avait jamais touché le cou – en dehors d'elle-même. Les baisers de Kyle lui procuraient des frissons aussi délicieux qu'irrésistibles.

Mais elle ne savait ni comment réagir ni quoi faire. Car elle n'avait jamais assisté à rien de tel dans les ruelles de St. Gilles.

Pareilles caresses étaient réservées aux amoureux. Ou aux époux. Des gens qui se connaissaient et se chérissaient mutuellement.

Kyle l'embrassait comme si elle était un être précieux.

Et beau.

Sa bouche descendit le long de sa gorge pour s'arrêter sur un téton, qu'il lécha jusqu'à ce qu'elle s'arque sous lui, avec des petits gémissements de plaisir.

Il referma alors les lèvres sur le téton pour le sucer, mais seulement durant quelques secondes, avant de passer à l'autre sein.

Alf protesta hautement, mais sa seule réaction fut de s'esclaffer tandis qu'il léchait son deuxième téton.

La jeune femme haletait presque quand il descendit encore, sur son ventre, marquant une courte pause pour lécher son nombril, avant de continuer toujours plus bas. Elle tenta instinctivement de serrer les jambes alors qu'il approchait de sa féminité, mais il s'empara sans ménagement de ses cuisses pour les écarter en grand. Puis il releva les yeux et accrocha son regard.

— Ne bouge plus, lui intima-t-il.

Et il s'attaqua à sa féminité avec sa bouche.

Alf se raidit, sous le choc. Il la léchait... là, *juste là*...

La jeune femme émit un drôle de bruit de gorge, proche du râle. Elle n'avait jamais rien expérimenté d'aussi merveilleux. La langue de Kyle décrivait entre ses cuisses des cercles langoureux qui menaçaient de la rendre folle, tant son plaisir était intense.

Elle avait l'impression de ne plus pouvoir respirer. Et de ne plus rien voir.

Et elle avait envie de crier.

Quand la jouissance éclata, elle s'arqua violemment. Kyle la plaqua sur les draps en la maintenant par les hanches, tandis qu'il continuait avec sa langue de la torturer divinement.

À la fin, alors qu'elle était pantelante et les yeux mi-clos, il se redressa pour s'allonger sur ce corps qu'il venait de conquérir.

— Ça t'a plu ? murmura-t-il contre ses lèvres.

Il paraissait très satisfait de lui-même.

Alf se mordit la lèvre pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas et que tout cela était bien réel.

— Tu sais très bien la réponse, répliqua-t-elle.

Elle l'enlaça. Ils s'embrassèrent. Puis elle sentit que, de la main, il guidait son membre vers sa féminité.

Il se contenta d'abord de le frotter contre son clitoris. Une fois. Deux fois.

Alf venait juste de jouir. C'était presque trop de plaisir.

Elle gémit.

— Et ça, tu aimes ?

Elle n'avait plus assez de souffle pour parler, mais il devina sa réponse car il frota une nouvelle fois son gland contre son clitoris, tout en l'embrassant tendrement.

Alf sentait qu'elle mouillait.

— Mets-la-moi, dit-elle. S'il te plaît.

Elle rouvrit les yeux tandis qu'il faisait glisser son membre un peu plus bas, pour le caler à l'entrée de sa féminité.

Et Kyle commença de la pénétrer.

Alf ressentit une petite brûlure, mais elle continua de le dévisager. Il se concentra et s'appuyait à présent sur les coudes.

Il s'enfonça davantage, l'écartelant avec son gros membre, et Alf le vit serrer les dents.

La jeune femme enroula alors les jambes aux hanches de son amant et, s'affaissant sur elle, Kyle la pénétra de toute la longueur de son membre.

Il la remplissait, mais il demeurait immobile.

— Et maintenant, patron, si tu me baisais enfin ? murmura-t-elle.

— Petite diablesse.

Alf s'arma de courage, prête à ce qu'il se déchaîne et perde tout contrôle de ses pulsions.

Mais il se retira lentement. Tendrement.

Et il la pénétra de nouveau avec la même lenteur sensuelle.

Ce n'était pas de la « baise », comme elle avait pu le voir à St. Giles.

C'était faire l'amour.

La jeune femme avait presque les larmes aux yeux qu'il se montre aussi attentionné. Comme si elle était précieuse, comme s'il redoutait de l'abîmer.

Elle s'ouvrit totalement à lui, et son plaisir fut tout différent de tout à l'heure. C'était un plaisir autant physique que moral, et donc bien plus redoutable que n'importe quel orgasme.

Car il pouvait la briser.

Alf n'était pas naïve. Elle savait que cela ne pourrait pas durer entre eux.

Aussi lui fut-elle presque reconnaissante quand il se retira subitement, pour se terminer à la main.

La plus merveilleuse chose qui lui fût arrivée dans la vie était déjà finie.

16

Le jour de son vingtième anniversaire, le Prince noir fut convoqué par son père.

« Tu es presque prêt à me succéder, mon fils, lui dit le Sorcier noir. Mais, avant d'atteindre tous tes pouvoirs, tu dois consentir à un dernier sacrifice. Apporte-moi le cœur de ton faucon doré. »

Le Prince noir ne changea pas d'expression. Il s'inclina poliment et dit : « Oui, père. »

Le cri réveilla Hugh.

Il se redressa en sursaut, avec l'impression que son cœur battait hors de sa poitrine.

Alf aussi s'était réveillée.

La porte s'ouvrit à la volée.

Talbot fit irruption dans la chambre, traînant avec lui Milly, la nouvelle nurse. Celle-ci sanglotait à chaudes larmes.

Jenkins les suivait. Après un coup d'œil en direction du lit, il ramassa la camisole d'Alf et la lui donna.

— Dis-lui, ordonna Talbot à la nurse, la secouant par l'épaule. Cesse de pleurnicher et dis-lui.

— Je suis si désolée, Votre Grâce ! sanglota la nurse, tombant à genoux devant le lit. Par pitié !

Hugh la regarda, puis se tourna vers Talbot.

— Que se passe-t-il donc ?

Alf lui étreignit l'épaule et, malgré la tragédie qu'il présentait, Hugh en éprouva un réconfort immédiat.

— Je... Je... commença la nurse, avant de fondre à nouveau en larmes.

— Tenez, monsieur, dit Jenkins à Hugh, lui tendant son pantalon.

Hugh le prit et sortit du lit pour l'enfiler, sans se soucier de sa nudité.

— Quelqu'un va-t-il me dire ce qui se passe, à la fin ?

— Ils ont enlevé Peter, annonça Kit depuis le pas de la porte.

Il y eut un grand silence.

Kit était tout pâle. Une égratignure lui barrait la joue. Ses cheveux étaient en désordre et il semblait perdu.

— Père, ils ont enlevé Peter, répéta-t-il, regardant Hugh droit dans les yeux.

Hugh ouvrit les bras.

— Viens.

Le garçon courut se réfugier dans les bras de son père. Puis Hugh s'assit dans le lit, serrant Kit contre lui.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, dit-il, caressant d'une main tremblante les cheveux bouclés de son fils.

— Milly nous a emmenés pour notre promenade du matin, expliqua Kit. Moi, Peter et Pudding.

— À neuf heures, tous les jours, afin de les garder en bonne forme, précisa la nurse. J'ai bien sûr pris un valet avec moi, comme chaque matin. Je vous en supplie, Votre Grâce...

Hugh la fusilla du regard, et elle se tut aussitôt.

Kit reprit son récit.

— Nous étions presque de retour à la maison quand Pudding a vu un chat et l'a pourchassé. Peter a couru après elle et il a tourné le coin de la rue. Mais quand j'ai voulu le rattraper, avec le valet, il avait disparu. Il ne restait plus que Pudding, qui poursuivait un attelage. J'ai aperçu Peter à travers la vitre de la voiture.

Les yeux emplis de larmes, il ajouta :

— J'ai voulu courir après la voiture, mais le valet m'en a empêché.

Hugh serra Kit plus fort contre lui. Il était reconnaissant au valet d'avoir eu le bon réflexe de protéger son fils.

— À quoi ressemblait la voiture ? demanda Alf.

— Elle était noire, répondit Kit.

Il ne semblait pas s'étonner de voir la jeune femme dans le lit de son père. Sans doute parce qu'il était encore sous le choc de l'enlèvement de son petit frère.

Alf se tourna vers Talbot.

— Le valet a-t-il remarqué autre chose ?

Le grenadier secoua la tête.

— Non, rien, mademoiselle.

Hugh ferma les yeux. C'était vraisemblablement l'œuvre des Seigneurs du Chaos. Si tôt le matin, après la fouille chez Dowling hier soir : la coïncidence était trop troublante. Malgré son domino, Exley avait reconnu Hugh, puisqu'il l'avait appelé par son nom.

Et si l'enlèvement de Peter n'était que le préalable à...

Hugh s'ébroua mentalement. Mieux valait ne pas penser au pire, sinon il deviendrait fou.

Riley s'invita à son tour dans la chambre. Il était porteur d'une lettre, qu'il tendit à Hugh.

— Elle vient juste d'arriver pour vous, monsieur. Le gamin qui l'a délivrée est encore en bas, mais il semble ne rien savoir.

Hugh prit la lettre, l'ouvrit et lut :

Rapportez chez Crewe, à midi, tout ce que vous avez volé hier soir. N'essayez pas d'attaquer la maison. Votre fils ne s'y trouve pas. Une fois que nous serons rentrés en possession des documents, nous vous conduirons à l'endroit où il est caché et nous vous libérerons tous les deux. Mais si vous refusez notre proposition, vous ne le reverrez jamais.

En guise de signature, la lettre se concluait par un dauphin grossièrement dessiné.

Hugh passa la missive à Alf. La jeune femme poussa une exclamation en la lisant, puis redevint silencieuse.

Hugh se doutait pertinemment que la promesse de le relâcher avec Peter, après la remise des documents, était fallacieuse. Une fois qu'il se retrouverait aux mains des Seigneurs du Chaos, ses ennemis n'hésiteraient pas à le tuer. Désormais, il en savait trop sur leur compte pour qu'ils lui laissent la vie sauve.

Il essaya de réfléchir.

— Kit, as-tu remarqué quelque chose, durant votre promenade ? N'importe quoi qui t'aurait paru inhabituel ?

L'enfant se concentra.

— Non. Mais tu pourrais demander à oncle David.

Hugh sursauta.

— Oncle David ?

Kit hocha la tête.

— Nous l'avons croisé. Il voulait nous inviter dans un salon de thé, mais Milly a dit que nous devions rentrer prendre nos leçons.

Hugh sentit la colère bouillonner dans ses veines. Il se tourna vers ses hommes.

— Allez me chercher mon beau-frère et ramenez-le ici. Tout de suite.

Quarante-cinq minutes plus tard, Alf, vêtue de ses habits de garçon, était assise dans la bibliothèque avec Kyle quand Talbot et Riley y introduisirent David. Ce dernier était rouge – de colère ou d'embarras, ou les deux – mais Alf vit qu'il essayait de se recomposer une attitude devant Kyle.

Et il crut trouver la parade en se livrant à un éclat que la jeune femme, s'il lui avait demandé son avis, n'aurait pu que lui déconseiller.

— Qu'est-ce qui te prend, lança-t-il à Kyle, de m'envoyer tes laquais pour me traîner ici comme un vulgaire débiteur ?

Kyle, debout devant la cheminée, ne bougea pas d'un pouce. Depuis qu'il avait lu la lettre des ravisseurs, il ne s'était pas départi de ce calme inquiétant. Toute émotion semblait avoir déserté son regard. Ni colère ni chagrin ne se lisaient sur son visage.

Alf aurait voulu le rejoindre, se blottir contre lui et pleurer les larmes qu'apparemment il s'interdisait. Elle aurait voulu lui assurer qu'ils retrouveraient Peter sain et sauf. Qu'il reviendrait bientôt jouer avec Pudding, se disputer avec Kit et se plaindre d'avoir des leçons.

Mais elle ne se faisait pas d'illusions.

Leurs adversaires étaient coriaces et ne reculeraient devant rien. Du reste, il n'était pas impossible que ces monstrueux Seigneurs du Chaos aient déjà tué Peter. Cette idée était horrible, cependant Alf se doutait que Kyle non plus ne nourrissait aucune illusion.

Il n'avait pas pu ne pas envisager que son fils soit mort.

Pourtant il restait debout, massif comme un bloc.

La jeune femme ferma les yeux. Son cœur se serrait pour Peter, pour son frère aîné et pour leur père. Kyle survivrait à cette épreuve, mais il y perdrait sans doute son âme.

— Que veux-tu, bon sang ? cria David.

Sa voix fit rouvrir les yeux à Alf.

De toute évidence, le silence de Kyle le mettait hors de lui.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? continua David. Tu me fais venir ici de force et tu n'as rien à me dire ? Que veux-tu donc ?

— Je veux mon fils, répondit tranquillement Kyle.

— Je ne...

Kyle réagit à la vitesse de l'éclair. Il se précipita sur son beau-frère et, l'empoignant par le nœud de sa cravate, il le souleva littéralement de terre.

David peinait déjà à respirer.

Alf, médusée, se demanda si Kyle l'étranglerait. Et si quelqu'un, dans la pièce, interviendrait pour l'en empêcher.

Finalement, Kyle desserra légèrement son étreinte.

— Je. Veux. Mon. Fils.

— Ils me tueront, murmura David, blême.

Hugh resserra sa prise.

— Parce que tu crois que moi, je ne te tuerai pas ?

Puis il le relâcha un peu. David toussa.

— C'est... C'est les Seigneurs du Chaos qui l'ont enlevé, dit-il.

— Où le détiennent-ils ?

— Je... Je l'ignore. Ils ne me l'ont pas dit. Je te jure que c'est vrai !

— Qui, chez les Seigneurs ? Lequel est derrière cet enlèvement ?

— Je... Je... bredouilla d'abord David.

Puis, fermant les yeux, il débita d'une traite :

— Le comte d'Exley. Dowling. Peut-être d'autres. Mais je n'en sais pas plus. Les membres de la confrérie ne se révèlent jamais tous les uns aux autres. C'est le meilleur moyen de garder le secret sur leurs agissements.

Kyle plissa les yeux.

— Toi aussi, tu gardes le secret.

David déglutit.

— Je... Oui. Oui, j'appartiens à la confrérie.

Kyle le repoussa brutalement. Comme si le toucher lui salissait les mains.

— Et par loyauté pour la confrérie, tu n'as pas hésité à trahir ton propre sang. N'as-tu donc aucun honneur ?

— C'est toi qui parles d'honneur ? répliqua David. Si tu ne m'avais pas coupé les vivres, je ne les aurais jamais aidés à kidnapper ton fils. Du reste, ce n'est pas Peter que nous voulions, mais Christopher. Nous nous doutions que tu tiendrais beaucoup moins à Peter.

Alf haussa les sourcils. David perdait-il la raison ?

— Peter est *aussi* mon fils, répondit Kyle, imperturbable.

David s'esclaffa.

— Non, c'est impossible. Katherine me l'avait bien dit.

— Je me moque de ce que Katherine a pu te dire, assura Kyle d'une voix parfaitement contrôlée. Ne me prends pas pour aussi naïf que toi. Je savais que Peter n'était pas de mon sang avant même sa naissance. J'avais le choix entre refuser ce bébé innocent de son sort, ou l'élever comme s'il était mon propre enfant. J'ai opté pour la deuxième solution. Sans la moindre hésitation. Peter est et sera toujours mon fils. Peu m'importe de savoir avec qui Katherine a couché pour le concevoir. Peter *est* mon fils.

Alf était tellement émue qu'elle avait du mal à retenir ses larmes.

— Bien sûr que si, ça t'importe, s'entêta David qui semblait partagé entre le dégoût et l'incrédulité. Tu as beau dire, Peter n'est pas de toi. Et tu ne...

Kyle lui décocha un uppercut dans la mâchoire, qui l'envoya bouler par terre.

Jenkins se pencha sur lui.

— Il est K.-O., dit-il.

— Emmenez-le et enfermez-le dans un endroit d'où il ne pourra pas s'échapper, dit Kyle, secouant sa main. Et rassemblez les papiers. J'ai un rendez-vous au domicile de Crewe.

Talbot chargea David sur son épaule, et Jenkins et Riley le suivirent hors de la pièce.

— Ils vont te tuer, dit Alf quand elle se retrouva seule avec Kyle.

— Ils vont essayer, corrigea Kyle qui examinait ses phalanges – elles paraissaient saigner. Ce qui ne signifie pas qu'ils réussiront. Et Peter *est* mon fils.

— Je sais, murmura la jeune femme. Donne-moi ton mouchoir.

Il s'exécuta. Elle alla alors chercher la carafe de brandy sur la table à liqueurs. Puis elle humecta le mouchoir d'alcool et revint vers Kyle.

Il la regarda tamponner, avec le mouchoir, les égratignures sur ses phalanges.

— Peter est si petit, dit-il. Je ne supporte pas l'idée qu'il puisse se retrouver seul et apeuré. Peut-être même l'ont-ils frappé.

Alf, de nouveau très émue, lui caressa la joue. Kyle l'émerveillait de plus en plus. Les hommes – et plus encore les hommes de l'aristocratie – accordaient une importance capitale à leur lignée. Ils tenaient à s'assurer que leurs enfants étaient bien de leur sang. Même à St. Giles, l'une des pires insultes était de traiter quelqu'un de cocu.

Pourtant, Kyle avait élevé le bâtard de sa femme comme son propre fils. Mieux encore : il n'avait jamais révélé quoi que ce soit. Si David ne lui avait pas jeté la vérité à la figure devant elle, Alf n'aurait pu deviner que Kit et Peter n'avaient pas le même père.

Kyle soupira et appuya son front contre celui de la jeune femme.

— Mes hommes vont me suivre discrètement, dit-il. Je ne voudrais pas t'exposer au danger, mais tu sais grimper sur les toits comme personne. Ce serait la meilleure façon de renseigner Talbot et les autres sur l'endroit où les ravisseurs vont m'emmener sans éveiller leurs soupçons. Voudrais-tu faire cela pour moi ?

Alf l'embrassa tendrement.

— Bien sûr.

— Merci.

Elle le regarda, son beau pirate, cet homme qui s'appêtait à se faire tuer pour un enfant qui n'était même pas de son sang.

Elle l'aimait.

Elle l'aimait, et elle allait le laisser partir.

Hugh s'arrêta un instant devant la chambre des garçons et inspira un grand coup avant d'entrer.

Kit était allongé sur le lit. La petite chienne s'était endormie, lovée contre lui.

Pudding n'aurait pas dû monter sur le lit. Cependant, Hugh n'allait pas gronder Kit un jour comme celui-là.

L'enfant leva les yeux à son entrée.

— Papa ?

Hugh s'efforça de sourire, mais la tâche relevait presque de l'impossible. Il s'assit à côté de son fils.

— Tu vas ramener Peter à la maison ? demanda Kit.

— Oui, répondit Hugh. Et je voudrais que tu saches...

Il s'éclaircit la voix, avant de reprendre :

— Je voudrais que tu saches que je t'aime et que j'aime Peter.

Kit fronça les sourcils.

— Alors, pourquoi tu nous as abandonnés pour partir sur le continent ?

Hugh déglutit péniblement. Il était conscient de mériter cette question, mais peut-être plus tard ? Dans l'immédiat, il devait ramener Peter à la maison.

En outre... Oh, et puis tant pis. Il n'aurait sans doute pas de meilleure occasion de parler à son aîné.

— Ta mère et moi, nous nous disputons trop souvent. En fait, nous ne supportons plus de vivre ensemble. Mais je vous ai toujours adorés tous les deux.

Kit fronçait encore les sourcils, cependant il hocha la tête.

— Tu ne repartiras plus ?

Hugh sentit une boule monter dans sa gorge.

— Non, c'est promis.

Il espérait que Kit saurait lui pardonner s'il devait s'avérer qu'il ne rentrerait pas, ce soir, avec Peter. Mais Hugh était déterminé à tout mettre en œuvre pour tenir sa promesse.

Et à enfin devenir le père qu'il aurait dû être depuis longtemps.

Hugh ferma les yeux, pour prier un Dieu en lequel il n'était pourtant plus très sûr de croire. Puis il embrassa son fils sur le front et se releva.

Kit pleurait. Il essayait courageusement de le cacher, mais des sanglots le secouaient.

Hugh posa furtivement la main sur la tête de son fils, avant de s'éloigner vers la porte.

Il dut s'arrêter un instant, la main sur la poignée, pour reprendre sa respiration.

Dieu tout-puissant, accordez-moi de revenir sain et sauf...

Un garçon ne devrait pas grandir sans père.

Hugh s'obligea à chasser ces noires pensées. Il rentrerait bien vivant. Avec Peter.

Dans le couloir, il tomba sur Bell et Riley. Il s'adressa d'abord au premier.

— Veux-tu bien rester auprès de mon fils pour lui tenir compagnie, Bell ?

— Oui, Votre Grâce, répondit Bell, se redressant fièrement.

Hugh lui ouvrit la porte de la chambre.

— Tu es un bon garçon.

Puis il se tourna vers Riley.

— Je compte sur toi pour monter la garde.

L'ancien soldat était armé d'un pistolet et d'une épée.

— Oui, monsieur. Je protégerai votre fils au péril de ma vie.

Hugh le remercia d'un signe de tête et descendit l'escalier jusqu'au vestibule où l'attendaient Talbot, Jenkins et Alf.

Il les regarda l'un après l'autre, ne pouvant s'empêcher, malgré les circonstances, de s'attarder plus longtemps sur le beau visage d'Alf.

— Souvenez-vous bien du plus important : ne trahissez pas votre présence tant que vous ne m'apercevrez pas en compagnie de Peter.

Le trio acquiesça en silence. Puis Hugh renvoya les deux hommes. Ils suivraient sa voiture par leurs propres moyens.

Après leur départ, Hugh se tourna vers Alf.

— J'ai ta parole ?

La jeune femme releva le menton.

— Évidemment.

Il lui secoua tendrement l'épaule – car elle était passionnée de nature, et il savait qu'elle nourrissait quelque affection pour lui.

— Ils essaieront sans doute de me frapper et peut-être même de me tuer. Mais tu ne dois pas intervenir. À aucun prix. Cette mission n'a qu'un seul objectif : sauver Peter. Si tu te montres

avant qu'ils m'aient conduit jusqu'à lui, tous nos efforts auront été vains. Et nous risquerons de le perdre à jamais.

La jeune femme serra les mâchoires.

— J'en ai bien conscience, répondit-elle. Mais nous ramènerons ton fils sain et sauf.
Ensemble.

— Sois prudente, lui dit-il, avant de l'embrasser avec fougue.

Là-dessus, il passa la porte, dévala le perron et monta dans sa voiture.

Le trajet jusqu'au domicile de Crewe lui parut durer une éternité. Il regardait souvent par la vitre, mais à aucun moment il n'aperçut ses hommes ou Alf.

C'était mieux ainsi, songea-t-il. S'il ne les voyait pas, alors aucun des Seigneurs du Chaos ne les verrait non plus.

Quand l'attelage s'immobilisa enfin, Hugh descendit de voiture, les papiers glissés dans un porte-documents qu'il serra sous le bras. Puis il gravit le perron de Crewe et frappa à la porte.

Dowling lui ouvrit. Il semblait nerveux.

— Vous êtes seul ?

Hugh hocha la tête.

— Où est mon fils ?

Dowling ignore sa question pour jeter un coup d'œil dans la rue.

— Entrez.

Hugh pénétra à l'intérieur. Aussitôt, deux hommes se portèrent à sa rencontre, l'un de chaque côté, et le saisirent par les bras. Il ne leur opposa aucune résistance. Puis ils fouillèrent ses poches et le délestèrent de sa dague, pendant que Dowling s'emparait du porte-documents.

Après quoi, Dowling fit signe au gaillard à la droite de Hugh.

Ils l'entraînèrent alors vers un salon.

Exley les y attendait, en buvant du thé. Il avait l'air plus cadavérique que jamais.

— A-t-il apporté les papiers ? demanda-t-il à leur entrée.

Dowling lui tendit le porte-documents.

— Où est mon fils ? redemanda Hugh.

Exley avait déjà ouvert le porte-documents. Il agita un doigt, sans même regarder Hugh. Aussitôt, l'une des deux brutes qui tenaient Hugh lui décocha un coup de poing dans les flancs.

Il tomba à genoux, le souffle coupé. Il dut s'appuyer sur ses mains pour se redresser.

— Tout paraît être là, dit Exley, après avoir brièvement examiné le contenu du porte-documents.

Et, regardant enfin Hugh :

— Votre fils est en bonne santé. Enfin, pour l'instant, précisa-t-il avec un sourire mauvais. Mais ce ne sera plus le cas si vous tentez quoi que ce soit contre nous. C'est bien clair ?

— Je vous ai apporté les papiers, répondit Hugh le plus calmement possible. J'attends maintenant que vous me rendiez Peter.

— Parfait, acquiesça Exley, avant d'adresser un signe aux deux brutes.

Dans la seconde, Hugh se retrouva avec une cagoule sur la tête et les deux mains liées, devant lui, par une cordelette. Il n'opposa de nouveau aucune résistance.

Ensuite, ils traversèrent la maison pour sortir par la porte de derrière – Hugh le devina à l'odeur des cuisines. Puis, du jardin, ils gagnèrent la ruelle. Hugh espérait que ses hommes et Alf pouvaient l'apercevoir. Une voiture attendait dans la ruelle, et il fut poussé à l'intérieur.

L'attelage démarra, mais ce fut pour s'arrêter brutalement moins de cinq minutes plus tard. Hugh se raidit, avant de comprendre que les ravisseurs cherchaient simplement à le changer de

véhicule. L'opération se fit sans que ses pieds touchent le sol, et il en déduisit que les deux voitures étaient postées flanc contre flanc.

La seconde voiture s'ébranla aussitôt.

Talbot et Jenkins avaient-ils repéré le manège ?

Hugh tournait la tête de droite et de gauche, l'oreille aux aguets, pour tenter de percevoir quelque chose.

Au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent de nouveau brutalement, et ce fut encore une fois pour changer de véhicule.

À présent, Hugh pouvait sentir une odeur de poisson. La Tamise ? Se dirigeaient-ils vers les quais ?

Ils s'arrêtèrent une troisième fois, et Hugh se prépara à se lever de sa banquette.

— Un instant, Votre Grâce, lui dit Exley.

Une main lui comprima la bouche et le nez à travers la cagoule, tandis qu'on le saisissait par les bras et les jambes.

Hugh tenta de se débattre, malgré sa promesse de se tenir tranquille. C'était une réaction instinctive au manque d'air pour respirer.

Il entendit Exley éclater de rire, et il comprit qu'il avait perdu.

Il avait perdu.

Puis ce fut le noir.

17

Le Prince noir chevaucha longuement à travers la campagne, pour s'éloigner du château. Puis il trancha les lanières de cuir attachées aux pattes de son faucon et le lança dans les airs en lui criant : « Enfuis-toi ! »

L'oiseau tournoya et tenta de revenir se poser sur son bras, mais le prince lui jeta des cailloux jusqu'à ce que le faucon, malgré son chagrin, se décide à voler sans retour.

Le Prince noir attendit qu'il ait disparu dans le ciel. Puis il revint auprès de son père et il lui présenta le cœur, encore saignant, d'un poulet.

Le Sorcier noir sourit. « Bravo, mon fils. »

Elle avait échoué.

Alf sauta d'un balcon et rebondit sur une pile de caisses en bois pour atterrir sur le pavé, les yeux rivés sur la berline qu'elle avait suivie depuis les toits. Le véhicule était tiré par deux chevaux noirs – celui de droite ayant perdu la moitié d'une oreille. Cette voiture était la deuxième avec laquelle ils avaient transporté Kyle. Elle était à présent arrêtée, les chevaux attendant tête baissée et le cocher fumant tranquillement une pipe. Les pires craintes de la jeune femme furent confirmées quand, jetant un regard par la vitre arrière, elle vit que l'intérieur était désert.

Elle avait perdu Kyle.

— Bon sang !

Alf scruta les alentours – la rue, les piétons. Kyle portait une cagoule. Ses ravisseurs l'avaient-ils fait entrer dans l'un des immeubles du voisinage ?

À moins qu'ils n'aient recouru à la même ruse et ne l'aient encore changé de voiture. Ou bien, ils l'avaient fait monter dans un chariot recouvert d'une bâche. Et, qui sait, à l'heure actuelle Kyle était déjà en route pour une quelconque destination.

— Bon sang de bon sang !

La jeune femme rebroussa chemin. Talbot et Jenkins avaient peut-être eu plus de chance.

Mais cet espoir fut annihilé quand, après avoir tourné le coin de la rue, Alf tomba sur Talbot qui regardait sous la bâche d'un chariot, sans se soucier des injures du cocher.

Dès qu'il la vit, Talbot se porta à sa rencontre.

— Savez-vous où il est, mademoiselle ?

Alf secoua tristement la tête.

— Je l'ai perdu après la deuxième voiture.

— C'est toujours mieux que Jenkins et moi, répliqua Talbot, amer. Nous avons suivi la première, pour finir par découvrir qu'elle était vide.

Jenkins les rejoignit sur ces entrefaites. Il transpirait d'avoir couru.

— Rien, dit-il. Nous l'avons perdu.

Alf ferma les yeux, afin de réfléchir.

— Où pourraient-ils l'avoir conduit ?

— Je n'en sais rien, mademoiselle, dit Talbot.

— Nous ne pouvons quand même pas rester plantés là ! s'emporta la jeune femme.

Et, prenant une décision, elle décréta :

— Bon. Nous rentrons à Kyle House. Et nous demanderons à Bell ou à un valet de se rendre à St. Giles. Je leur donnerai des contacts. Avec un peu de chance, nous devrions obtenir au moins quelques renseignements.

— C'est une bonne idée, mademoiselle, approuva Jenkins.

Ils se mirent aussitôt en marche. Alf était presque obligée de courir pour suivre le rythme imprimé par Jenkins.

— De retour à la maison, j'en profiterai pour me replonger dans la feuille codée, ajouta celui-ci. Je trouve étrange que le comte ait réagi aussi violemment au vol des papiers. Car, à part cette feuille chiffrée, les autres paraissaient parfaitement inoffensifs.

Alf acquiesça en silence. Prenant sur elle, la jeune femme s'obligeait à ne pas partager son angoisse avec ses compagnons, afin de ne pas les inquiéter davantage.

— Nous pourrions aussi demander à lady Jordan de nous rejoindre, dit-elle. Plus nous serons nombreux pour réfléchir, mieux cela vaudra.

Mais, à leur retour à Kyle House, ils découvrirent qu'Iris les attendait déjà dans la bibliothèque.

— Est-ce vrai, ce que Riley vient de m'apprendre ? demanda-t-elle à leur entrée. Que Peter...

Alf hocha brièvement la tête.

— Oui. Kyle est parti rendre les papiers à Exley et nous l'avons suivi. Malheureusement... nous l'avons perdu.

— Oh, fit Iris, soudain très pâle.

Et, se laissant choir dans le fauteuil de Kyle, elle répéta :

— Oh...

— Nous ignorons où ils ont pu le conduire, reprit Alf qui détestait se sentir aussi impuissante. Nous ne savons pas davantage où ils détiennent Peter.

— Je peux peut-être vous aider, annonça Iris, fouillant dans sa poche.

— Que voulez-vous dire, milady ? demanda Talbot.

— J'ai percé le code, expliqua Iris, sortant de sa poche son exemplaire recopié de la feuille chiffrée. C'est très subtil et cela m'a pris un peu de temps mais, à sept heures du matin, je me suis souvenue du carré de Polybe et, à partir de là, tout s'est éclairé.

Du doigt, elle désigna un tableau qu'elle avait dessiné à côté des colonnes de chiffres :

	1	2	3	4	5
6	A	B	C	D	E
7	F	G	H	I/J	K
8	L	M	N	O	P
9	Q	R	S	T	U



— Vous voyez ? Chaque lettre est remplacée par deux chiffres. Par exemple, A devient 61 et « chat » s'écrit 63736194. C'est réellement ingénieux.

Relevant les yeux de sa feuille, Iris parut réaliser qu'aucun d'entre eux – à part peut-être Jenkins – ne savait qui était Polybe et encore moins ce qu'était son carré, inventé dès l'Antiquité.

Iris s'éclaircit la voix.

— En résumé, les colonnes de chiffres correspondent à des noms. Mais vous vous souvenez des deux lignes du bas ?

— Oui, acquiesça Alf.

— Il s'agit d'une adresse. Je l'ai transcrite en dessous.

— Oh ! s'exclama Alf, lisant l'adresse.

Reprenant soudain espoir, elle lança à Talbot :

— Vite ! Qu'on amène la voiture !

— Oui, mademoiselle.

Talbot quitta la pièce. Alf se tourna alors vers Jenkins :

— Trouvez trois valets pour garder Kit. Nous aurons besoin de Riley. Il va aussi falloir nous armer.

Jenkins haussa les sourcils.

— *Nous*, mademoiselle ?

— Je viens avec vous.

— Je ne crois pas que le duc aimerait que vous vous exposiez au danger, mademoiselle, objecta Jenkins avec gravité.

— Eh bien, il me le dira lui-même une fois que nous l'aurons récupéré. D'accord ?

Elle sortit en trombe de la bibliothèque, ignorant Iris qui voulait protester à son tour, et elle s'empressa de gravir les escaliers. Sa dague était cachée sur elle, mais ses épées étaient restées sous le lit de sa petite chambre, à l'étage des domestiques.

Cinq minutes plus tard elle redescendait, ses épées à la main. Iris et les hommes de Kyle s'étaient rassemblés dans le vestibule.

Riley la dévisagea.

— Vous savez vous servir de ces épées, mademoiselle ?

Alf redressa fièrement le menton.

— Bien sûr.

Les trois hommes – tous anciens soldats – échangèrent des regards. Puis Jenkins acquiesça.

— Très bien, dit-il.

Alf se tourna vers Iris.

— S'il vous plaît, prévenez Copernicus Shrugg de ce qui se passe. C'est le secrétaire particulier du roi. Il doit être mis au courant que les Seigneurs du Chaos détiennent Kyle.

— Je vais tout de suite envoyer un messenger, promit Iris, avant d'ajouter : Pour l'amour du Ciel, soyez prudente !

Et elle donna l'accolade à Alf.

Celle-ci lui rendit son étreinte, respirant au passage son délicat parfum à la rose.

— Vous pouvez vous occuper de Kit pendant notre absence ?

Iris se recula, les larmes aux yeux.

— Bien sûr. Dépêchez-vous, maintenant.

Ils sortirent sur le perron, qu'ils dévalèrent pour monter en voiture. Jenkins et Talbot partagèrent la même banquette, tandis qu'Alf et Riley s'installaient sur celle d'en face.

L'attelage s'ébranla sur-le-champ.

Alf était assise raide droite, très tendue, l'œil aux aguets à travers la vitre de sa portière. L'adresse déchiffrée par Iris se trouvait dans l'est de la ville, à proximité de la Tamise. Exley avait une bonne longueur d'avance sur eux, et Alf craignait qu'ils n'arrivent pas à temps pour...

De toute façon, ce n'était plus l'heure de tergiverser.

La jeune femme regarda les autres passagers de la voiture. Riley agitait l'une de ses jambes, mais il lui retourna un sourire quand il accrocha son regard. Jenkins était stoïque. Talbot, les yeux fermés, avait adossé sa nuque à la banquette et semblait murmurer quelque chose.

— Il aime prier avant de passer à l'action, expliqua Riley. C'est quelqu'un de très croyant.

— Ah, fit Alf qui testait, avec son doigt, le tranchant de ses lames.

— Vous êtes le Fantôme, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Alf haussa les sourcils.

L'Irlandais lui sourit de plus belle.

— Vous savez, le patron s'est entiché de vous dès le début, mademoiselle.

En face d'eux, Jenkins se racla discrètement la gorge.

Riley rougit.

— Quoi ? Tu sais bien que c'est vrai.

Jenkins soupira.

— Oui, c'est certainement vrai. Quoi qu'il en soit, nous avons tous été très heureux quand nous avons compris que vous étiez le Fantôme, mademoiselle. Sincèrement heureux.

Alf se mordit la lèvre et baissa les yeux, car elle ne voulait pas pleurer devant ces soldats aguerris. Mais elle était bouleversée qu'ils l'acceptent avec autant de générosité.

À cet instant, elle comprit qu'elle pourrait sans doute se faire une place parmi eux. Avec Kyle et ses fils. Dans sa vie. Dans son lit. Et, pourquoi pas, dans son cœur.

À condition qu'elle trouve en elle le courage d'ignorer les vieux conseils de Ned, et qu'elle s'autorise à devenir proche de quelqu'un d'autre que son ancien mentor.

À condition, surtout, qu'ils ramènent Kyle et Peter vivants.

La jeune femme inspira un grand coup et se redressa sur son siège. Elle ne pourrait pas rentrer à Kyle House ni même à St. Giles s'ils ne parvenaient pas à sauver Kyle et Peter. Il ne lui resterait plus rien.

Elle n'avait donc pas d'autre choix que de réussir.

Hugh luttait désespérément contre une envie de rendre. Comme il portait toujours sa cagoule, si jamais il restituait le contenu de son estomac, il risquait de s'étouffer dans son vomi.

Il entendait un bruit de rames et sentait le mouvement du fleuve. En outre, ses fesses et son dos étaient mouillés.

Il était donc allongé au fond d'un bateau.

L'embarcation accosta, et quelqu'un lui donna un coup de pied dans les côtes.

— Debout.

Hugh se redressa péniblement. Des mains le saisirent aux coudes, pour l'aider à quitter l'embarcation. C'était donc qu'ils ne voulaient pas le voir couler au fond de la Tamise.

Du moins, pas encore.

Il se demandait combien de temps il était resté inconscient. Et sur quelle distance ils avaient navigué. Après les marches en pierre de l'embarcadère, il sentit qu'il foulait une allée gravillonnée. Puis ils gravirent d'autres marches et pénétrèrent dans une bâtisse.

— Bienvenue, Hugh Fitzroy, duc de Kyle.

C'était la voix d'Exley. Mais elle résonnait bizarrement. Comme s'il y avait de l'écho.

— Vous vouliez tout savoir, je crois, des Seigneurs du Chaos ? Qui en sont les membres. À quelles activités ils se livrent. Comment se déroulent leurs cérémonies secrètes.

On lui retira sa cagoule.

Hugh cligna des yeux. Il se tenait au centre de ce qui avait été autrefois une église, à en juger par les deux rangées parallèles de piliers qui soutenaient la voûte les surplombant. Mais cette dernière était en partie détruite et laissait apparaître de grandes trouées de ciel bleu.

Face à lui, Exley était planté devant une sorte d'autel en pierre brute. Un rai de soleil soulignait sa silhouette, et il levait les bras dans une parodie de bénédiction. Une douzaine d'hommes vêtus de robes noires formaient un cercle les entourant. Leurs visages étaient entièrement recouverts par des masques d'animaux.

Exley eut un sourire démoniaque.

— Êtes-vous satisfait de voir vos souhaits s'accomplir ?

Hugh testait les liens entravant ses poignets.

— Où est mon fils ?

Le sourire d'Exley se ternit quelque peu.

— Vous vous répétez, Kyle, dit-il. Ça devient lassant.

Puis, levant de nouveau les bras, il haussa la voix.

— Bienvenue à vous, Seigneurs du Chaos. Le temps est venu de nous choisir un nouveau chef. Mais pas n'importe lequel. Seul le plus fort et le plus intelligent d'entre nous sera apte à gouverner notre confrérie.

Le comte marqua une pause pour toiser son assistance, avant de reprendre avec une grimace dédaigneuse :

— Sir Aaron Crewe se croyait capable d'être ce chef. Mais il a attiré sur nous l'attention de Kyle en commettant la folie d'assassiner la duchesse de Kyle.

Les figures masquées émirent un murmure désapprobateur.

Exley leva la main pour les réduire au silence.

— Ne craignez rien, mes Seigneurs. J'ai réglé son compte à Crewe. Ainsi qu'à Chase, cet autre inconscient qui voulait contester mon autorité. Car c'est moi, votre vrai chef. Votre Dionysos !

L'assemblée poussa des hourras, et Exley inclina la tête pour remercier.

— Aujourd'hui, mes Seigneurs, nous allons célébrer tout à la fois l'avènement d'un nouveau Dionysos et la destruction de nos ennemis. Nous sommes les plus puissants, mes Seigneurs. Aucun duc – même fils de roi – ne pourra nous mettre à genoux.

Cet homme était fou.

Exley claqua des doigts, et un homme au masque de taupe conduisit Peter au milieu du cercle.

Dieu soit loué. Il était vivant. Mais Hugh sentit sa gorge se nouer.

— *Papa !* cria Peter. *Papa ! Papa ! Papa !*

L'homme au masque de taupe ne s'attendait nullement à une réaction aussi vive de l'enfant, car Peter réussit à lui échapper pour courir vers son père.

Hugh s'accroupit et passa ses mains ligotées par-dessus la tête de son fils, pour l'attirer à lui. Peter pleurait à chaudes larmes.

L'homme au masque de taupe les rejoignit et saisit l'enfant par l'épaule, tentant de l'éloigner de son père.

— Ne touchez pas à mon fils ! tonna Hugh, se redressant avec Peter qu'il serrait contre sa poitrine.

Deux autres Seigneurs s'approchèrent.

— Allons, Votre Grâce, soyez raisonnable, dit Exley. Laissez mes hommes s'occuper de ce petit garçon. Je vous assure que ce sera beaucoup plus plaisant pour lui comme pour vous.

Le comte affichait de nouveau son sourire démoniaque.

À présent, Hugh tenait Peter dans ses bras. Pourtant, Alf et ses hommes ne s'étaient toujours pas manifestés.

C'était donc qu'ils avaient perdu sa trace.

Et qu'il n'y aurait pas d'opération de sauvetage.

Cependant, Hugh savait très bien ce que faisaient subir les Seigneurs du Chaos aux jeunes garçons lors de leurs bacchanales. Il ne pouvait pas leur abandonner Peter. À aucun prix.

Par conséquent, il devrait se débrouiller seul.

— Je t'aime, Peter, chuchota-t-il à l'oreille de son fils.

Puis il baissa la tête et chargea l'homme au masque de taupe.

Celui-ci n'avait pas anticipé l'attaque. La tête de Hugh le frappa à l'estomac. Masque de Taupe s'écroula mais Hugh, emporté par son élan, tomba avec lui. Peter criait, terrifié. Hugh roula au sol, protégeant son fils avec ses bras, tandis que les autres Seigneurs lui donnaient des coups de pied. Il se débattit du mieux qu'il put, sans cesser de protéger Peter.

Son but était de sortir du cercle des hommes en robe. Il se mit à ramper sur trois pattes – ses deux genoux et un coude – tandis qu'il serrait Peter de son autre bras et que trois Seigneurs, dont Masque de Taupe, s'accrochaient à lui.

C'est alors que deux détonations retentirent, pratiquement coup sur coup.

Hugh sursauta et faillit s'affaler à plat ventre. Il tourna la tête juste à temps pour voir Exley tituber, le regard incrédule, avant de basculer à la renverse, du sang giclant de sa poitrine.

Nom d'un chien ! L'opération de sauvetage aurait finalement lieu.

Puis Hugh vit Riley, tout sourire, rengainer ses pistolets pour tirer son épée de son fourreau. Quelques Seigneurs se battaient déjà, mais la plupart semblaient tétanisés par ce brusque revirement de situation.

Hugh sourit à son tour.

— Écoute-moi bien, dit-il, embrassant Peter sur la joue. Allonge-toi par terre, couvre ta tête et ferme les yeux. Tu m'as compris ?

Peter ferma aussitôt les yeux.

— Oui, papa.

Hugh disposait maintenant de ses deux poings, même s'ils étaient toujours attachés l'un à l'autre. Il commença par frapper Masque de Taupe à la tempe, l'assommant net. Puis il s'attaqua à l'autre Seigneur accroché à lui, le visant cette fois à la gorge pour lui couper la respiration.

Et voilà. Deux de moins.

Hugh s'apprêtait à régler pareillement son compte au troisième assaillant, mais Jenkins fut plus rapide et le mit hors d'état de nuire.

— Votre fils va bien, monsieur ?

— Oui, répondit Hugh. Mais dépêchons-nous de sortir d'ici.

Jenkins acquiesça, imperturbable.

— Oui, monsieur. Nous y travaillons.

Hugh se redressa, ses deux pieds plantés de chaque côté de Peter pour continuer à le protéger. Talbot, pendant ce temps, ferrait au milieu des hommes en robe. Son épée était couverte de sang.

Un homme au masque de blaireau chargea Hugh. Celui-ci se baissa légèrement et se cala sur ses pieds pour absorber l'assaut avec les épaules. L'homme recula sous l'impact. Hugh en profita pour lui assener un coup de tête au milieu du visage.

Blaireau s'écroula, hors de combat.

Hugh regarda autour de lui, et il vit enfin Alf. La jeune femme virevoltait, gracieuse, ses deux épées en main – l'une parant aux coups, l'autre les portant. Elle terrassait ses adversaires avec une précision toute féminine.

— Je crois que nous pouvons partir, monsieur, dit Jenkins.

Hugh souleva Peter dans ses bras.

— Tes yeux sont toujours fermés ?

— Oui, papa.

Hugh courut avec son fils jusqu'à Alf, Jenkins sur les talons.

— Par là, patron, dit la jeune femme, pointant avec une de ses lames une porte de côté.

Ils se ruèrent vers la sortie, Talbot et Riley couvrant leur retraite.

Une voiture attendait devant l'église en ruine, mais alors qu'ils s'en approchaient, un autre véhicule arriva, entouré d'une douzaine de soldats à cheval.

— Kyle !

Shrugg faisait des grands signes par la vitre ouverte et sa perruque penchait de côté.

— Kyle ! répéta-t-il. Tout va bien ? Et votre fils ?

— Tout va bien, répondit Hugh. Mais si votre escorte veut bien s'en donner la peine, il reste des Seigneurs du Chaos à neutraliser dans l'église.

Shrugg parut ravi de la proposition.

— Considérez que c'est chose faite.

Hugh gagna sa voiture, où Talbot l'attendait avec un coutelas pour trancher la cordelette qui entravait ses poignets. Puis il grimpa à l'intérieur, avec Alf et Peter, tandis que ses hommes s'installaient sur la banquette du cocher et la plate-forme arrière.

L'attelage démarra.

De tout ce temps, Hugh n'avait pas cessé de serrer son fils contre lui.

— Ça va, Peter ? demanda-t-il, écartant un peu le visage de l'enfant de son torse.

Peter ravala un sanglot.

— Oncle David m'avait promis qu'il m'achèterait un paquet de bonbons mais, à la place, il m'a donné à ces vilains messieurs. Je n'aime plus du tout oncle David !

— Moi non plus, assura Hugh.

Et, après avoir embrassé son fils sur le front, il s'enquit :

— Est-ce que ces vilains messieurs t'ont fait du mal ?

— Ils m'ont fait mal au bras quand ils m'ont amené de force ici.

Hugh ferma les yeux. Dieu soit loué, son fils n'avait pas eu à subir d'autres sévices.

— Plus jamais aucun vilain monsieur ne te fera du mal, dit-il, prenant le visage de son fils entre ses mains pour donner plus de force à son propos.

Peter fronça les sourcils, comme s'il en doutait encore.

— C'est juré ?

Hugh hocha la tête.

— Tant mieux, alors, dit Peter, reposant sa tête contre le torse de son père.

Et, tournant son regard vers Alf, il lui demanda :

— Tu pourrais me chanter la chanson de la lune, s'il te plaît ?

Alf cligna plusieurs fois des yeux pour retenir ses larmes, et sourit.

— Bien sûr.

Peter soupira d'aise et enfourna son pouce dans sa bouche, pendant qu'Alf chantonnait sa complainte de la lune.

En toute autre occasion, Hugh aurait réprimandé son fils de sucer encore son pouce.

Mais pas aujourd'hui.

Tenant toujours Peter d'une main, de l'autre il enlaça Alf pour les serrer tous les deux contre son cœur.

18

Après cette épreuve, on vit souvent le Prince noir chevaucher, en silence, à côté de son père. Son air grave inspirait la même crainte que le grand sorcier à tous ceux qui les croisaient. C'est pourquoi, s'il lui arrivait parfois de scruter le ciel en semblant chercher quelque chose, personne n'y prêta attention.

Alf se retourna sur le seuil pour voir Kyle, assis sur le lit, donner une dernière caresse à Kit et à Peter.

La chambre des garçons n'était plus éclairée que par les braises de la cheminée. Malgré leur fatigue bien compréhensible après les événements de la journée, Kit et Peter avaient mis très longtemps à trouver le sommeil. Kyle avait dû leur lire des histoires, et Alf leur avait raconté des anecdotes de St. Giles.

À présent, les deux garçons dormaient dans le même lit. Pudding, la petite chienne, s'était lovée contre les fesses de Peter. Alf sourit à ce spectacle. Kyle n'avait pas dit un mot quand Peter avait soulevé la chienne pour la hisser dans le lit.

Le sourire de la jeune femme s'évanouit à l'instant où elle reporta son regard sur Kyle. En bas, ses hommes continuaient de célébrer leur victoire avec force libations. Mais Kyle s'était progressivement fermé au fil des heures. Alf ne comprenait pas bien son humeur maussade, et cela la rendait nerveuse. Il aurait pourtant dû être heureux – ou au moins soulagé. Peter était sain et sauf. Le comte d'Exley était mort. Tous les Seigneurs du Chaos présents à la cérémonie dans l'église en ruine étaient soit morts eux aussi, soit blessés et, dans ce cas, ils avaient été capturés par l'escorte de Shrugg.

Kyle avait réussi sa mission. Les Seigneurs du Chaos étaient en passe d'être totalement anéantis. Et il avait vengé le meurtre de sa femme.

Il avait donc toutes les raisons de se réjouir.

Au lieu de quoi, il était maussade. Pour ne pas dire renfrogné.

Alf le contemplait. Cet aristocrate, fils d'un roi et d'une actrice. Cet homme qui avait accouplé sa chair à la sienne. Ce fier guerrier auprès duquel elle avait combattu et qui l'avait forcée à vaincre ses plus grandes peurs.

Cet homme qu'elle aimait.

Mais qu'elle avait failli perdre.

Cet homme, enfin, qu'elle ne réussissait toujours pas à comprendre. C'était d'ailleurs étrange d'aimer quelqu'un de toutes les fibres de son être, et d'être en même temps incapable de saisir ses humeurs.

Ce constat la rendait un peu triste.

— Viens-tu te coucher ?

Il se tourna vers elle, sans répondre.

— Ils sont en sécurité à présent, reprit Alf. Tu peux les laisser pour la nuit. Leur nurse dort dans la pièce à côté. Et deux valets monteront la garde devant la porte.

Kyle hocha une fois la tête, avant de la rejoindre. Ils descendirent l'escalier en silence, mais la jeune femme s'en contenta, satisfaite qu'il ne cherche pas à la congédier.

Il ouvrit la porte de sa chambre puis s'écarta, comme si elle était une vraie lady.

Cette attitude l'amusa.

— Merci, patron, dit-elle, laissant son doigt courir sur le torse de Kyle alors qu'elle franchissait la porte.

Elle s'immobilisa en découvrant Jenkins debout à côté d'un tub rempli d'eau fumante, une pile de serviettes propres dans les mains.

La jeune femme se demanda si elle ne s'était pas un peu illusionnée. Elle avait voulu se retrouver seule avec Kyle dans sa chambre pour y passer la nuit – et toutes les autres nuits – avec la conviction qu'il partageait son désir. Cependant, il n'avait rien formulé de tel à haute voix.

Peut-être s'était-elle tout simplement trompée sur ses intentions.

— Je pense que nous n'aurons plus besoin de tes services ce soir, Jenkins, dit Kyle. Va te détendre avec Talbot et Riley. Et veille à ce que Bell ne boive pas plus d'un demi-verre de vin.

— Bien, monsieur.

L'ancien soldat déposa les serviettes sur une chaise, salua Kyle et adressa un petit sourire à Alf, avant de quitter la pièce.

Après son départ, Kyle désigna le tub :

— C'est pour toi.

Alf sentit une boule monter dans sa gorge.

— Tu... Tu trouves que je sens mauvais ?

— Mais non ! s'exclama-t-il, lançant les bras en l'air. J'ai simplement pensé que tu aimerais prendre un bain après cette journée. Mais si tu ne veux pas, je peux très bien...

Il s'interrompit, sans doute parce qu'elle s'était approchée du tub pour l'examiner. Une eau chaude et claire le remplissait presque à ras bord.

Alf n'avait jamais pris de bain de sa vie.

La jeune femme se débarrassa de son veston et le jeta sur un fauteuil.

— Veux-tu que je parte ? demanda Kyle, dans son dos.

Elle se retourna.

— Pourquoi donc ?

— Pour que tu aies davantage d'intimité.

Elle ôta son gilet.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

Il haussa les épaules et soupira.

— Je ne sais pas.

Après cet échange, il se contenta de la regarder finir de se dévêtir. Alf se demandait si elle n'aurait pas dû le faire en y mettant plus de séduction mais, après tout, elle n'était ni une lady ni une courtisane. Elle était seulement Alf. Et Alf était pressée de prendre ce bain.

Une fois nue, elle posa les mains sur le bord du tub. Sans doute existait-il une façon élégante de se couler dans l'eau, mais pour sa part la jeune femme passa une jambe par-dessus le rebord et s'immergea.

Et ce fut tout de suite merveilleux ! Une eau délicieusement chaude lui réchauffait le corps et venait la lécher jusqu'aux épaules. Une reine n'aurait pas été plus heureuse dans son palais. Le tub en cuivre était probablement assez grand pour Kyle, car Alf pouvait, en se baissant, se retrouver la tête entièrement sous l'eau.

D'ailleurs, elle se pinça le nez et retint sa respiration pour essayer une fois. L'eau du bain la recouvrit complètement et la jeune femme eut l'impression de se retrouver dans le petit nid qu'elle s'était aménagé à St. Giles. Elle ne voyait plus rien, n'entendait plus un son. Mais elle était au chaud.

Cependant elle ne tarda pas à manquer d'air, aussi ressortit-elle la tête de l'eau, crachant, toussant et riant en même temps.

Kyle l'observait, son veston à la main, comme s'il avait oublié de le poser. Finalement, il se décida à s'en débarrasser, le jetant au loin sans même se soucier de voir s'il retombait sur un fauteuil ou s'il atterrissait par terre. Puis il commença de déboutonner son gilet.

Alf le regarda faire quelques instants, avant de s'emparer du savon posé sur un tabouret à côté du tub. C'était un joli savon, tout blanc. La jeune femme le porta à ses narines. Il embaumait un parfum de fleur, mêlé à d'autres senteurs, et quand elle le plongea dans l'eau il produisit une mousse crémeuse. Pas du tout comme les vilains savons marron, à base de graisse animale, dont elle se servait parfois. C'était un savon de princesse, et Alf le passa sur sa peau avec un petit soupir de pur contentement.

Kyle n'était déjà plus qu'en pantalon. Les poils de son torse bouclaient légèrement sur sa poitrine.

Alf avait tout à coup la gorge serrée.

— Nous en avons si souvent rêvé, avec Ned, murmura-t-elle. D'un bon bain chaud et d'un savon si pur qu'il serait tout blanc.

Kyle versa de l'eau dans une cuvette et procéda à sa toilette avec une efficacité toute militaire.

— À quoi d'autre rêvais-tu ?

— Oh, à plein de choses. À des tables recouvertes de rôtis, de tourtes à la viande et de gâteaux. À des chaussures à ma taille et sans trous aux semelles. À des manteaux bien chauds. À un vrai lit.

Alf secoua la tête, car sa voix s'était un peu altérée. Elle ne voulait pas penser à des choses tristes ce soir. Elle s'éclaircit la voix.

— Une fois, alors que je devais avoir dix ans, j'ai vu une lady avec un manchon magnifique. Il était rouge, brodé d'or. Très élégant. J'en ai rêvé pendant des nuits et des nuits. J'aurais aimé avoir un tel manchon, moi aussi. Je l'aurais choisi en soie crème, avec des violettes brodées dessus. Je l'imaginai si bien dans les moindres détails qu'il en devenait presque réel et j'avais l'impression que je pourrais finir par le toucher.

Elle soupira et se tourna vers lui.

— Et toi, à quoi rêvais-tu quand tu étais petit ?

Des gouttes d'eau ruisselaient sur son visage. Il s'empara d'une serviette pour se sécher.

— À rien de spécial. J'avais tout ce que je désirais.

— Mais... ne rêvais-tu pas au moins à ce que tu pouvais espérer de la vie ?

Il la regarda, interloqué.

— Pourquoi aurais-je espéré plus que je ne possédais déjà ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai l'impression que la plupart des gens réagissent ainsi. C'est sans doute dans la nature humaine. Après tout, dans mon cas, je n'avais pas besoin d'un manchon

pour courir les rues de St. Giles. Certainement pas autant besoin, en tout cas, que d'un bon repas ou de chaussures adaptées à mes pieds. Qu'aurais-je fait d'un manchon brodé, à part le vendre ? Pourtant, ça ne m'empêchait pas de rêver à ce manchon. C'était une façon plutôt agréable de passer le temps, quand les nuits d'hiver sont longues et froides.

Elle le regarda, si fort, si implacable. N'avait-il donc jamais aucune faiblesse ? Aucun motif de tristesse ?

— Si l'on n'est pas capable de rêver à quelque chose dont nous n'avons pas besoin, alors autant s'allonger pour attendre le dernier soupir. Sans rêves un peu fous, la vie ne vaudrait sans doute pas la peine d'être vécue.

Il semblait de plus en plus déconcerté.

— C'est probablement vrai pour toi, dit-il. Mais, pour moi, rêver à quelque chose dont je n'avais pas besoin, quelque chose d'inatteignable...

Il détourna le regard et entreprit de déboutonner son pantalon.

— ... n'aurait pu que me frustrer, termina-t-il. Et donc, me rendre malheureux.

Alf sentit son cœur s'emballer. Comme un petit oiseau qui serait prisonnier de sa poitrine et battrait des ailes pour se libérer.

— Mais si ce dont tu rêvais était atteignable...

— Tu viens juste de m'expliquer que tu n'aurais jamais pu posséder le manchon de tes rêves.

La jeune femme ne put réprimer un sourire triste.

— J'avais cru que nous ne parlions plus de manchons, patron.

Il ne répliqua rien à cela.

Mais son silence était une réponse suffisante. Alf soupira.

Kyle ôta son pantalon, et son caleçon. Puis il se dirigea, tout nu, vers la chaise portant les serviettes.

Alf le suivit des yeux en même temps qu'elle se savonnait les cheveux. Il avait un très joli dos. Musclé, large en haut mais se rétrécissant à la taille. Avec de superbes fesses. Quand il n'était pas pressé, Kyle avait une façon bien à lui de marcher – très masculine. Et qui attirait irrésistiblement le regard des femmes. Mais quel dommage que les hommes portent des vestes si longues ! Cachant ainsi la meilleure partie de leur anatomie.

La jeune femme plongea à nouveau la tête sous l'eau pour rincer ses cheveux. Quand elle se redressa, Kyle était planté près du tub, une serviette à la main.

— As-tu fini ? demanda-t-il d'une voix un peu brusque.

Son membre à moitié dressé prouvait qu'il n'était pas aussi désintéressé qu'il le prétendait. Et Alf savait trop bien que le temps en sa compagnie lui était compté pour boudier son plaisir.

Aussi lui sourit-elle.

— Oui.

Elle se releva et il l'aida à sortir du tub. Mais alors qu'il lui tendait la serviette, elle l'enlaça au cou et l'embrassa.

— Tu vas me mouiller, murmura-t-il.

Cependant, son membre ne semblait pas s'en offusquer. Et finalement, il lui retourna son baiser.

Kyle l'embrassait si sensuellement que la jeune femme en oublia qu'elle gouttait de partout. Elle en oublia jusqu'au monde entier.

Rien d'autre ne comptait que la langue de Kyle explorant sa bouche, et que les poils de son torse chatouillant ses tétons humides.

À un moment, il abandonna ses lèvres pour prendre son visage dans ses deux mains :

— Dieu, que j'ai envie de toi. J'ai beau essayer de me retenir, c'est plus fort que moi.

Et il l'embrassa de plus belle.

Alf s'abandonna à son étreinte.

Il finit quand même par lui enrouler la serviette autour du corps. Puis il la souleva dans ses bras, comme si elle n'était qu'une enfant. Alf laissa échapper un petit cri de surprise.

Il lui sourit, et elle se prit à espérer qu'un tel moment puisse durer toujours. À espérer, seulement. Car elle avait compris qu'elle était la seule à rêver de l'impossible.

Kyle la déposa précautionneusement sur le lit. Alf lui tendit les bras.

— Tes cheveux sont mouillés, dit-il.

— Je m'en moque.

Et c'était vrai.

— Tu vas attraper froid, insista Kyle, lui tamponnant la chevelure avec la serviette. Et ils vont s'emmêler.

— Serais-tu aussi camériste, patron ?

Il grimaça et partit vers sa table de toilette, pour en ramener sa brosse à cheveux.

— Pourquoi ne m'appelles-tu jamais Hugh ?

Il s'assit sur le lit, à côté d'elle.

— Tu aimerais ?

Il commença de passer la brosse dans ses cheveux. Si doucement que ça ne tirait même pas.

— Ici, dans mon lit, oui.

Alf inspira un grand coup.

— Très bien. Me feras-tu l'amour, Hugh ?

Il reposa la brosse.

— Par Dieu, certainement.

Il s'adossa à la tête de lit et l'attira sur ses genoux. Au début, la jeune femme ne savait pas trop où placer les jambes, mais il lui montra comment s'installer pour qu'elle se retrouve à califourchon sur lui.

Alf prit son visage dans ses mains et le dévisagea avec gravité. Sa cicatrice à l'arcade sourcilière, qui datait de leur première nuit à St. Giles, quand Alf s'était portée à sa rescousse déguisée en Fantôme pour l'aider à triompher des Gorges écarlates, se voyait déjà beaucoup moins. Ce n'était plus qu'une petite trace rose. D'ici à un mois, elle aurait complètement disparu.

Mais Alf serait-elle encore là pour le constater ?

Elle embrassa sa cicatrice, puis la ligne entre ses sourcils qui se formait quand il les fronçait – c'est-à-dire souvent.

Elle descendit ensuite sur sa joue – un peu enflée, depuis la bagarre – puis elle s'arrêta sur sa bouche. Et, en l'embrassant, elle essaya d'aspirer tous ses chagrins, ainsi que tous les rêves qu'il ne s'autoriserait jamais.

Cet homme. Cet homme qu'elle ne pourrait pas avoir pour elle seule.

Puis elle se redressa légèrement pour se positionner au-dessus de son membre. Elle voulait le prendre en elle et ne jamais le relâcher. Que cette nuit dure toujours.

— Détends-toi, murmura-t-il. Ça va entrer tout seul.

Il l'empoigna par les hanches pour l'aider à garder l'équilibre. Et pendant tout ce temps, ils ne cessaient de s'embrasser.

Alf sentit des larmes monter dans sa gorge et elle ferma les yeux pour ne pas les laisser couler. Elle était Alf de St. Giles, et il n'était pas question qu'elle montre ses faiblesses ou qu'on la prenne en pitié.

Elle rouvrit les yeux.

— J'ai envie de toi, dit-elle.

Elle contempla son membre fièrement érigé. Une petite goutte de liquide séminal perlait à son méat.

— Viens, gronda-t-il, l'interrompant dans son examen.

Il la souleva légèrement, en même temps qu'il lui mordillait un téton. Alf cambra instinctivement les reins. Sa croupe se tortillait comme si elle cherchait quelque chose.

Kyle lui léchait à présent l'autre téton, tandis qu'avec son pouce il titillait le premier, procurant un double plaisir à la jeune femme. Elle ne se serait jamais doutée que ses tétons puissent être aussi sensibles. Mais c'était vrai qu'elle avait vécu déguisée en homme pendant des années.

À présent, elle était nue et offerte à lui.

C'était un peu comme une renaissance.

Elle regarda Kyle dans les yeux. Ce qu'elle lut dans ses prunelles ne laissait aucun doute.

Il la désirait.

— Maintenant, dit-il, tu vas me chevaucher.

Elle n'était pas sûre de comprendre, mais il écarta grand les jambes et l'abaissa vers son membre. Alf le trouva encore plus gros que tout à l'heure – à la fois long et épais.

— Assieds-toi, ordonna-t-il.

Elle le sentait juste à l'entrée de sa féminité. Mais il attendait. Alf plaqua ses deux mains sur les épaules de Kyle et croisa son regard.

Puis elle commença de descendre sur son membre.

— Descends à fond, dit-il, le regard implacable.

Elle s'exécuta, s'empalant littéralement sur lui.

C'était à la fois étrange et délicieux. Alors qu'elle faisait tout, elle avait nettement l'impression que c'était *lui* qui s'emparait d'elle.

— Voilà, tu y es presque, murmura-t-il, lui titillant de nouveau un téton avec son pouce.

Sa caresse la fit tressaillir et elle s'enfonça de quelques centimètres de plus – les derniers.

Il lui sourit.

— C'est bien, dit-il avant de l'embrasser avec fougue, en même temps qu'il lui assenait des coups de reins.

Alf avait l'impression que tout son corps n'était plus que plaisir. Ce n'était pourtant pas terminé.

Kyle approcha ses deux pouces de son sexe, là où son membre lui écartelait les chairs, et il décrivit des petits cercles jusqu'à ce qu'elle crie de jouissance.

Il la souleva alors, libérant son membre, et la jeune femme sentit sa semence gicler sur son ventre. Puis elle s'écroula sur lui, le visage calé contre son épaule. Au bout d'un moment, il la fit doucement rouler de côté, pour se lever du lit.

Alf resta allongée, les yeux fermés. Mais quand elle le sentit passer un linge humide sur son ventre, elle les rouvrit et le regarda.

Un duc. Qui la nettoyait de son sperme.

Mais peut-être qu'à cet instant précis, ils n'étaient simplement qu'un homme et une femme.

Puis il se rallongea près d'elle et l'enlaça.

Alf put enfin rêver tout son soûl...

19

Pour le douzième anniversaire de la défaite de la Sorcière blanche, le Sorcier noir organisa une grande célébration dans les ruines du Château blanc. Il se tint, avec son fils, à l'endroit exact où la sorcière était morte et il écarta grand les bras, en signe de triomphe, devant la foule venue l'acclamer.

Mais, au même instant, un cercle de feu magique jaillit autour de lui et du Prince noir. La malédiction proférée par la Sorcière blanche avant de mourir se réalisait enfin.

Hugh se réveilla en paix. Le soleil brillait à la fenêtre, un sein était calé contre son bras, et sa première émotion fut faite de bonheur pur.

Mais l'inquiétude ne tarda pas à suivre.

Car ce n'était pas la première fois de sa vie qu'il ressentait un tel bonheur. Quelques années plus tôt, il s'était déjà cru comblé en amour avec Katherine. Hélas, la belle idylle avait rapidement sombré dans les disputes et, pour finir, elle s'était terminée pour lui en exil – de son pays, de sa maison, de sa propre famille.

Hugh se tourna pour contempler Alf. Elle dormait les lèvres légèrement entrouvertes. Ses cheveux étaient éparpillés en désordre sur l'oreiller. Une mèche retombait en travers de sa paupière close.

Il l'écarta doucement, sans réveiller la jeune femme.

Alf n'avait rien à voir avec Katherine, ni physiquement, ni par le caractère ou la position sociale. Alf était mignonne, impertinente, alors que Katherine avait été une beauté aussi élégante que ténébreuse.

Alf le faisait rire par ses taquineries. Avec Katherine, ils avaient passé leur temps à se chamailler.

Katherine avait été une aristocrate, née et éduquée pour être l'épouse sinon d'un duc, du moins d'un homme titré. Elle savait organiser un bal, servir le thé, parler à une altesse royale.

Alf ne connaissait rien à tout cela. Mais elle lui apportait de la joie.

Cependant, c'était précisément ce qui le mettait mal à l'aise. Hugh se sentait en danger car il avait l'impression que la situation lui échappait. D'un autre côté, il n'arrivait pas à se passer d'Alf – il avait essayé, sans succès.

La jeune femme soupira dans son sommeil et tourna la tête.

Hugh la *désirait*. Pas seulement physiquement. Il désirait son rire. Il désirait l'étincelle qu'il voyait dans ses yeux quand elle le taquinait. Il désirait la voir se régaler à sa table – avec un enthousiasme tout particulier pour la confiture. Il désirait l'entendre raconter des histoires à ses

fil. Il désirait qu'elle coure à ses côtés, de nuit comme de jour. Et même, il désirait croiser l'épée avec elle, puis lui faire l'amour aussitôt après.

Il désirait qu'elle reste près de lui pour toujours.

Mais un tel désir n'était pas réaliste.

Sans doute avait-il dû laisser échapper un grognement de frustration, car la jeune femme ouvrit les yeux et le regarda.

— Hugh, dit-elle, esquissant un sourire.

— Alf.

Il se pencha, incapable de résister, pour déposer un baiser sur ses lèvres. Son membre était dressé – il s'était réveillé avec une érection – et il pressa son bassin contre les cuisses de la jeune femme.

Son sourire s'élargit. Puis elle enfonça une main sous les couvertures. Devinant la direction que prendrait cette main, il l'arrêta en lui saisissant le bras.

Le sourire s'évanouit aussitôt.

— Patron ?

Hugh s'éclaircit la voix.

— Je dois aller voir Shrug.

— Si tôt le matin ? répliqua-t-elle avec un regard en direction de la fenêtre. Je croyais que les aristos ne se levaient pas avant midi.

Il détestait la faire douter d'elle-même, mais il avait besoin de réfléchir.

Et il ne pouvait pas réfléchir tout nu, au lit avec Alf.

— Pas tous, répondit-il.

Il s'écarta de la jeune femme et roula au bord du lit.

— J'aurais déjà dû voir Shrug hier, pour lui faire mon rapport et lui donner les documents que tu as dérobés chez Dowling, ainsi que le code déchiffré par Iris. Mais je n'ai pas voulu abandonner Peter et Kit. Je suis presque surpris qu'il n'ait pas envoyé un messenger frapper à ma porte avant l'aube.

Il se leva et commença de s'habiller.

— Je vais demander à la cuisinière de te préparer un bon petit déjeuner. Tu pourras le prendre ici ou dans la salle à manger, à ta convenance.

Hugh avait bien conscience, tout en parlant, de manquer de chaleur. Mais c'était plus fort que lui.

La jeune femme s'assit dans le lit, les bras croisés sur ses genoux repliés. Elle ne répondit rien.

Hugh s'interrogea. Allait-elle s'ennuyer à la maison, toute seule ? Certes, il y avait les garçons. Et Talbot et les autres. Mais peut-être ne désirait-elle pas leur compagnie.

Cela dit, rien ne l'empêchait de sortir elle aussi.

Cette idée lui rafraîchit la mémoire.

Hugh se dirigea vers une commode et tira une clé de sa poche de gilet pour ouvrir le tiroir du haut.

Il en sortit une bourse remplie de pièces, avant de revenir vers la jeune femme.

— Je pense que je te dois bien ça, dit-il. Tu t'es largement acquittée de la mission que je t'avais confiée. Et comme je ne t'ai pas encore versé la deuxième partie de ta rétribution...

Il lui tendit la bourse, avec un sourire. À quoi dépenserait-elle cet argent ? Le lui dirait-elle, à son retour ? Ou, au contraire, préférerait-elle en économiser tout ou partie ?

Elle prit la bourse.

— Merci, patron, répondit Alf d'une voix bourrue.

— De rien, répliqua Hugh qui partait déjà vers la porte. Je te dois la vie de mon fils. Je ne l'oublierai jamais, Alf.

— Pour ma part, je pense que je n'oublierai rien de toi, patron.

Il se retourna.

La jeune femme n'avait pas bougé du lit et le regardait, les couvertures repliées sur son giron, ses seins fièrement dénudés. Elle évoquait quelque guerrière amazone.

Hugh hésita – même s'il savait qu'il avait tort. En fait, il avait très envie de revenir vers le lit, mais il était déjà habillé et il n'avait pas menti à propos de Shrugg. Copernicus attendait son rapport.

Finalement, Hugh secoua la tête. Il espérait qu'à son retour, il se serait débarrassé de cette humeur en demi-teinte qui le tenaillait depuis son réveil.

— Au revoir, Alf.

— Au revoir, patron.

Hugh sortit sans même se retourner – de peur de ne pas être capable de résister une seconde fois à la tentation.

Il se rendit au palais St. James, où il passa trois longues heures à raconter dans le détail à Shrugg tous les événements survenus au cours des dernières semaines.

À la fin de son récit, le secrétaire particulier du roi s'adossa à son fauteuil et hocha la tête d'un air satisfait.

— Je vais demander à mes collaborateurs de comparer la liste que vous m'avez donnée avec les identités des hommes que nous avons arrêtés dans l'église en ruine. Mais je suis prêt à parier que nous découvrirons très peu de nouveaux noms, en dehors de ceux qui sont déjà morts ou en prison. Je pense que les Seigneurs du Chaos ont été anéantis.

— Oui, acquiesça Hugh. Ils sont vaincus. Nous n'avons pas attrapé Dyemore mais que pourra-t-il faire, dans une confrérie vidée de tous ses membres ? Cela dit, ajouta-t-il en se relevant, je l'aurai quand même à l'œil.

Shrugg se leva à son tour.

— Merci, Votre Grâce. Sa Majesté est ravie de votre travail.

Il hésita, avant de demander :

— Êtes-vous toujours intéressé pour voyager ? Je crois que nous aurions besoin de quelqu'un comme vous à Vienne. Et d'autant plus quand vous aurez épousé lady Jordan. Une femme intelligente et sophistiquée peut se révéler d'une grande aide pour un diplomate.

Hugh pinça les lèvres.

— Je dois malheureusement vous apprendre que lady Jordan a préféré mettre un terme à notre engagement.

Shrugg arqua si fort les sourcils qu'ils touchèrent presque sa perruque.

— C'est vrai ? Je suis désolé de l'entendre, Votre Grâce. Mais ne soyez pas triste. La bonne société regorge d'autres candidates acceptables. Quand vous aurez trouvé votre nouvelle duchesse, je suis sûre qu'elle sera capable de briller devant les cours d'Europe.

Hugh ouvrit la bouche... et la referma. L'épouse que décrivait Shrugg correspondait trait pour trait à ce qu'il désirait quand il avait envisagé de se marier avec Iris. Une lady de bonne famille, parfaitement à l'aise dans le grand monde. Quelqu'un qui saurait diriger sa maisonnée sans le déranger pour un oui ou pour un non. Quelqu'un qui ne lui causerait ni chagrin ni passion.

Mais il savait à présent, par toutes les fibres de son être, que ce n'était plus ce qu'il désirait.

Il voulait Alf.

Et personne d'autre.

Hugh inspira un grand coup et regarda Shrugg droit dans les yeux.

— Je ne souhaite plus me rendre sur le continent. Du moins, tant que mes fils sont encore si jeunes. Je vais donc rester un bon moment en Angleterre.

— Dommage, fit Shrugg.

Il soupira, avant de retrouver le sourire.

— Mais nous vous trouverons bien une occupation ici, ajouta-t-il.

— Hmm, fit Hugh d'un ton évasif.

Il n'avait pas – entièrement – menti. Il voulait passer un peu de temps avec ses fils.

Et avec Alf.

En fait, il ne pouvait pas imaginer un avenir où la jeune femme n'aurait pas sa place. Même si elle n'apprenait jamais à organiser un bal mondain ou à servir convenablement le thé. Alf faisait désormais partie de son monde. Avec Peter et Kit.

Et, honnêtement, il préférerait la convaincre de vivre avec lui pour les prochaines années plutôt que de courir Londres afin d'anéantir des sociétés secrètes.

Il salua Shrugg et prit congé.

Dehors, le soleil s'était levé dans un ciel sans nuages et Hugh rentra à pied chez lui. Si Alf était encore à la maison, peut-être l'emmènerait-il en promenade avec les garçons. Ou bien se contenteraient-ils de paresser dans la bibliothèque, pendant que les enfants joueraient avec Pudding.

De retour à Kyle House, il gravit le perron avec le sourire.

— Alf est toujours là ? demanda-t-il au majordome qui prenait son manteau et son chapeau.

— Non, Votre Grâce, répondit Cox. Mlle Alf est partie peu de temps après vous.

Hugh grimâça, déçu.

— A-t-elle pris la voiture ?

— Elle est partie à pied...

Bon sang. Il aurait dû lui dire qu'elle était libre d'utiliser sa voiture.

Mais le majordome n'avait pas terminé sa phrase.

— ... et elle portait un baluchon.

Hugh regarda Cox d'un air interloqué. Un baluchon ? Pourquoi Alf porterait-elle un baluchon ?

Il partit vers l'escalier, dont il grimpa les marches quatre à quatre. Jusqu'à l'étage des domestiques. Puis il remonta le couloir, gagnant la chambre où Alf avait dormi.

Le lit était fait. La chambre était vide.

Hugh ouvrit quand même la penderie pour s'en assurer, avant de redescendre dare-dare dans sa propre chambre, son cœur battant la chamade.

Son irruption fit sursauter Jenkins.

— Monsieur ?

Hugh l'ignora, pour inspecter la pièce.

Alf n'avait rien laissé.

Certes, elle n'avait pas accumulé grand-chose dans la maison. Les vêtements qu'elle portait sur elle. Sa tenue de Fantôme. La bourse que Hugh lui avait donnée ce matin. Et quoi d'autre ?

Hugh avait beau chercher, il ne voyait pas.

Il n'y avait donc pas de raison de paniquer. Alf avait dû s'absenter pour la journée. De toute façon, elle était habituée à sa liberté. À son retour – enfin, si elle revenait – il lui demanderait,

avec fermeté, de changer ses habitudes. C'est-à-dire de prévenir au moins quelqu'un, ne serait-ce qu'un domestique, de ses allées et venues.

D'ici là, il n'avait pas d'autre choix que d'attendre.

Ce qu'il fit.

Toute la journée. Et toute la soirée.

Mais quand la pendule sonna minuit, Hugh dut se résoudre à l'évidence : Alf l'avait quitté.

Alf n'avait plus sa place nulle part.

Debout à un coin de rue, la jeune femme croisa les bras bien fort sur sa poitrine, autant pour se réchauffer que pour tenter de se reconforter. Elle portait son unique robe – la bleue, qui avait appartenu auparavant à la camériste d'Iris. Elle n'aurait pas su dire pourquoi elle l'avait revêtue, car il n'était pas prudent de s'aventurer en femme à St. Giles. Mais elle n'avait pas eu l'esprit très clair en s'habillant, ce matin.

À ce moment-là, Alf ne pensait qu'à une chose. C'était fini. Hugh lui avait versé son salaire. Et, du même coup, il lui avait signifié qu'il mettait un terme à leur liaison. Dès lors, Alf n'avait eu qu'un désir : s'enfuir au plus vite pour se retrouver seule. Et lécher ses blessures.

Elle avait marché toute la journée à travers Londres, son baluchon à la main.

Son dilemme était clair. Avant, à St. Giles, elle possédait un logis et de quoi gagner sa vie. Mais elle y avait toujours vécu déguisée en garçon. Ce n'était assurément pas la meilleure existence du monde, mais du moins était-elle libre de ses mouvements.

Et puis, Hugh était entré dans sa vie. Et il l'avait persuadée de dévoiler sa vraie nature.

Sauf qu'Alf ne savait pas comment gagner sa vie en femme – à part s'allonger sur le dos, mais ça, il n'en était pas question.

La jeune femme reprit sa marche d'un pas lent – ses pieds commençaient à la faire souffrir. Elle était épuisée, la nuit était tombée et elle avait froid. Elle avait juste besoin d'un endroit où se poser un peu, pour réfléchir.

Car elle n'était plus certaine d'être la même personne. Elle avait passé ces dernières semaines non seulement habillée en femme, mais aussi à s'amuser avec deux petits garçons qui lui rendaient son affection. Alf avait l'impression que son cœur avait longtemps été une petite graine conservée dans une boîte fermée et obscure. Jusqu'à ce que Hugh et ses fils ne l'ouvrent à la lumière. Son cœur s'était alors échappé de la boîte, il avait grandi, il s'était ouvert au monde et, à présent, Alf trouvait très dur de devoir le remettre dans sa prison.

Et de vivre à nouveau seule.

Pourtant, avant, elle n'avait jamais trouvé pénible de vivre seule. Mais peut-être s'était-elle aveuglée. Était-il vraiment facile et agréable de devoir toujours se débrouiller sans l'aide de personne ?

Cependant, ce n'est qu'après avoir trouvé une épaule sur laquelle se reposer qu'elle avait réellement pris conscience de sa solitude.

La jeune femme buta sur un pavé qui dépassait et leva les yeux.

Elle était devant Saint House.

Les fenêtres n'étaient pas éclairées, mais deux lanternes brillaient sur le perron.

Alf déglutit. Elle n'était pas revenue ici depuis le soir où elle avait espionné St. John, sa femme et leur petite fille dans la nursery. Et elle n'avait pas eu l'occasion de reparler à St. John depuis sa dernière leçon d'escrime – des semaines plus tôt.

Mais elle le savait généreux. Et elle n'avait nulle part où aller.

Elle gravit le perron et frappa à la porte. Puis elle attendit dans le froid, sans être sûre qu'on lui ouvre – il était plus de minuit.

Finalement, la porte s'ouvrit et un vieux domestique un peu revêché, en bonnet de nuit, montra sa tête.

— Que voulez-vous ?

— M. St. John est-il là ? demanda Alf.

— Non, mademoiselle. Il n'est pas encore rentré de dîner.

Alf sentit son cœur se rétrécir.

— Qui est-ce, Moulder ? lança une voix de femme dans le dos du domestique.

Alf redescendait déjà le perron, mais elle ne fut pas assez rapide.

— Arrêtez ! lui cria la voix.

C'était lady Margaret. La femme de St. John. Malgré sa grossesse avancée, elle sortit sur le perron, en peignoir couleur pêche.

— Ne vous enfuyez pas, Alf.

Alf se retourna.

— Lady Margaret. Comment... ?

Lady Margaret la rejoignit et lui prit le bras.

— Venez, dit-elle, l'entraînant à l'intérieur. Comment je connais votre nom ? Ne soyez pas naïve. Godric parle de vous tout le temps. Et il s'inquiète beaucoup à votre sujet. Oh, il ne l'a pas formulé de manière aussi directe, mais je le vois bien à son humeur. Où donc étiez-vous passée, ces derniers temps ? Et appelez-moi Meg. J'ai l'impression de vous connaître de longue date.

La nuit, les circonstances, cette offre inespérée d'amitié... Alf était si émue qu'elle fondit en larmes.

Meg la serra dans ses bras.

— Allons, allons... Vous êtes à l'abri, maintenant.

Trois jours plus tard, Hugh était assis dans sa bibliothèque, mal éclairée, à tenir son crâne douloureux dans ses mains. Il avait envoyé ses hommes écumer St. Giles. Il avait lui-même passé des heures à courir la ville, rencontré tous ses informateurs, visité d'innombrables tavernes. Il avait même été jusqu'à pousser la porte de l'hospice pour enfants trouvés de St. Giles.

Personne n'avait vu Alf, et Hugh commençait à sérieusement s'inquiéter à son sujet. Était-elle retournée à St. Giles et était-elle tombée aux mains des Gorges écarlates ? Flottait-elle à présent quelque part sur la Tamise, ou bien avait-elle disparu comme Ned, son ami d'enfance et protecteur ? Ou avait-elle simplement quitté la ville ?

Hugh craignait de passer le restant de ses jours à se demander ce qui lui était arrivé.

Mais, dans ce cas, il finirait par devenir fou.

Pour l'instant, deux éléments lui permettaient de garder l'esprit encore à peu près serein.

Primo, Alf avait été capable de survivre toute seule dans les rues pendant des années. Elle était forte, rusée et tenace, sa petite Alf.

Secundo, Hugh était quasiment certain qu'elle le fuyait délibérément – par son entière faute. Il avait revécu des dizaines de fois leur dernier entretien, ce matin fatal, et il s'en voulait d'avoir oublié de lui dire le principal.

Reste.

Ne me quitte pas.

Nous parlerons à mon retour.

Je tiens à toi.

Je te veux dans ma vie.

Hugh gémit dans la solitude de sa bibliothèque. Il s'était laissé dominer par son cynisme et ses peurs, et il avait parlé beaucoup trop froidement à la jeune femme ce matin-là. Ses paroles l'avaient fait fuir.

Quel fichu idiot il était !

— Papa ?

C'était la voix de Peter. Malgré son chagrin, Hugh releva la tête.

Son fils était à la porte, Pudding dans ses bras. La chienne semblait à moitié endormie, bien que Peter la tint uniquement par les pattes de devant, son arrière-train pendant dans le vide. L'enfant semblait perdu.

— Viens, lui dit Hugh.

Peter s'approcha, la chienne se balançant dans ses mains.

— Il faut que tu la portes aussi par le dessous, lui recommanda gentiment Hugh.

Puis il souleva l'enfant et la chienne pour les installer sur ses genoux, avant de demander :

— Où est ta nurse ?

— Elle prépare le thé.

Les lèvres de Peter tremblaient, comme s'il se retenait de pleurer.

— Qu'y a-t-il ?

— Où est Alf ?

Hugh ferma les yeux pour s'obliger à la patience. Il avait déjà eu plusieurs fois cette conversation avec ses deux fils, au cours des trois journées écoulées. Kit était désormais muet la plupart du temps. Peter avait fait deux crises de colère carabinées. Et les deux garçons avaient dormi ces trois nuits avec leur père. Sans oublier Pudding. Le lit de Hugh sentait à présent le chien.

— Je l'ignore, répondit-il, rouvrant les yeux. Mais je la cherche. Et je la ramènerai.

— Quand ?

— Je ne sais pas, avoua Hugh.

— Elle me manque.

Hugh regarda son fils. Ses yeux étaient emplis d'une infinie tristesse.

— Je veux qu'elle revienne, ajouta Peter.

— Moi aussi, mon chéri, assura Hugh.

Et il appuya sa joue sur le crâne de son fils.

Alf n'était entrée dans sa vie que quelques semaines plus tôt. Et encore : au début, il la prenait pour un garçon. Mais à présent, son absence le hantait jour et nuit – de même qu'elle hantait ses fils. N'importe quelle pièce lui semblait vide, sans elle. Quand il s'asseyait pour manger, il se remémorait la gourmandise avec laquelle elle se préparait des tartines à la confiture. Quand il entendait rire une femme, il se retournait et la cherchait dans la foule. Et la nuit, dans son lit, alors que ses fils respiraient paisiblement dans leur sommeil, il souffrait de ne pouvoir la toucher en tendant simplement le bras.

En partant, la jeune femme avait creusé un tel trou dans son existence qu'il n'était pas sûr de pouvoir le combler un jour.

— Votre Grâce ?

Hugh se tourna vers la porte et vit Jenkins.

L'ancien soldat s'approcha. D'ordinaire si grave, il paraissait tout excité.

— Riley a découvert l'un des anciens Fantômes de St. Giles, expliqua-t-il. Et il vit à Londres.

Hugh eut soudain les idées claires. Il se doutait, depuis le début, que quelqu'un avait enseigné à Alf l'art de l'escrime. Et ce quelqu'un lui avait aussi probablement procuré son costume de Fantôme.

— Peut-être sait-il où se trouve Alf ? pensa-t-il à haute voix. Comment s'appelle-t-il ?

— Godric St. John.

20

Le Sorcier noir hurla de rage et voulut franchir la barrière des flammes. Mais c'était un feu aux pouvoirs aussi magiques que celui qu'il avait engendré douze ans plus tôt. Il fut consumé vivant – exactement comme la Sorcière blanche.

Le Prince noir resta seul. Il savait qu'aucun des sortilèges que lui avait enseignés son père ne pourrait venir à bout de ces flammes.

Mais c'est alors que le faucon doré descendit du ciel.

« Non ! Va-t'en ! » lui cria le Prince noir.

L'oiseau l'ignora et se posa à l'intérieur du cercle de feu. Aussitôt, il se transforma en une jeune femme aux cheveux blonds.

La petite Sophie était tout simplement adorable.

Alf regardait la fillette, vêtue d'une barboteuse blanche, poser ses deux petites mains boudinées à plat sur le rebord du sofa, pour essayer d'y grimper. Ses efforts furent couronnés de succès et, souriant triomphalement, elle dévoila ses premières dents.

— Bravo, ma chérie, la félicita Meg.

Meg, Alf et Sophie s'étaient installées dans un petit salon de Saint House pour prendre le thé. Plus exactement, Alf et Meg buvaient du thé tandis que Sophie avait brièvement mâchouillé un gâteau sec, qu'elle avait ensuite abandonné sous la table basse pour explorer la pièce.

La fillette se rapprocha d'Alf, à quatre pattes. Son but semblait être l'assiette posée dans le giron de la jeune femme, sur laquelle reposait une part de cake au citron.

— Vous pourriez devenir gouvernante pour enfants, suggéra Meg qui se massait distraitement le ventre.

Alf lui jeta un regard incrédule.

— Tout ce que je sais faire, c'est m'introduire par effraction dans les maisons, récolter des informations et me battre à l'épée. Ah, et aussi escalader les façades d'immeubles.

Meg but une gorgée de thé.

— Voilà qui composerait un *curriculum vitae* pour le moins intéressant, ironisa-t-elle. Mais vous savez, vous n'avez vraiment pas besoin de chercher du travail. Je peux très bien vous garder ici. Avec ce nouveau bébé qui s'annonce, j'aurai besoin d'aide.

Alf s'efforça de sourire à cette généreuse proposition, mais le moindre sourire lui coûtait, tant elle avait le cœur brisé. Elle avait tout raconté à Meg, puis à St. John quand il était rentré de son dîner, le soir où elle avait frappé à leur porte. Cependant, même leur gentillesse et l'adorable Sophie ne pouvaient remplacer ce qu'elle avait perdu.

Elle voulait Hugh. Elle voulait Hugh et ses fils. Elle voulait...

Sophie posa une main sur son genou et lui sourit.

Alf voulait un enfant. Un enfant à elle. Avec Hugh.

La jeune femme pencha la tête pour cacher les larmes qui brouillaient sa vision.

Malheureusement, son rêve ne se réaliserait jamais.

Et il était grand temps qu'elle se décide à l'admettre une fois pour toutes. Car c'était le seul moyen pour qu'un jour elle retrouve un peu d'espoir dans la vie.

Tout à coup, un vacarme retentit depuis le rez-de-chaussée. Suivi d'un bris de glace.

Sophie sursauta et sa main heurta l'assiette posée sur les genoux d'Alf, qui tomba sur le tapis.

La fillette ouvrit la bouche et se mit à pleurer.

Meg la prit dans ses bras, avec une étonnante célérité pour une femme dotée d'un tel ventre.

— Qu'est-ce que c'était que ce bruit ?

Alf s'était déjà levée et courait vers la porte.

Le salon se trouvait au premier étage. Un grand palier, au débouché de l'escalier, surplombait directement le vestibule. Alf s'accouda à la balustrade pour regarder. St. John serrait encore les poings, face à Hugh qui était affalé sur un guéridon. Derrière lui, un grand miroir accroché au mur avait été réduit en miettes.

Alf sentit son pouls battre plus fort – comme s'il était resté en sommeil depuis quelques jours et se réveillait soudain.

— Dommage, dit Meg, la rejoignant avec Sophie dans les bras. J'aimais bien ce miroir. Je suppose que c'est le duc de Kyle ?

Alf avait la gorge trop serrée pour répondre. Elle se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

Hugh avait levé la tête en entendant Meg, et il regardait à présent Alf droit dans les yeux. La jeune femme s'interrogeait. Pourquoi était-il venu ?

— Je vous suggère de revenir demain à une heure plus convenable, Votre Grâce, lui dit St. John. Nous nous apprêtons à dîner, et je n'ai pas pour habitude d'accueillir des convives qui n'ont pas été invités et à qui je n'ai même pas été présenté.

Sa voix était parfaitement calme, mais quiconque le connaissait bien aurait pu dire qu'il était furieux.

Meg s'éclaircit la voix.

— Je ne crois pas que le dîner soit déjà prêt, murmura-t-elle à Alf.

— Et je me moque de ce que vous avez à dire à Alf, poursuivait St. John.

— Moi pas, marmonna Meg.

— Sachez en outre, ajouta St. John, que plusieurs choix s'offrent à elle, et qu'à mon avis vous n'êtes sans doute pas le meilleur.

Il y eut un silence.

Durant tout ce temps, Hugh n'avait pas détourné les yeux d'Alf. La jeune femme frissonnait presque sous l'intensité de son regard. Elle brûlait d'envie de lui parler, mais s'il n'était venu que pour lui briser à nouveau le cœur...

Elle n'était pas certaine de survivre une seconde fois.

— Laisse-moi te parler, Alf, dit-il.

Alf déglutit avec difficulté. Son cœur semblait s'être coincé dans sa gorge.

Meg soupira bruyamment.

— Oh, Godric, j'adore quand tu joues les seigneurs et maîtres. Mais tu ne devrais pas me donner autant d'émotions, eu égard à ma condition délicate de femme enceinte.

St. John maugréa quelques mots inintelligibles. Mais sa femme lui sourit béatement.

— T'ai-je raconté que Sophie a essayé de dire « grandiloquence » aujourd'hui ? Ne trouves-tu pas que c'est un mot bien complexe pour une enfant de cet âge ?

— Meggie, j'ai beaucoup de mal à croire qu'elle ait voulu dire « grandiloquence ».

Le sourire de lady Margaret s'élargit.

— Vraiment ? Dans ce cas, tu devrais m'aider à la coucher, pour avoir des chances de l'entendre toi-même. Pendant ce temps, Sa Grâce et Alf pourraient discuter dans mon petit salon.

St. John regarda sa femme, et les deux époux parurent avoir un échange silencieux. Pour finir, il hocha la tête.

— Mais pas plus d'une demi-heure, dit-il.

Meg prit le bras d'Alf pour la reconduire dans le petit salon.

— Bonne chance, lui murmura-t-elle, avant de l'embrasser sur la joue. Et n'oubliez pas : c'est peut-être un duc, mais c'est d'abord un homme. Juste un homme. Et les hommes ont souvent le don de se rendre insupportables.

Puis Meg se recula, pour dévisager Alf avec gravité.

— Godric a raison, enchaîna-t-elle. Vous avez le choix. Ça ne me dérangerait vraiment pas que vous vous installiez un certain temps chez nous. Ne laissez surtout pas ce duc vous embobiner.

Là-dessus, Meg quitta le salon. Alf l'entendit murmurer quelques mots à St. John dans le couloir, puis leurs voix s'éloignèrent.

La jeune femme retint sa respiration. Elle avait le sentiment que sa vie pouvait basculer dans les prochaines minutes.

Hugh entra.

Il avait une mine affreuse. Il ne s'était pas rasé et des cernes violets ourlaient ses yeux. Sa joue droite commençait déjà d'enfler, là où St. John l'avait frappé. Probablement aurait-il un œil au beurre noir demain matin.

Alf mourait d'envie de se précipiter pour l'enlacer, et ne plus jamais le laisser partir. Mais elle croisa fermement les bras pour s'interdire tout mouvement spontané.

— Veux-tu t'asseoir ?

Il ignora son invitation et s'approcha d'elle.

— Alf, dit-il, avant de prendre le visage de la jeune femme dans ses paumes et de l'embrasser.

Alf ne put garder les bras croisés plus longtemps. Elle enfouit les mains dans la chevelure de son amant.

— Pourquoi m'as-tu quitté ? murmura-t-il contre ses lèvres.

— Tu m'avais versé mon salaire, répondit-elle, les larmes aux yeux. C'est donc que tu n'avais plus besoin de moi.

— J'aurai toujours besoin de toi, Alf. Toujours.

Il la serra contre son torse, si fort qu'elle n'aurait su dire si c'était son propre cœur ou le sien qu'elle entendait battre.

— Je t'ai payée parce que tu l'avais mérité. Et je pensais que tu en aurais profité pour courir les boutiques pendant que j'étais avec Shrugg.

Elle s'écarta de lui – ou plutôt elle essaya, car il ne la relâcha pas.

— Courir les boutiques ?

— Tu n'avais pas d'autres vêtements que ceux que tu portais sur toi. Je croyais que tu aurais aimé t'acheter quelque chose. Mais je ne voulais pas que tu me quittes. Au contraire, je souhaite

que tu restes avec moi pour toujours.

Il semblait sincère, et cependant...

— Tu étais si bizarre, l'autre matin. Si raide. Si froid.

Il ferma les yeux, esquissant un sourire un peu triste.

— Je ne suis pas comme toi. Tu as grandi dans la misère et le dénuement, et pourtant tu as gardé intacte ta capacité à rêver et à espérer. Je ne sais pas comment tu fais, mais je t'admire pour cela.

Ses yeux se rouvrirent, et Alf y lut du chagrin et de la vulnérabilité.

— Tu es plus courageuse que moi, Alf. Tout m'a toujours été offert sur un plateau d'argent, mais j'ai beaucoup plus de mal que toi à faire confiance.

— Tu ne me fais pas confiance ? demanda la jeune femme, qui se sentit blessée.

— Si. Je parlais de confiance en moi. De confiance en l'avenir. D'être capable de lâcher les rênes de mon existence sans m'inquiéter. Comprends-tu ce que je veux dire ?

— Non, répondit franchement Alf.

Mais elle lui sourit, pour adoucir cette dénégation. Et elle ajouta :

— Non, parce que si tu me dis que tu m'aimes, je suis sûre que tout se passera bien. Il ne pourra pas en être autrement. Pour la bonne raison que moi aussi, je t'aime.

Il appuya son front contre le sien.

— Je t'aime, Alf. De tout mon cœur et de toute mon âme. Je t'aime aujourd'hui, je t'aimerai demain et tous les autres jours. Et je veux faire miens tes rêves et tes espérances.

— Nous n'avons pas besoin de plus, murmura-t-elle.

Il l'embrassa très tendrement, comme une promesse de bonheur à venir, puis il demanda :

— Veux-tu m'épouser, Alf ?

Et elle répondit :

— Oui, patron.

C'est à ce moment-là que Meg fit irruption dans la pièce et applaudit bien fort.

— Oh, merveilleux ! J'adore les mariages !

Avril, Oakdale Park, Nottinghamshire

Iris portait un petit sac à la main quand elle gravit, en souriant, l'escalier conduisant à la nursery d'Oakdale Park. Il était encore tôt dans la matinée, mais la grande demeure campagnarde bruissait déjà d'activité et d'excitation.

Ce n'était pas tous les jours que le duc de Kyle épousait l'amour de sa vie.

Très peu de gens étaient au courant de ce mariage, et ils étaient encore moins nombreux à avoir été invités. La bonne société aristocratique pouvait parfois se montrer très cruelle, aussi quand Iris avait réalisé que Hugh avait *vraiment* l'intention d'épouser Alf, elle avait suggéré un pieux mensonge. Iris et Hugh n'annonceraient pas publiquement qu'ils n'étaient plus fiancés – ce serait d'autant moins une « omission » que leurs fiançailles n'avaient jamais été décrétées de manière officielle. Si certains continuaient de s'imaginer qu'ils projetaient toujours de se marier, ce serait leur problème. Alf, entre-temps, s'était définitivement installée à Kyle House. Mais comme elle n'était personne – entendez : elle n'appartenait pas à l'aristocratie – sa présence chez Hugh n'avait même pas attiré l'attention de la bonne société.

Hugh et Alf avaient soigneusement planifié leur mariage, puis ils avaient décampé avec les garçons pour Oakdale Park, la résidence campagnarde de Kyle dans le Nottinghamshire. Ils s'épouseraient aujourd'hui, au cours d'une cérémonie intime, puis ils resteraient à Oakdale Park

jusqu'à l'automne – loin de tout jugement. La rumeur de la mésalliance du duc de Kyle se diffuserait inévitablement jusqu'à la capitale, où elle causerait un grand émoi. Mais d'ici à septembre ou octobre, il surviendrait bien un autre scandale qui détournerait l'attention des amateurs de ragots.

Quoi qu'il en soit, ils s'en tiendraient à ce plan, et Iris ne voyait aucune raison pour qu'il ne fonctionne pas.

Après tout, Hugh n'était pas le premier duc à épouser une jeune femme sans argent, sans famille, et même sans titre.

Iris n'était nullement déçue que ce ne soit pas son propre mariage. Elle aimait Alf et elle était heureuse pour les garçons, qu'elle adorait.

C'est d'ailleurs pourquoi elle s'était éclipsée discrètement, pendant qu'Alf s'habillait.

Elle s'arrêta un court instant sur le palier pour admirer la vue par la fenêtre à croisillons. Oakdale Park était entouré d'une forêt qui conférait au lieu une aura magique.

Puis Iris continua son chemin. La porte de la nursery était ouverte et des rires lui parvinrent.

Peter était assis par terre, avec la petite chienne qui portait un nom ridicule – Pudding ! Le garçon avait déjà récolté de nombreux poils de chien sur son beau costume bleu foncé tout neuf. Christopher était accroupi près de lui. Il fit rouler une balle que la chienne s'empressa d'aller ramasser, pour ensuite se cacher avec son trophée sous un fauteuil.

Peter gloussa.

Christopher, en revanche, fronçait les sourcils.

— Non, Pudding, dit-il, regardant sous le fauteuil. Tu es censée nous ramener la balle. Pas la garder.

Il tendit le bras pour récupérer la balle. La chienne, qui la tenait toujours fermement dans ses crocs, vint avec, bien qu'elle essayât de freiner des quatre pattes sur le tapis.

Cette fois, Peter éclata de rire.

Iris se racla la gorge.

Les deux garçons se tournèrent vers elle.

— Pudding aurait simplement besoin d'un peu plus d'entraînement, dit-elle.

— Peut-être, concéda Christopher qui ne semblait pas convaincu.

Iris balaya la pièce du regard.

— Où sont vos nurses ?

— Milly est descendue chercher notre petit déjeuner et Annie cire mes chaussures, expliqua Peter.

— Ah, fit Iris, qui remarqua que Peter était en effet en chaussettes. Donc, Annie est dans votre chambre ?

— Oui, répondit Peter.

— Tu devrais aller lui demander de broser ton costume, suggéra Iris.

Peter baissa les yeux sur ses vêtements.

— Oh ! s'exclama-t-il.

Et il s'empressa de se rendre dans la chambre qu'il partageait avec son frère.

Après son départ, Iris se tourna vers Christopher.

— J'ai quelque chose pour toi, lui dit-elle.

— Ah bon ?

Il reposa la chienne par terre et se leva. Au cours de ces trois derniers mois, Christopher avait perdu presque toute sa mauvaise humeur habituelle. Il s'était progressivement rapproché de son père, et il souriait de plus en plus souvent.

Iris avait toujours jugé qu'il ressemblait à Hugh – il avait les mêmes yeux, la même couleur de cheveux, et même sa façon de froncer les sourcils évoquait son père. Mais, à certains moments comme celui-ci, Iris retrouvait chez lui des traits propres à Katherine. Cette excitation dans le regard à l'idée d'une surprise, par exemple. Cette façon de s'émerveiller pour l'inattendu.

Katherine revivait un peu en lui.

Iris s'assit sur une chaise et ouvrit le sac qu'elle avait apporté. Elle en tira le petit cahier relié de cuir rouge qu'elle avait subtilisé dans la chambre de Christopher, quelques mois plus tôt.

L'enfant écarquilla les yeux en le reconnaissant.

— C'était à ma maman !

Iris hocha la tête.

— Oui. Et je te dois des excuses, Christopher. Je l'avais trouvé dans ta chambre et je l'ai pris sans ta permission. Je suis désolée. Je peux simplement te dire pour me justifier que ta mère me manque vraiment beaucoup.

Le tremblement des lèvres de Christopher trahissait son émotion. Il prit le cahier et l'ouvrit.

— Il manque des pages.

— Je les ai retranchées, expliqua Iris. C'est un journal intime, et ta mère n'aurait probablement pas voulu que tu lises certaines choses qu'elle écrivait. Mais j'ai gardé ces pages et, quand tu seras grand, je te les rendrai si tu le souhaites.

Il acquiesça, avant de refermer le cahier et d'en caresser la reliure.

— Je ne l'ai jamais lu. Mais j'aimais l'avoir près de moi, parce que c'était à elle.

Iris tendit la main, hésita un instant et, finalement, la posa sur l'épaule de l'enfant.

— Je comprends.

De la chambre leur parvenaient les protestations de Peter. La pauvre Annie devait rencontrer bien des difficultés à broser son costume.

Christopher jeta un œil dans la chambre, avant de reporter son attention sur Iris.

— Lady Jordan ? murmura-t-il.

— Oui, mon chéri ?

— Quand papa aura épousé Alf, tout à l'heure...

Il s'interrompit et fronça les sourcils, exactement comme son père lorsqu'il se concentrait.

— ... Quand ils seront mariés, est-ce qu'Alf deviendra ma mère ?

— Tu le voudrais ?

Il baissa de nouveau les yeux sur le cahier, qu'il n'avait pas lâché.

— Peut-être.

— Dans ce cas, elle pourrait l'être, répondit Iris. Mais elle peut aussi demeurer simplement Alf. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que tu aies à t'en préoccuper pour l'instant. Il ne sert à rien de te faire du souci inutilement.

Il soupira, comme soulagé.

Iris lui sourit et se releva.

— Maintenant, je suggère que nous finissions tous de nous préparer. Il ne faudrait pas que les mariés nous attendent.

Ces derniers mots le firent sourire.

Hugh était assis sur l'un des sofas du grand salon jaune, qui s'étirait sur toute la façade arrière d'Oakdale Park. Le manoir était ancien, mais entré récemment dans les biens de la Couronne lorsque son précédent propriétaire était mort sans héritier. Ce qui expliquait la

décoration largement démodée des pièces, et le jardin qui avait un peu poussé tout seul. Katherine détestait la campagne et elle n'avait jamais mis les pieds à Oakdale Park.

Alf, au contraire, était restée collée à la vitre de la portière le jour de leur arrivée, tandis que leur attelage remontait la grande allée conduisant au manoir. Elle avait tout de suite aimé la propriété, s'extasiant sur ses façades couvertes de vigne vierge, sur les lambris du vestibule ou les étranges coloris choisis par l'ancien propriétaire pour les chambres. Quand Hugh avait vaguement évoqué la possibilité d'abattre quelques grands arbres un peu trop proches de la bâtisse, elle s'était récriée.

Qui aurait pu penser qu'une gamine de St. Giles adorerait à ce point la verdure ?

À présent, assis à côté du prêtre chargé de les unir, il attendait avec un peu d'impatience qu'Alf descende pour qu'ils puissent se marier.

Enfin.

Ses hommes, tous sur leur trente et un, se trouvaient à ses côtés. Kit et Peter avaient pris place sur des chaises avec leurs nurses et se tenaient plutôt sages, même si Peter s'agitait un peu sur son siège. St. John et sa femme étaient là aussi, lady Margaret se tamponnant déjà les yeux d'émotion tout en bavardant avec Iris. Tout le personnel du manoir – sauf les domestiques occupés par la préparation du banquet des noces – était aligné contre un mur pour suivre la cérémonie.

Devant Hugh, assis face à l'assistance, trônait leur invité surprise : le roi en personne. Il portait un costume couleur prune et une perruque blanche, mais pour le reste il semblait très ordinaire – exception faite des bijoux qui ornaient les boutons de son costume. Shrugg se tenait discrètement dans l'ombre de Sa Majesté. Ce n'était que la quatrième fois de sa vie que Hugh voyait son père, et il ne savait trop quoi en penser.

Alf, pour sa part, avait été ravie, et au fond c'était le plus important.

Lors de son premier mariage, Hugh se souvenait d'avoir été sur les nerfs. Et surtout très impatient d'arriver à la nuit de noces, pour coucher avec Katherine.

Cette fois...

Eh bien, cette fois, il était toujours aussi impatient d'en être à la nuit de noces. Mais, avec Alf, ce n'était pas seulement une histoire physique.

Il était heureux à l'idée de partager le restant de ses jours avec la jeune femme. De se réveiller chaque matin à son côté. De manger à la même table qu'elle. D'emmener ensemble les enfants à la fête foraine ou de prendre un bateau pour une promenade sur la Tamise.

Et, pourquoi pas, d'avoir d'autres enfants avec elle.

Ce n'était pas du tout l'existence qu'il avait envisagée huit ans plus tôt, au moment d'épouser Katherine. Mais c'était désormais la vie qu'il désirait. Celle qui le comblait de joie.

La porte du salon s'ouvrit.

Hugh se demanda, dans un coin de sa tête, s'il ressentirait toujours ce petit coup au cœur chaque fois qu'il la voyait apparaître.

Alf entra. Hugh avait insisté, ces dernières semaines, pour qu'elle se commande une garde-robe fournie. Mais sa robe de mariée était bien sûr blanche, brodée d'une myriade de petites fleurs pourpres qui tapissaient les jupes, le bustier et les manches. Un liseré brodé soulignait le décolleté et les poignets. Et dans ses cheveux coiffés en chignon, elle arborait la broche d'améthyste qu'il lui avait offerte comme cadeau de mariage.

Elle était resplendissante.

Deux petites filles se tenant la main l'accompagnaient. Hannah et Mary Hope portaient des robes blanches jumelles. Hannah était solennelle et regardait avec de grands yeux, tandis que

Mary Hope suçait tranquillement son pouce. Après la cérémonie, les deux fillettes deviendraient les pupilles de Hugh.

La famille s'agrandissait déjà.

Hannah et Mary Hope se frayèrent un chemin au milieu des sièges pour aller s'asseoir à côté de Kit, Peter et leurs nurses. Peter se pencha aussitôt pour chuchoter quelque chose à l'oreille de Hannah, et les deux enfants gloussèrent. Nul doute qu'ils s'entendraient très bien à l'avenir.

Pour l'instant, Hugh n'avait d'yeux que pour sa jeune épouse.

Alf lui sourit. Ses lèvres tremblaient légèrement.

Elle s'approcha, et Hugh lui tendit la main.

Dès qu'elle la prit, il lui demanda :

— Es-tu prête ?

— Oui, patron, murmura-t-elle.

Hugh ressentit une joie immense. Comme une libération. Autrefois, cette sensation lui aurait fait peur. Mais, avec Alf, il savait qu'il n'avait rien à redouter.

Elle ne lui apporterait que du bonheur.

Épilogue

Le Prince noir regarda la jeune femme blonde avec un air triste. « Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Maintenant, tu vas périr dans les flammes. »

Mais elle sourit et lui tendit la main. « Aie un peu confiance, mon amour. »

Le Prince noir la fixa dans les yeux – ses prunelles étaient dorées comme sa chevelure – et il plaça sa main dans la sienne.

Sans cesser de sourire, la jeune femme l'entraîna vers le cercle de flammes. Il se raidit et voulut regimber, mais elle lui répéta d'avoir confiance. Alors il carra les épaules et, ensemble, ils franchirent le cercle de feu... passant indemnes de l'autre côté.

Le Prince noir se retourna et vit que les flammes commençaient de s'éteindre. « Mais... comment ? Je ne connais aucun sortilège capable de faire cela. »

La jeune femme blonde lui caressa la joue. « C'est pourtant tout simple. Je suis blanche et tu es noir. Nous nous complétons naturellement. Malheureusement, ma mère et ton père ne l'ont jamais compris. Ils ne voyaient que leurs différences. Ils ne se sont jamais intéressés à ce qu'ils auraient pu construire ensemble. »

Le Prince noir était médusé. « Tu es très sage. Je pense que je devrais t'épouser. À nous deux, nous formerons un nouveau royaume que nous gouvernerons dans la paix. »

La Princesse blanche sourit et embrassa le prince. « Je suis d'accord. »

Dès lors, les deux souverains s'installèrent dans un seul palais. Ils eurent une douzaine d'enfants et beaucoup, beaucoup de petits-enfants. Et ils vécurent heureux très longtemps.

Parfois, au crépuscule, on pouvait apercevoir le roi quitter le palais à cheval avec un faucon doré accroché à son bras...

Pendant ce temps...

Raphaël de Chartres, duc de Dyemore, épiait, depuis l'orée du bois, les invités de la noce qui s'éparpillaient dans les jardins d'Oakdale Park. Sa jument baie s'agitait un peu sous lui, et il lui tapota distraitemment l'encolure pour la calmer. Les invités étaient tous d'excellente humeur. Des enfants couraient sur la pelouse. Et Raphaël la vit sourire à Kyle, tandis que celui-ci l'embrassait sur la joue.

Elle portait pour l'occasion une robe pêche. Un coloris un peu pâle – comme la lumière de l'aube – mais qui s'accordait parfaitement à son teint. En fait, la robe était superbe.

Et la femme qui la portait, encore davantage.

Mais bon. Désormais, elle était la nouvelle duchesse de Kyle et son mari serait là pour la protéger. Ce n'était plus son problème.

Aussi Raphaël tourna-t-il bride et s'enfonça dans les bois.